
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-216390176-15/fragment/page=0003

OEUVRES
DIVERSES
De M. DE FONTENELLE
De l'Academie Françoise.

TOME TROISIE'ME.

Qui contient

LES LETTRES GALANTES DE MONSIEUR LE CHEVALIER D'HER**.

LES POESIES PASTORALES, AVEC UN TRAITE' SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE, ET UNE DIGRESSION SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.

GYMNASIAL BIBLIOTHEK ZU ÖRLAU

P 163. 6.



A AMSTERDAM,
Aux dépens D'ETIENNE ROGER, chez qui l'on trouve un assortiment général de Musique.

M. DCC. XVI.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-216390176-15/fragment/page=0007



L

L

Aux d
Che

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-216390176-15/fragment/page=0010

LETTRES GALANTES DE MONSIEUR LE CHEVALIER D'HER***.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoise.

Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Aux depens d'ESTIENNE ROGER;
Chez qui l'on trouve un assortiment general de Musique.

M. DCCXVI.

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

PRÉFACE.

VOICY une nouvelle Edition des LETTRES GALANTES de Mr. le Chevalier D'HER***. On en a retranché celles qui n'ont pas parû si agréables que les autres, & par là on a prétendu rendre cette Edition beaucoup meilleure: ce n'est pas que dès la premiére impression, l'on n'eût déja fait un choix sur toutes les Lettres manuscrites du Chevalier d'Her ***, que l'on avoit entre les mains, mais enfin ce choix n'avoit pas été tout-à-fait assez exact, & cette fois-cy, que l'on n'a voulu faire qu'un Volume au lieu des deux qu'on avoit imprimez, on a été plus rigoureux que jamais. Ainsi si ces Lettres ont déja été reçûës si favorablement du Public, on peut esperer qu'elles le seront encore davantage dans l'état où elles paroissent presentement. La plu-

part de celles même qui ont été conſervées, & qui le méritoient le mieux, ont été retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur il n'eſt pas ſi aiſé à deviner que l'on croiroit bien, & ce qui a ſervy à le cacher, c'eſt que ceux à qui on a fauſſement attribué cet Ouvrage, n'ont pas crû qu'il leur fît aſſez de tort pour s'en défendre bien ſerieuſement.

TABLE DES SUJETS
des Lettres contenuës en ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I. A Madame de G... Déclaration d'un amour à venir. page 1

LET. II. A Monsieur du T... qui avoit un Procès, & étoit amoureux de la Femme de son Rapporteur. 2

LET. III. Au même, sur la perte de son Procès. 4

LET. IV. A Monsieur le M. de V... sur le Chevalier... qui aimoit une Grisette. 6

LET. V. A Mademoiselle de C... qui étoit nouvellement venue d'Angleterre en France. 7

LET. VI. A Mademoiselle de J... Déclaration badine d'amour. 9

LET. VII. A la même, sur la fierté avec laquelle elle avoit reçû sa déclaration d'amour. 10

LET. VIII. A la même, sur les rigueurs qu'elle luy marquoit depuis qu'il s'étoit déclaré. 12

LET. IX. A la même, sur ce qu'il alloit s'éloigner d'elle. 13

LET. X. A la même. Recit de son Voyage, & des effets de l'absence. 15

LET XI. A la même, en luy envoyant des pâtez d'un Sanglier qui l'avoit pensé blesser à la Chasse. 17
LET. XII. A Monsieur C... sur ce qu'il étudioit la Philosophie de Descartes. 19
LET. XIII. Au même, sur le tremblement de terre qui arriva à Paris en 1682. 21
LET. XIV. A Madame D... qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'étoit attaché. 22
LET. XV. A Mademoiselle de J... sur un Procès qu'il avoit contre son Receveur. 25
LET. XVI. A la même sur le même sujet. 26
LET. XVII. A la même, sur son retour auprès d'elle. 28
LET. XVIII. A la même, sur un Rival qu'il avoit trouvé à son retour. 30
LET. XIX. A la jeune Angloise. 31
LET. XX. A Mademoise de L. M. sur ce qu'elle étoit sur le point de quitter la Religion Protestante, & d'épouser un Catholique. 33
LET. XXI. A Madame de P. sur ce qu'elle ne vouloit point consentir au Mariage de sa Fille avec un de ses parens. 35
LET. XXII. A Monsieur de S... sur la dispense qu'il avoit obtenuë pour épouser Mademoiselle de P... 37
LET. XXIII. A Monsieur le C. D. L. R.

R. sur ce qu'il étoit amoureux trop tristement. 38
LET. XXIV. Au même, sur son excès de delicatesse en amour. 41
LET. XXV. A Monsieur le M. de C... Il lui confie le chagrin qu'il a de n'avoir point de Maitresse. 43
LET. XXVI. Au même, sur la maniére dont il vivoit avec cette Maitresse qu'il n'aimoit plus. 44
LET. XXVII. Au même, sur la joye qu'il a d'avoir un successeur auprès de sa Maitresse abandonnée. 47
LET. XXVIII. A Mademoiselle de T... sur l'envie qu'il avoit de se vanger des infidelitez qu'elle lui faisoit, en aimant une Flamande. 49
LET. XXIX. A la même, sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant. 51
LET. XXX. A la même, sur le même sujet. 52
LET. XXXI. A la même, sur ce qu'elle alloit se marier. 54
LET. XXXII. A la même, sur ce qu'il ne pouvoit se vanger d'elle avec la Dame Flamande. 56
LET. XXXIII. A Monsieur... sur un de leurs Amis, qui épousoit une Vieille qui étoit riche. 58
LET. XXXIV. A Mademoiselle de C. en lui envoyant l'Extrait de son Baptême. 60
LET. XXXV. A Monsieur... Il lui demande s'il se fera aimer d'une Femme,

dont la folie est le bel esprit, en la confirmant dans sa folie. 62
LET. XXXVI. Au même. Continuation du même sujet. 64
LET. XXXVII. A Madame de L. S.. Recit d'un péril qu'il avoit couru sur l'eau avec Mademoiselle de L. S. 65
LET. XXXVIII. A la même. Recit d'un Voyage que Mademoiselle de S. avoit fait chez luy. 68
LET. XXXIX. A Madame D. V. en luy envoyant un More & un Singe. 70
LET. XL. A la même, sur la mort du Singe. 71
LET. XLI. A Monsieur... en luy envoyant du Quinquina, pour une fiévre qu'il avoit prise d'avoir été trahy d'une Femme. 27
LET. XLII. A Madame... Lettre galante de recommandation pour un de ses Amis qui alloit plaider dans la Ville où elle étoit. 57
LET. XLIII. A Monsieur d'A... sur la conduite qu'il devoit tenir dans la Ville où il alloit plaider. 76
LET. XLIV. A Monsieur d'O... sur ce qu'il vouloit se marier contre le gré d'un Pere resolu à le desheriter. 79
LET. XLV. Au même. Avis pour découvrir les vrais sentimens qu'avoit pour luy la personne qu'il vouloit épouser. 82
LET. XLVI. Au même. Consolation sur les obstacles que son Pere apportoit à son mariage. 84

LET. XLVII. A Madame d'O.... Compliment sur son mariage. 86
LET. XLVIII. A Mademoiselle de N. sur ce qu'elle alloit venir à Paris pour la premiére fois. 87
LET. XLIX. A Madame de N.. sur la venuë de sa Fille à Paris. 89
LET. L. A la même. Recit d'une Mascarade extraordinaire qu'il avoit faite avec Mademoiselle de N.... 90

SECONDE PARTIE.

LETTRE LI. A Monsieur d'U... sur un Mary peu aimable, aimé par sa Femme dans les commencemens du mariage. 93
LET. LII. Au même, sur le même Mary qui n'étoit plus aimé. 96
LET. LIII. A Monsieur d'A.., sur une Mere âgée, que sa Fille empêche adroitement de se marier. 97
LET. LIV. A Mademoiselle de L... qui est la jeune Demoiselle de la Lettre précedente, sur ce qu'il avoit feint pour l'alarmer un peu, de faire la cour à sa Mere. 99
LET LV. A Madame.... Histoire d'un homme, qui pour venir à bout de la rigueur d'une Dame dont il étoit amoureux, avoit fait semblant de vouloir mourir de faim. 101
LET. LVI. A Monsieur d'E... sur les visites qu'il

qu'il avoit renduës à Mademoiſelle de V... Penſionnaire dans un Convent. 104
LET. LVII. Au même, ſur ce qu'il avoit envoyé Cirus à Mademoiſelle de V... 106
LET. LVIII. A Mademoiſelle de V... ſur ce qu'il prenoit ſoin de lui former l'eſprit, & ſur la tendreſſe qu'il commençoit à avoir pour elle. 108
LET. LIX. A Monſieur d'E... ſur ce qu'il s'étoit broüillé au Convent où étoit Mademoiſelle de V.... pour quelque choſe de peu obligeant qu'il avoit dit d'une Religieuſe. 110
LET. LX. A Mademoiſelle de V... ſur ce qu'elle alloit entrer dans le monde. 112
LET. LXI. A Monſieur le Chevalier du B... ſur ſon attachement pour une perſonne laide, âgée, mais qui avoit de l'eſprit. 114
LET. LXII. Au même. Continuation du même ſujet. 116
LET. LXIII. Au même. Exhortation à ceder à un Rival qu'il avoit. 118
LET. LXIV. A Monſieur.... Plaintes d'aimer une perſonne trop mélancolique & trop paſſionnée. 120
LET. LXV. Au même. Expedient dont il s'étoit ſervi pour abandonner honnêtement une Maitreſſe mélancolique. 122
LET. LXVII. Au même. Plainte des mauvais ſuccès de ces expediens. 124
LET. LXVIII. A Monſieur d'E... Recit de ce qui ſe paſſa la premiére fois que Mlle de V... alla à l'*Opera*. 125

LET. LXVIII. A Monsieur d'E... Il l'invite à venir voir Mademoiselle de V.. joüer du Thuorbe. 128

LET. LXIX. Au même. Histoire d'un Bal, où Mademoiselle de V... avoit causé de grands évenemens. 130

LET. LXX. A Monsieur Des... sur ce qu'il attendoit la mort d'un vieux mari pour épouser sa Femme. 134

LET. LXXI. A Monsieur du P... sur le mariage du Comte d'... avec la Fille d'un Marchand, à qui il ne pouvoit faire prendre des maniéres de Comtesse. 136

LET. LXXII. Au même, sur le chagrin du Comte d'... de n'avoir que des Filles. 138

LET. LXXIII. A Monsieur de F... Il marque l'embarras où il est de ce qu'on le veut marier très avantageusement. 140

LET. LXXIV. Au même. Il marque la joye qu'il a d'avoir trouvé le moyen de rompre son mariage. 142

LET. LXXV. A Monsieur de B... sur une Vieille que son amant avoit battuë. 144

LET. LXXVI. A Mademoiselle de V... lorsqu'elle avoit la petite Vérole, & qu'il lui avoit enseigné un Remede qui la devoit empêcher d'être marquée. 146

LET. LXXVII. A la même, sur l'obligation qu'elle lui a de n'être point marquée de la petite Vérole. 147

LET. LXXVIII. A Monsieur d'A .. Compliment sur la mort de son Beaufrere. 150

LET.

LET. LXXIX. A Monsieur des T.. Il luy raconte en quel embarras est sa Famille sur une Niéce qu'il a nouvellement mariée, qui ne se veut point acquiter de ses devoirs. 151

LET. LXXX. Au même. Mauvais succès d'un artifice dont il s'étoit servy pour réduire sa Niéce. 153

LET. LXXXI. Au même. Comment des vapeurs qu'a euës sa Niéce l'ont réduite. 155

LET. LXXXII. A Monsieur de L.. sur le mariage d'un homme qui avoit toûjours fait profession de mépriser les Femmes. 157

LET. LXXXIII. A Monsieur de B... Histoire d'un mary gouteux qui avoit retiré sa Femme de la galanterie. 159

LET. LXXXIV. A Monsieur Def... Il luy conte comment il avoit renoncé à une Femme qu'il aimoit, parce qu'elle passoit sa vie à jouër à la Bassette. 162

LET. LXXXV. Au même. Comment la Dame avoit été obligée de quitter la Bassette, de se mettre au lait d'Anesse, & de songer à le rappeller. 164

LET. LXXXVI. A Mademoiselle d'Her... Exhortation à se marier secretement avec le Marquis de la F... 165

LET. LXXXVII. A la même. Conjoüissance de son Mariage secret. 186

LET. LXXXVIII. A Monsieur le Marquis de la F... sur deux enfans nez à la fois, qui

qui avoient découvert le mariage secret. 170
Let. LXXXIX. A Mademoiselle d'Her... sur ce qu'elle contribuoit elle-même à faire découvrir son mariage. 172
Let. LXXXX. A Mademoiselle de V.. sur le choix de l'habillement qu'on luy devoit donner dans un Portrait. 174
Let. LXXXXI. A la même, sur ce qu'on l'avoit peinte en Flore. 175
Let. LXXXXII. A la même, sur l'effet que son Portrait avoit fait sur un Seigneur Allemand. 177
Let. LXXXXIII. A la même, sur ce qu'elle étoit tombée de cheval à la Chasse. 179
Let. LXXXXIV. A la même, sur la guérison des meurtrisseures que sa chûte luy avoit faites. 180
Let. LXXXXV. A Monsieur de F... sur un laid Gouverneur qui étoit couru par les Dames de sa Ville. 182
Let. LXXXXVI. A Monsieur de la S... sur un homme qui se retiroit pour toûjours à la Campagne avec une Femme dont il étoit fort amoureux, & qu'il venoit d'épouser. 184
Let LXXXXVII. Au même sur le retour de cet homme à Paris. 186
Let. LXXXXVIII. A Mademoiselle de V.. Galanteries sur son mérite. 187
Let. LXXXXIX. A la même. Réponse aux plaintes qu'elle faisoit, de ce qu'il ne s'ennuyoit point avec elle. 190

LET. C. A Monsieur le Chevalier de L. qui renonce à l'Ordre de Malthe, pour épouser une Jolie Dévote. 191

LET. CI. A Monsieur de L... sur le mariage d'une Demoiselle pour qui on ne devoit pas apparemment prendre des vûes de Mariage. 193

LET. CII. A Mademoiselle de V... sur ce qu'elle avoit été fort sensible à l'*Opera*. 194

LET. CIII. A la même, sur uu cheveu blanc qu'elle avoit. 196

LET. CIV. A la même Continuation du même cheveu blanc. 198

LET. CV. A Mademoiselle de V... sur ce qu'elle alloit apprendre à chanter. 199

LET. CVI. A Monsieur de B... Recit d'une querelle qu'il avoit, pour avoir préferé les personnes maigres à celles qui étoient grasses. 200

LET. CVII. A Mademoiselle de J... sur le chagrin qu'il a de la quitter pour aller servir en Flandre. 203

LET. CVIII. A Madame... en luy envoyant du Vermillon pour une de ses Amies 205

Lettre écrite à Mr. Banage. 206

Fin de la Table.

LETTRES GALANTES.

A MADAME de G.

LETTRE I.

IL y a long temps, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez le loisir d'être aimée de moy; mais vous êtes trop occupée par je ne sçay combien d'autres Soûpirans, & j'ay jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque tems plus favorable, où je le placeray. Peut-être vôtre Cour sera-t-elle moins grosse pendant quelque petit intervalle; peut-être serez-vous bien aise d'inspirer de la jalousie, & du dépit à quelqu'un, en faisant paroître tout-à-coup un nouvel Amant. Comptez que vous en avez un de reserve, dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je tiendray toûjours mes soins & mes vœux tous prêts; vous n'aurez qu'à me faire signe que je commence, & je commenceray. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainsi il est temps que je vienne, parce que je feray toûjours nombre. Ayez plus d'œconomie, &

de ménage. Les Belles ont souvent vingt Conquêtes à la fois, & quand tout cela vient à manquer en même temps, figurez-vous la désolation. Gardez quelque chose pour l'avenir, j'attendray quinze ou vingt ans, si vous voulez. Je me passeray à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'huy; je vous relâche cette extrême vivacité dont est vôtre teint, aussi bien il y a beaucoup de superflu dans vôtre beauté. Je ne veux que le necessaire, que vous aurez toûjours. Quand vous me donnerez le temps que je vous demande, ce n'est qu'un temps que vous auriez donné aux réflexions. Encore puis-je me flater que je vaux mieux qu'elles, & que je vous occuperay plus agreablement. Les plus petits sentimens valent mieux que les plus belles réflexions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrez rêver à moy. Adieu, Madame, jusqu'à nos amours.

A MONSIEUR du T.

LETTRE II.

ON dit qu'outre vôtre Procès, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de vôtre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maison de ses Juges, que du chagrin, de la haine, du dépit; & vous, vous y avez pris de la tendresse. Je ne conçoy pas comment dans un Homme qui plaide, il reste

reste encore quelque chose qui puisse aimer; mais peut-être aussi n'aimez-vous que pour plaider mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la Chambre de Madame, que dans l'Antichambre de Monsieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en assiduitez amoureuses, les fâcheuses assiduitez qu'il faloit avoir dans cette Maison-là, & encore vaut-il mieux faire sa cour à la Dame du Logis, qu'au Secretaire. Il ne vous en coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre; au contraire, je croy que vous y gagnez, & que les rigueurs du Secretaire auroient passé celles de la Dame, quelque vertueuse qu'elle soit. Je ris, quand je songe que vos tendres soins ne luy demandent apparemment qu'une bonne sollicitation auprès de son Mary, & qu'elle s'applique les soûpirs que vous poussez pour le gain de vôtre Cause. Je ne doute point que vous ne mettiez sur son compte, les nuits que vos affaires vous font passer sans dormir. C'est assurément un beau secret que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais si vous êtes amoureux tout de bon, que vous êtes occupé! Conter vos raisons au Mary, & à la Femme, tour à tour! Parler Procès à l'un, & galanterie à l'autre! Au sortir d'un Cabinet où l'on a crié avec une espèce de fureur, aller soupirer tendrement dans une Chambre! N'a-

voir que la distance des deux Apartemens, pour quitter le hideux personnage de Plaideur, & prendre l'agréable personnage d'Amant! La tête ne vous tourne-t-elle point quelquefois? Ne vous méprenez-vous point, & ne parlez-vous point de galanterie au Mari, & de procès à la Femme? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté, & de l'autre des Parties, & ce sont autant de Personnes dont il faut éclairer la conduite. Vous serez bien habile, si vous empêchez que les uns ne vous fassent quelque supercherie, tandis que vous songerez aux autres. Vous verrez qu'ils se ligueront ensemble, & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame, tantôt on mettra une fausse Piéce dans le Procès. Adieu, Monsieur. Si vous n'aimez pas tout de bon, vous entendez bien vos affaires; si vous aimez, vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

A AUMÊME.

LETTRE III.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire sur la perte de vôtre Procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Vôtre Affaire étoit fort bonne, & vous l'avez perduë. Cela veut dire, que vous plaisiez

ſiez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien ſollicité vôtre Rapporteur, & que trop engagé dans vos intérêts une Perſonne qui le touchoit. La juſtice que l'amour vous a renduë, vous a attiré l'injuſtice du Palais. Je vous croy conſolé de reſte; car l'Homme galant, l'emporte bien chez vous ſur le Plaideur. Il n'y a que ſix mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous êtes galant; il étoit bien raiſonnable que vous réüſſiſſiez mieux dans le métier où vous avez plus d'expérience. Songez que vous étiez deſ-honoré ſi vous aviez gagné le Procès, & manqué la Dame. C'eſt comme ſi un Homme d'Epée avoit bien réſolu une queſtion de Philoſophie, & s'étoit mal batu. Tous ceux qui perdent leur Cauſe, ne ſont pas vengez comme vous; & la Femme du Rapporteur ne répare pas toûjours les torts que le Mary leur a faits. Vous allez être plus amoureux de cette belle Dame que vous ne l'avez encore eté; la haine que vous avez pour ſon Epoux, tournera à ſon profit. Au reſte, vous qui avez toûjours été diſcret à l'égard des Belles, gardez-vous bien de vous plaindre du Procès perdu. Vous ne ſçauriez parler de l'injuſtice du Mary, ſans publier les faveurs de la Femme; ſur tout une Requête civile ſeroit la choſe du monde la plus indiſcrette, & la plus contraire aux Loix de l'Amour. N'y ſongez ſeulement pas; prenez vôtre party doucement, & comptez ce que vôtre Rapporteur vous fait coûter au nombre des dépenſes que vous avez faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. de V.

LETTRE IV.

POurquoy vous moquez-vous tant de nôtre Amy le Chevalier, sur ce qu'il aime une Grisette? Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malte, en faisant ses Preuves? Pour moy je trouve deux beaux yeux aussi nobles que le Roy, & je ne demande point qu'ils me produisent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un visage, parce que ce visage-là sera descendu de vingt Ducs? Point du tout. Je compte toutes les Laides pour roturiéres. J'ay pourtant vû des Gens, qui dans des Personnes assez éloignées d'être belles, aimoient seulement leurs illustres Ancêtres, & les titres de leur Maison; mais je vous avoüe que je n'aurois pas les sentimens assez élevez pour être amoureux d'un Arbre Genéalogique. Si nôtre Chevalier étoit dans les Païs où l'on choisit les Roys à la bonne mine, il aimeroit presentement une Princesse, mais parce qu'il est en France, il n'aime qu'une Grisette; hé-bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princesse Etrangére, qui n'est pas reconnuë. Sérieusement, si vous sentiez vôtre cœur sur le point de s'aller rendre à une jolie Perso-

ne

ne, l'arrêteriez-vous pour dire, *Attendons, nous ſommes contens de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la nobleſſe?* Je ſuis ſûr que vôtre cœur préviendroit bien vôtre examen. Le goût du Chevalier me ſemble fort bon. Il n'y a preſque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ny teints, ny tailles, ny ſentimens; la Nature s'eſt refugiée chez les Griſettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur eſt qu'il ne ſoupirera point dans des Apartemens de ſept Piéces de plein-pied, & ſuperbement meublez, & que dans toute la Maiſon où ſa Maitreſſe ſera, il ne verra rien de ſi beau qu'elle; mais s'il a deſſein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les Gens comme luy font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'eſt pas du bon air de ſe défendre; que ce n'eſt point là comme en uſent les Femmes de qualité, & là-deſſus ces pauvres Creatures ſe rendent, ſeulement pour montrer qu'elles ſçavent vivre. Je veux qu'on reſpecte la ſimplicité; ſi l'on veut être fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie eſt établi.

A MADEMOISELLE de C.

Qui étoit nouvellement venuë d'Angleterre en France.

LETTRE V.

JE vous écris, Mademoiſelle, dans une Langue que vous n'entendez pas encore

beaucoup ; mais en récompense, je vous écriray sur une matiére que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous diray que je vous trouve la plus aimable Personne du monde, je croy que vous n'aurez pas besoin d'Interprette ; vous devriez m'entendre même en Chinois ; car après qu'on vous a veuë, que peut-on vous dire autre chose ? J'ay bien vû des Vaisseaux, qui ayant presque fait le tour du monde, revenoient en France chargez de Curiositez étrangeres, mais ils n'ont jamais rien apporté de si curieux que ce que le vôtre a apporté, quoy qu'il n'ait pas fait un grand voyage. En vérité, ce n'est pas parce que vous venez d'un autre Païs que je vous estime tant, fussiez vous Françoise, je vous estimerois encore beaucoup. Cependant il me semble que vôtre petit Jargon étranger contribuë un peu au plaisir que je me fais de vous voir. Vous ne sçauriez croire combien vôtre visage s'anime, & combien il y naît de graces, au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à vôtre bouche, est dans vos yeux. Je ne sçay plus comment on peut aimer des personnes, qui parlent François sans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le sçavez, ce seroient mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui sont d'un usage indispensable. *Aimer*, par exemple, *soûpirer*, *tendresse*, avec cela vous irez loin. Que j'envie, Mademoiselle, le bonheur de celuy

celuy pour qui vous béguayerez ces mots-là!

A MADEMOISELLE de I.

LETTRE VI.

MOn devoir m'oblige, Mademoiſelle, à vous parler d'une choſe qu'il y a long-temps que je vous cache. Je ſuis bien fâché de ne vous la pouvoir plus diſſimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être ; mais enfin je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conſcience en murmureroit trop. Il y a aujourd'huy juſtement un mois, Mademoiſelle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira, vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colere; pour moy, je n'ay voulu que faire l'acquit de ma conſcience, après cela je ne m'inquiéte de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuſte, que de voir une auſſi aimable Perſonne que vous, ſans l'aimer. L'amour eſt le revenu de la beauté, & qui voit la beauté ſans amour, luy retient ſon revenu d'une maniére qui crie vengeance. Je ne pourrois pas dormir, ſi je me ſentois l'ame chargée de ce peché-là. Vous me direz que je dois vous aimer ſans vous le dire; j'entens bien vôtre expédient, Mademoiſelle, mais vous ſçavez que quand on paye, on eſt bien aiſe d'en tirer quittance,

ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même temps que je m'en acquitte. Que sçay-je? Vous viendriez peut-être quelque jour m'inquiéter là-dessus; il n'est rien tel que de prendre ses sûretez. Vous aurez beau me dire, que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne sçait ce qui peut arriver; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il est sûr que quand vous sçaurez que je vous aime, il n'y a rien de gâté.

A LA MÊME.

LETTRE VII.

VOus vous êtes bien gendarmée de ma déclaration, vous êtes bien satisfaite de vous-même, vôtre vertu a fait son tintamarre; mais voulez-vous gager qu'au bout du compte, vous m'aimerez? Oüy, vous m'aimerez; je sçay bien ce que je dis, je sçay bien ce que je sens qui me répond que je me feray aimer. N'ayez point si bonne opinion de vôtre indiference, j'ay de la constance pour vaincre quatre indiférences comme la vôtre. Le temps ne me coûte rien, en fait d'aussi jolies Personnes que vous. Faut-il des années? Hé bien, des années, soit. Je n'ay rien de plus agreable à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous joüeray le tour d'aimer jusqu'à vos duretez. Vous ne me fe-

ferez que des graces très-légéres? Elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'oppoſerez des Rivaux? Je les feray tous deſerter par mes aſſiduitez & par le deſeſpoir où je les mettray de vous pouvoir rendre autant de ſoins que moy. Enfin prenez tel party qu'il vous plaira, je feray enrager vôtre indiférence, & après bien du temps, comblée de ſervices, de fidélité, de tendreſſe, de reſpects, vous ne ſçaurez plus de quel côté vous tourner, & il faudra que vous m'aimiez par laſſitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'eſt que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimeray pas moins. Vous allez compter cela pour rien; mais ſçachez que c'eſt une grande promeſſe que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laiſſer-là vos Amans des années entiéres ſans les aimer, & après cela vous vous aviſez quand il vous plaît d'aimer à vôtre tour; mais qu'arrive-t-il? Ils ont commencé d'aimer plutôt que vous, ils finiſſent plutôt, & vous achevez la carriére toutes ſeules. Vous n'aurez point cet inconvénient là à craindre avec moy. J'aime fort bien, quoy que je ſois aimé. Si vous ne m'en croyez-pas, c'eſt un point de fait qui gît en experience. Eprouvez.

A LA MÊME.

LETTRE VIII.

DEpuis que je suis vôtre Amant déclaré, j'ay fait bien du progrès auprès de vous. Vous ne voulez plus être un moment seule avec moy, vous ne me recevez plus à vôtre Toilete, vous ne soufririez pas que je vous eusse pris le bout du doigt. Bon, Mademoiselle, cela va bien, j'avance. Vous me retranchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance, & par mégarde: je n'auray plus rien qui ne signifie quelque chose. Il est vray qu'il faut retourner sur mes pas, & que vous me remettez au beau commencement; mais n'importe. Par la voye que j'avois prise, on avance beaucoup d'abord, & on est après tout étonné qu'on n'avance plus du tout, au lieu que par la nouvelle voye que vous me faites prendre, on avance très-lentement, mais on avance toûjours. Il n'est rien tel que les méthodes réguliéres. Voyez où en sont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome; cependant ces Héros-là, avec leurs pas de Tortuë, ne laissent pas d'arriver au douziéme. J'ay seulement un petit conseil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par-là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque chose entre vous & moy. Vous pourriez même me traiter si mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriez.

Ne

Ne publiez point nôtre commerce, Mademoiselle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de discrétion que vous n'en avez, & faites-moy quelques faveurs qui sauvent vôtre réputation. Est-ce à moy à être plus discret que vous ? Est-ce aux Hommes à faire ces sortes de priéres-là aux Dames ? Admirez, s'il vous plaît, combien je suis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continüer vos rigueurs; mais pour moy, je ne suis point de ces Fanfarons là.

A LA MÊME.

LETTRE IX.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque temps, Mademoiselle, c'est à dire, que je vais vous aimer plus que je n'ay encore fait. L'absence a pour moy cette propriété-là, qu'elle n'a, je croy, pour personne; elle m'attendrit. Je me figure toûjours les Gens que je ne voy point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous presenterez à moy sensible, reconnoissante. Je m'imagineray que si je vous voyois, vous auriez cent petites bontez pour moy; je seray plus charmé de vôtre idée sur cet article-là que je ne l'ay jamais été de vous-même. Si vous prétendiez par vôtre sévérité

rité vous établir chez moy un caractére d'Héroïne, en vérité vous perdriez bien vôtre peine; dès que je ne vous voy plus, il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ay une imagination douce qui ne s'accoutume point à se les representer, il faut que je les voye, pour les croire. Je sçay bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redresser le mauvais ply que mon imagination aura pris; mais toûjours j'auray eu malgré vous un peu de bon temps pendant l'absence. Je seray trop heureux, si je ne fais pas la folie de revenir le plutôt que je pourray. Si vous voyez ma fidélité avec quelque plaisir, je vous promets que je vous seray encore plus fidelle absent que present. Je ne puis rien voir de si aimable que vôtre idée, purifiée de vos defauts, & je n'auray qu'elle dans la tête; mais quand je vous voy rigoureuse au dernier point, je puis voir quelque chose qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé; & du jour que j'aurois découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus sur moy. J'ay bien exactement calculé, si ce que vous avez d'esprit & de beauté par dessus les autres, récompensoit le moins de tendresse que vous avez. J'ay trouvé qu'il le récompensoit, & sur cela je me suis mis à vous aimer. Je ne sçay pourtant, s'il ne se pourroit pas rencontrer quelque Personne qui aimât assez bien, pour regagner par là les autres avantages que vous au-

auriez sur elle ; en ce cas-là, je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous ; car enfin il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'esprit qui touchent ; la tendresse vaut encore son prix, & il est écrit en grosses lettres sur mon cœur, comme sur la Pomme de Discorde, *à la plus aimable.*

A LA MEME.

LETTRE X.

NE sçavois-je pas bien que l'absence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur ? Je n'ay jamais été plus remply de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce soit, & sur le chemin même, je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage je ne rencontray personne, & je ne pus faire autre chose que semer toute la route de soûpirs qui retournoient sur mes pas. Le lendemain je joignis un Cavalier, dont le bon air & la bonne mine, me firent esperer, qu'il seroit Homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuisé les lieux communs des Voyageurs, je luy demanday d'où il venoit ; il venoit de . . aussi-bien que moy. J'esperay beaucoup. Je le mis en termes generaux sur le chapitre des Dames de la Ville, je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une seule qui pût

passer

passer pour belle ; & cela, comme vous voyez, pour l'engager à me dire le contraire, & à vous nommer ; mais mon Homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il est vray qu'il me parloit toûjours agreablement, & avec beaucoup de politesse. Enfin plein de l'impatience de venir à mes fins, je luy nomme comme une belle Personne Mademoiselle de V... & luy demande s'il la connoissoit. Il me dit qu'il l'avoit veuë ; me voilà plein d'esperance. Je vous nomme ; il ne vous connoissoit point, & il me dit pour ses raisons, qu'il n'avoit fait que passer par... & n'avoit vû que par hazard Mademoiselle de V. Alors je donne un coup d'éperon, & le laisse-là. Il vint dîner à la même Hôtellerie où j'étois déja arrivé ; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de sa conversation, quelque agreable qu'elle fût, puis qu'il ne parloit point de vous. J'ay été plus heureux à ma Campagne. J'ay trouvé dans ces Déserts éloignez le Baron de.. que vous connoissez un peu. Je luy ay fait croire qu'il étoit amoureux de vous, pour avoir occasion de luy en parler souvent. Je luy porte vôtre santé avec un soûris fin & malicieux, & il la reçoit de même. J'avouë que j'achete un peu cher le plaisir de parler de vous. Tout le mérite de cet Homme-là consiste à se connoître en Bêtes. Il n'a dans l'esprit que ses Chiens & ses Chevaux, & je vous assure que j'ay souvent peine à luy faire quitter cette matiére-là, pour le mettre sur vôtre chapitre. Aussi, je ne luy demande presque pas de

de réponſe; il me ſuffit qu'il m'écoute, & au fond le Baron vaut encore mieux qu'un Echo, ou un Antre ſourd. Quand je ne l'ay point, j'ay de grandes Allées ſombres, qui ſont extrêmement dangereuſes pour un Amant; elles inſpirent des rêveries pernicieuſes, & c'eſt une choſe mortelle que le ſouvenir de vôtre beauté fortifié de ces Allées-là. Il y eſt encore venu des Roſſignols, avec qui aſſurément vous vous entendez. Vous me les avez envoyez, afin qu'ils m'enfonçaſſent encore la tendreſſe dans l'ame par leurs Chanſons. Ils les chantent ſi bien, qu'il faut qu'ils les ayent appriſes de vous. Je ſuis d'une foibleſſe étrange; je n'oſerois plus entendre un Ruiſſeau qui gazoüille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec vôtre idée, je la tutaye, & je dis, *Quand te reverray-je? Quand m'aimeras-tu?* N'en ſoyez point ſcandaliſée. Vôtre idée m'eſt devenuë extrêmement familiére, & d'ailleurs on vit librement à la Campagne.

A LA MEME.

En luy envoyant des Pâtez d'un Sanglier, qui l'avoit penſé bleſſer à la Chaſſe.

LETTRE XI.

J'Ay couru un grand péril, Mademoiſelle; mais enfin mon Ennemy eſt défait, & je vous l'envoye en pâte. Je l'ay fait bien ſaler

& épicer, pour conserver la mémoire de mon triomphe, en montrant ce cadavre. Si j'avois eu le secret des anciens Egyptiens, je l'eusse enbaumé, & j'eusse fait de mon Sanglier un Momie; cela eût duré une infinité de siécles; mais par malheur nous autres Modernes, nous n'avons point d'autre secret que la Pâtisserie. Figurez-vous, Mademoiselle, que comme j'étois à la Chasse avec Mr. le Baron de... l'Animal que vous voyez, ne trouva point bon que je le tuasse. Il fuyoit, & tout d'un coup il retourna vers moy avec fureur. Là-dessus je m'arrêtay pour déliberer. Je ne sçavois s'il n'étoit point envoyé de vôtre part contre moy; car tout ce qui me paroît bien redoutable, je croy aussi-tôt qu'il vient de vous. Je sçavois bien qu'en ce cas-là, mon devoir de parfait Amant étoit de me laisser manger; mais quand j'eus bien examiné le Sanglier, je ne trouvay pas qu'il eût l'air si aimable, que l'ont vos rigueurs & vos cruautez. Il restoit encore une grande difficulté; sçavoir, si je ne devois pas mourir, pour finir les tristes destinées que vous me faites; mais ce sentiment me parut trop intéressé pour le suivre, & je crus qu'il y alloit de vôtre honneur, qu'un Amant, qui vous est aussi fidelle que moy, vêcût, quoy qu'il n'y trouvât pas son compte. Le zele que j'ay pour vôtre gloire, coûta donc la vie au pauvre Sanglier, qui ne croyoit pas avoir à faire à un Homme animé par un motif si puissant. Je le perçay d'un coup de Mousqueton, &

je ne croy pas qu'une autre fois, des Sangliers osent se joüer à ceux qui conservent leur vie pour vous. Je seray trop heureux, Mademoiselle, si vous mangez de celuy-cy avec quelque sentiment de vengeance, sur ce qu'il m'a osé mettre en peril, & si cela vous en releve le goût.

A MONSIEUR C...

LETTRE XII.

EST-il vray, Monsieur, que vous perdez l'esprit? On nous a dit que vous devenez Philosophe, mais d'une Philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de Couleurs; vous soutenez que les Bêtes sont des Machines comme des Horloges; enfin vous renversez tellement toutes choses, que l'on ne sçait plus où l'on en est. J'en parlois l'autre jour à Madame de B... qui est fort de vos Amies, & qui en vérité a bien regret à vôtre raison. Elle étrangleroit Descartes, si elle le tenoit. Aussi faut-il avoüer que sa Philosophie est une vilaine Philosophie, elle enlaidit toutes les Dames. S'il n'y a point de couleurs, il n'y a donc point de teints; & que deviendront les Lis & les Roses de nos Belles? Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets. Les Dames ne veulent point dépendre

des yeux d'autruy pour leur teint; elles veulent l'avoir à elles en propre; & s'il n'y a point de couleurs la nuit, Mr. de N... eſt donc bien attrapé, qui eſt devenu amoureux de Mademoiſelle D. L. G. ſur ſon beau teint, & l'a épouſée? Il ſeroit fort fâcheux pour luy, de croire tenir le plus beau blanc, & le plus bel incarnat du monde, & de ne tenir rien. Nous fîmes encore un raiſonement Madame de B... & moy, qui aſſurément vous embaraſſera. Vous dites que les Bêtes ſont des Machines, auſſi-bien que des Montres? Mais mettez une Machine de Chien, & une Machine de Chienne, l'une auprès de l'autre, il en pourra reſulter une troiſiéme petite Machine; au lieu que deux Montres ſeront l'une auprès de l'autre toute leur vie, ſans faire jamais une troiſiéme Montre. Or nous trouvons par nôtre Philoſophie, Madame de B... & moy, que toutes les choſes qui étant deux, ont la vertu de ſe faire trois, ſont d'une nobleſſe bien élevée au deſſus de la Machine. Nous vous donnons du tems pour nous répondre, nous ſçavons bien qu'il faudra que vous conſultiez vos Livres. Madame de B... vous avertit par moy, que quand vous viendrez ici, elle ne vous recevra point chez elle, ſi vous ne faites réparation à ſon teint; & moy, je vous aſſure que je ſuis une Machine montée à vous eſtimer, & à vous aimer toûjours.

A AU MÊME.

Sur le tremblement de Terre qui arriva à Paris en 1682.

LETTRE XIII.

IL faut avoir recours aux Philosophes dans les occasions. On se moque d'eux, quand on est en sureté ; mais quand la Terre tremble, on les respecte. Nous croirons Madame de B... & moy, qu'il n'y a point de teints, & que les Bêtes sont des Machines, & tout ce qu'il vous plaira, pourveu que vous nous disiez quel remède on peut trouver à un tremblement de Terre. Nous pensions que le plancher de Paris fût fort bon, mais il n'est pas si ferme que nous l'avions crû. On nous dit qu'il y a des Petards, & des façons de Mines qui le soûlevent. Franchement, cela n'est point agreable ; nous ne voudrions pour rien loger sur des Mines. Ces tremblemens de Terre font des renversemens terribles ; ils mettent des Riviéres où il n'y en a jamais eu ; ils en engloutissent quelquefois ; ils font paroître de nouvelles Montagnes, & disparoître les anciennes. Pour nous, nous trouvons les choses fort bien comme elles sont, & nous serions fâchez qu'il y eût rien de changé. Nous regretterions la plus petite Riviére, & la plus petite Montagne des environs de Paris. Ce qui me rassure un peu, c'est

que je ne crois pas que la Terre osât entreprendre d'avaler une si grande Ville; mais si j'étois dans la petite Bicoque où vous êtes, j'aurois grand peur; la Terre ne sçauroit si peu baailler, qu'elle ne l'engloutisse. Elle ne vient d'avoir qu'un petit frisson, qui luy a couru entre cuir & chair, mais Dieu la préserve d'une fiévre violente. Apprenez-nous un peu ce que la Philosophie dit de tout cela, & si elle demeure les bras croisez, sans y mettre ordre. Pour moy, depuis que j'ay senty mon Lit aller & venir, se hausser & se baisser, je ne croy plus qu'il y ait rien de sûr dans le monde.

A MADAME D....

Qui pretendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite Fille, à laquelle il s'étoit attaché.

LETTRE XIV.

JE commence, Madame, à connoître les Gens de l'autre monde, ils ont les mêmes goûts que ceux de ce monde-cy, ils recherchent vôtre conversation aussi bien que nous. Nous pourrez-vous bien souffrir, nous autres simples Mortels, après vous être accoutumée aux Esprits? Ils vous distinguent de la maniére du monde la plus honnête. D'ordinaire ces Messieurs-là sont brusques; ils ouvrent vos Rideaux, tirent vôtre Couverture, vous donnent

nent quelques soufflets, & on ne sçait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une Chambre sans dire pourquoy; enfin je n'avois jamais été content de leur procedé, & je trouvois qu'ils ne venoient icy que pour faire des tours de Laquais, où le plus souvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Aussi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux, qui se rangent volontairement à l'Ecurie, & ne se jugent dignes que de panser les Chevaux. Mais enfin il s'est trouvé un honnête Homme d'esprit, qui sans battre, ny faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une conversation reglée. Et dans quelle conversation? Dans une conversation de quatre heures. Il faut que vous ayez bien du mérite. Ces Gens là n'ont jamais dit quatre paroles suivies. Ils ne font que donner des nasardes, parce qu'ils ne daignent entretenir personne; & vous, ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la premiére qui ayez eu un tête-à-tête tranquille avec un Esprit, luy dans son Fauteüil, & vous dans le vôtre. Mais voyez comme cet Esprit sçait vivre; il n'a osé d'abord s'adresser à vous, il s'est attaché à une petite Fille, par la bouche de qui il vous a entretenuë. Il me semble que je voy quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner vôtre Demoiselle. Assurément l'Esprit a de grandes déclarations à vous faire, puis qu'il prend ces voyes-là. Il ne vous a encore parlé que de matiéres générales, pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avez rien sçeu tirer de luy sur les affai-

res de l'autre monde ; & mon Dieu ! je voy bien ſa politique ; vous êtes aſſez aimable pour luy faire trahir tous les ſecrets du Païs d'où il vient, mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher ; j'avouë que j'en ferois autant en ſa place. Du moins, vous l'aurez bien interrogé ſur ce monde-cy. Je croy vous tenir aſſez au cœur, pour me flater que vous luy aurez demandé de mes nouvelles, & que vous aurez voulu ſçavoir de luy la vérité de tout ce que je vous proteſte. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteſte autant à bien d'autres ; qu'une véritable paſſion & moy, nous ſommes deux choſes incompatibles, que je ne ſçaurois aller au delà de l'amitié un peu égayée ; mais je vous prie très-humblement de ne l'en croire pas ; l'Eſprit eſt jaloux de moy. Il ſçait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On eſt bien malheureux quand on a des Ennemis cachez comme luy. Je ne doute point qu'il n'oublie pour moy la politeſſe qu'il a euë pour vous ; & qu'après vous avoir entretenuë fort galamment, il ne vienne m'inſulter avec toute l'incivilité, qu'ont accoûtumé d'avoir ceux de ſon eſpèce. Mais j'eſpere du moins que vous reconnoîtrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage que mes ſoins & mes aſſiduitez. Je ne m'attendois pas que vous me fiſſiez des Rivaux, qui puiſſent venir déménager ma Chambre toutes les nuits, jetter tous les meubles par les Fenêtres, & me roüer peut-être de coups ſans que

je

je fusse en pouvoir de m'y opposer; voilà ce que c'est que de m'être adressé à une Dame trop aimable. L'Esprit quitera bien tôt assurément la petite Fille, qui luy sert de prétexte, & s'attachera à vous-même; mais fût-il icy, je luy dirois en sa présence, que quand il parlera par vôtre bouche, on ne s'appercevra point que vous y ayez rien gagné.

A MADEMOISELLE de I...

LETTRE XV.

ON a bien raison de dire, Mademoiselle, que le mystére est un assaisonnement très-nécessaire à l'amour. Si la passion que j'ay pour vous étoit moins connuë, un Procès que j'ay icy en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je voy bien qu'il se moque de mes poursuites. Il cherche à gagner toûjours du temps, parce qu'il connoît que je vous aime, & qu'il est persuadé que j'auray la foiblesse de retourner bien-tôt à... pour vous voir. J'ay beau faire le méchant, il n'en tient conte. C'est grande pitié, Mademoiselle, qu'il faille essuyer vos mépris, & ceux de mon Receveur. Il faut que cet Homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il sçait bien en sa conscience ce qu'il me doit, & il a pris une forte résolution de ne me rien payer. Il me chicane de toutes maniéres sur les moindres choses;

il m'engage dans des procedures qui ne finiront de dix ans, suivant le train qu'elles prennent ; la bonne foy que j'ay avec luy ne le touche point, il ne songe qu'à trouver l'occasion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'espere, c'est que le jugement que j'obtiendray contre luy, sera valable aussi contre vous ; il sera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais presser mon Homme vivement, non pas à cause des quatre mille Ecus qu'il me doit, mais à cause de la tendresse que vous me devez. Je m'animeray beaucoup davantage contre luy, & luy feray moins de quartier, parce qu'il vous représente.

A LA MEME.

LETTRE XVI.

JE m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiselle, que vous entreriez dans les intérêts de mon Receveur, & que vous solliciteriez pour luy. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un delay d'un temps infiny. Vous allez triompher ; mais j'ay trouvé un moyen de me venger de vous. Je pars, & dans deux jours je vous reverray. Je vais désormais partager mon temps entre mon Chicaneur & ma Chicaneuse. Le loisir que l'un me laissera, je l'employeray à agir

agir contre l'autre. Je prévoy que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dès que je seray auprès de vous, vous me ferez rappeller par vôtre Associé, qui me donnera quelque assignation, & quand j'en seray à poursuivre l'Associé, il sçaura bien me faire lâcher prise, en vous obligeant à me mander quelque chose de tendre, qui me fera aussi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe, je m'aguerriray, & deviendray un si impitoyable Plaideur, que vous aurez sujet de trembler au moindre avantage que j'auray sur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous, sur qui je commençasse à en avoir, car je vous trouve encore plus obstinée que mon Receveur; & je croy que vôtre exemple auroit plus de pouvoir sur luy, que le sien n'en aura sur vous. Si vous me payiez mes soins que vous avez reçeus, il verroit bien qu'il ne pourroit pas se dispenser de me payer mon argent qu'il a reçeu aussi. Ainsi je vais travailler à obtenir de vous quelque chose qui le puisse convaincre, & je luy feray aussi tôt signifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me seroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je seray auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Jurisdiction de Campagne; je vous assure que vous m'allez retrouver par cette raison-là, plus ardent & plus passionné que jamais, & vous serez peut-être la premiére qui serez contente des effets de l'absence.

A LA MÊME.

LETTRE XVII.

JE vous trouvay hier, Mademoiselle, plus belle & plus brillante que jamais. Je ne sçay si vous êtes embellie en effet, ou si c'est mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'est que d'aimer trop, on ne sçait jamais bien au juste la vérité des choses. De bonne foy je douterois quelquefois que vous fussiez aussi aimable que vous me le paroissez, si je n'entendois dire à bien des Gens que vous l'êtes véritablement. Vous pourriez être laide que je ne m'en appercevrois pas, car je vous aime jusqu'à la folie. Aussi quand je commençay à vous aimer, comme je sentois que je devois me défier de mon jugement sur vôtre chapitre, j'allay demander à tout le monde, s'il étoit vray que vous eussiez les grands yeux vifs, l'agreable bouche, & l'air fin que je vous voyois; on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illusion, & sur cette réponse, je laissay faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y songe pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moy, que vous ne fussiez belle que par mon imagination, que de l'être effectivement. Dieu sçait avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embelliroit; si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup vôtre premiére laideur

deur, en ceſſant de vous aimer. Mais vous ſeriez bien fâchée de me devoir vôtre beauté, car il faudroit que vous n'en fiſſiez d'uſage que pour moy, & ce n'eſt pas là vôtre compte. On eſt bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à perſonne, cela vous rend trop fiére. Je ne ſçay pourtant ſi ceux que je vous trouvay hier, ne vous étoient point inſpirez par quelqu'un. Il eſt ſûr que vos yeux n'étoient pas tout-à-fait au même état que je les avois laiſſez quand je partis. Il y avoit quelque choſe de changé; un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma paſſion; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon abſence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Hélas! on dit que l'œil du Maître eſt neceſſaire par tout, mais l'œil de l'Amant l'eſt encore bien davantage, j'ay été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'euſſe été icy, j'euſſe bien empêché vos yeux de devenir plus vifs; il me ſemble même que je les ſurpris en flagrant de lit avec un Cavalier qui étoit chez vous; il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner de près cette affaire-là; mon cœur m'a dit que j'ay un Rival, mais je ne croy pas légérement mon cœur; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer, & cependant m'aimez-vous?

A
A LA MÊME.

LETTRE XVIII.

JE ne doute plus que je n'aye un Rival, il se declara hier par la mauvaise humeur où il fut, de me voir long-temps chez vous. J'admire comme vous avez pris vôtre temps juste, pour vous faire aimer de luy. Je gage que si j'eusse été présent il n'eût jamais osé songer à vous? il eût veu de quelle maniére je vous aime, & il n'eût pas crû pouvoir vous aimer autant. Aussi comme vous sçavez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes; mais je vais me montrer à mon Rival avec toute ma passion. Du moins, s'il a vôtre cœur, j'empêcheray qu'il ne l'ait à bon marché, peut-être l'inclination que vous eussiez euë pour luy, eût été cause que vous n'en eussiez éxigé qu'une tendresse légére, & que vous eussiez supplée par vôtre bonté, ce qui eût manqué à son amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il tâche à l'égaler, & il auroit honte d'être préferé à un Homme qui vous aimeroit plus que luy. Ainsi par mes soins & mes assiduitez, je pousseray vôtre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimée par le Rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien rai-

raisonnable, vous me tiendrez compte, non seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoissance; cependant comme je veux être genereux, je consens que vous ne me payiez que ma tendresse, & que pour celle de mon Rival, vous n'y songiez point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE.

LETTRE XIX.

IL court un bruit de vous, Mademoiselle; on dit que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois, & que vous n'êtes pas mal disposée pour luy; vous moquez-vous? Faloit il passer la Mer, pour venir aimer un Anglois en France? Quel profit tirerez-vous de vôtre Voyage? Voilà ce qui fait souvent qu'on perd la peine qu'on a prise d'aller dans des Païs étrangers, on n'y voit que des Gens de sa Nation. Eh, du moins donnez-nous le tems que vous passerez chez nous. Je voy bien que l'Angleterre a grand'peur que vous ne luy échapiez, puis qu'elle vous tient toûjours par un Amant Anglois. Mais vous faites une insulte cruelle à la France, dont vous venez mépriser tous les Cavaliers. Prenez garde à vous, la France n'est point aujourd'huy sur

le

le pied qu'on se moque d'elle ; & moy qui vous parle, j'ay tant de zele pour ma Patrie, que je n'épargneray rien pour la venger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porsenna; *Si je manque mon dessein, nous sommes encore trois cens de la même conjuration.* Soyez sûre qu'on ne vous laissera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois, que vous l'aimiez pour la commodité de luy parler, & de l'entendre; mais en vérité cette raison-là n'est pas valable. Vôtre Anglois n'entend que ce que vous luy dites, mais un François entendroit cent choses que vous ne luy diriez pas; il liroit dans vos yeux ce que l'autre attend que vôtre bouche luy dise. D'ailleurs, je vous donne ma parole qu'en moins de rien vous sçauriez nôtre Langue; elle n'est fort difficile que pour les Personnes qui n'aiment point; mais dès qu'on aime un François, la langue Françoise est aisée. Les Etrangers l'en estimeroient moins, s'ils sçavoient cela; c'est pourquoy on ne dit pas ce secret à tout le monde. On les fait passer par des Grammaires, & par des méthodes qui ne finissent point. Mais pour vous on vous eût fait la grace de vous abreger ce chemin. Ecoutez, il est encore temps, apprenez un peu de François avec moy.

A

A MADEMOISELLE de L. M.

LETTRE XX.

J'Apprens avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous êtes sur le point de quitter vôtre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres Freres errans; mais j'en avois une toute particuliére pour une aimable petite Sœur errante comme vous. J'étois tout-à-fait fâché de croire que vôtre ame au sortir de vôtre corps, ne dût pas trouver une aussi jolie demeure que celle qu'elle quittoit; mais enfin vous me délivrez de cet article de ma creance, & de bonne foy, je me sens soulagé. Je vous assure que le Troupeau d'où vous vous êtiez égarée, vous recevra fort agreablement, & que vous y tiendrez bien-tôt le rang de Brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré vôtre heresie, vous abjureriez aussi vôtre indiférence en faveur de Mr le Marquis de C... C'est bien fait de quitter toutes vos erreurs en même temps, & de prendre tout d'un coup toutes les opinions saines. Après cela vous serez toute renouvellée, nouvelle Catholique, nouvelle Mariée, nouvelle doctrine dans l'esprit, nouveaux sentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Eglise; dès que vous l'aurez reconnuë pour vôtre Mere, elle vous fera voir par expérience ce que c'est que le

Sacrement de Mariage, que vous autres Hérétiques vous obſtinez à ne pas reconnoître pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une maniére plus douce, ny en même temps plus forte. Vous avoüerez ſans doute, que vous aviez grand tort de conteſter au Mariage la dignité que nous luy donnons, & que quand il n'y auroit que cet article-là, il ne ſeroit pas pardonnable d'être Calviniſte. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverſe; Mr. le Marquis eſt plus ſçavant Theologien que moy, & il vous en inſtruira mieux. Après ce qu'il vous enſeignera, vous pourrez diſputer en Sorbonne. Il a fait en vous convertiſſant un trait d'une grande habileté: il a accommodé les intérêts de la Religion & les ſiens; il s'aſſure mille plaiſirs avec vous, & il faudra encore qu'en l'autre monde on luy tienne compte de ces plaiſirs-là. On le récompenſera d'avoir paſſé ſa vie avec une très-jolie Perſonne. J'attens avec impatience, Mademoiſelle, les deux cerémonies, après quoy vous ſerez à nous & à Mr. le Marquis. Je le nomme le dernier; car, ne luy en déplaiſe, vous appartiendrez à tous les Catholiques, avant que de luy appartenir. Il eſt vray que le dernier à qui vous appartiendrez, ſera celuy à qui vous appartiendrez le mieux. Nous autres, nous ne vous regardons que du côté de vôtre ame; mais luy, il n'eſt pas perſuadé qu'une Perſonne conſiſte en une ame toute ſeule, & il croiroit ne vous aimer qu'à demy, s'il ne vous aimoit

que

que par là. Je ne tiens pas son opinion mauvaise, & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une maniére aussi parfaite que lui.

A MADAME de P.

LETTRE XXI.

VOus êtes bien rigoureuse, Madame, de ne vouloir point consentir au dessein de Mr. de S... pour Mademoiselle vôtre Fille. Vous dites que vous n'approuvez point un Mariage entre deux Personnes qui sont issuës de Germain; mais croyez-vous que ce soit là un obstacle pour la tendresse? Quoy, voulez-vous que Mr. de S... trouve Mademoiselle de P... moins aimable, parce qu'il est Fils du Cousin germain du Pere de Mademoiselle de P..? Ce raisonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'est-elle pas encore plus forte? A-t-on toûjours sa genealogie devant les yeux? & lors qu'on voit une Personne touchante, s'avise t-on de penser qu'on a un Bis-Ayeul commun avec elle? En vérité le souvenir du Bis-ayeul est bien loin, quand l'arriére Petite-Fille est présente avec tous ses agrémens. Que reprochez-vous à Mr de S..? Il est trop bon Parent, au lieu d'amitié, il a de l'amour; il s'est mépris; voilà un grand malheur. Si c'est la devotion qui vous tient, songez que tous les Gens de l'ancien Testament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille

fix cens soixante & quinze ans plutôt, Mr. de S... eût été obligé en conscience d'aimer Mademoiselle vôtre Fille. Il est vray que les choses ont changé, mais aussi on vous prie seulement de trouver bon que l'on demande le consentement de Rome sur cette affaire. Vous sçavez qu'on y permet les Mariages entre des Parens quand leurs biens sont tellement embroüillez les uns avec les autres, qu'ils ne se pourroient séparer sans de grands Procès. Veritablement Mr. de S... & Mademoiselle de P... n'auront pas cette raison à alleguer; mais ce qui vaut bien autant; ils diront que les affaires de leurs cœurs sont tellement embroüillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Si Mademoiselle vôtre Fille étoit une Heritiére en laquelle le nom finît, & qu'elle eût tout le bien de la Maison de S... vous auriez regret que ce bien-là sortît de la Famille, & vous tâcheriez à obtenir une dispense pour la faire épouser à un Parent d'une autre branche. Mais présentement elle a de la beauté & des agrémens, qui sont plus rares que le bien, & qui sortiroient de la Famille pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moy, qui ay l'honneur de vous appartenir, quoy que ce ne soit que par femmes, je ne laisse pas de m'intéresser extrêmement à la beauté de la Maison de P... N'allez point, je vous prie, embellir une Famille Etrangere, en donnant Mademoiselle de P... à un autre qu'à Mr. de S... ny peut être enlaidir vo-

vôtre Famille, en obligeant Mr de S... à faire un autre choix. Voyez combien toute la Maison de L... est laide, il luy faut plus d'un Siécle pour en revenir. Profitons de cet exemple, & puis que nous tenons de la beauté chez nous, prenons soin de l'y conserver.

A MONSIEUR de S...

LETTRE XXII.

J'Apprens avec toute la joye imaginable, mon cher Cousin, que vôtre Dispense est obtenuë; il ne vous en a coûté que quelque petitte somme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'être Parent de Mademoiselle de P... On a declaré qu'elle pouvoit désormais ne vous regarder plus comme un Homme de sa Famille, & vous traiter en Etranger. Mais qu'est-ce que vous traiter en Etranger? C'est être toute à vous, & ne vous refuser rien. Je voudrois bien être Etranger à ce prix-là. Vous qui n'êtes plus son Parent, vous serez bien distingué de ces Malheureux qui le sont encore. Joüissez de la Dispense que Rome vous a donnée, mon cher Cousin; mais songez à quoy elle vous engage, & faites bien voir que ce n'est pas en vain que la Capitale du monde s'est mêlée de vos affaires. Une permission venuë de si loin doit operer de grands effets icy. Sur tout, levez

à Madame de P... tout le ſcrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiſelle ſa Fille, & perſuadez-la, qu'elle ne pouvoit trouver un autre Gendre, qui fît auſſi bien l'acquit de ſa conſcience dans le Sacrement, car il la faut prendre par les endroits de devotion.

A MONSIEUR le C. D: L. R.

LETTRE XXIII.

NE me demandez point par où j'ay ſçeu tout ce que je vais vous dire, il ſuffit que je le ſçay, & que je puis vous donner de bons conſeils. Vous aimez, & vous êtes aimé; mais vous avez une ſorte de tendreſſe ſi propre à faire finir bien vîte celle que l'on a pour vous, que je vous aſſure que vous ne ſerez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de veuë vôtre Maitreſſe, vous ne la quittez pas un moment; s'il vient quelqu'un chez elle, vous luy faites bien ſentir qu'il vous interrompt, pendant des journées entiéres que vous la voyez, vous ne luy parlez que de vôtre amour, & vous luy en parlez d'une maniére toûjours languiſſante & paſſionnée. Encore un coup, ſi vous êtes aimé dans deux mois, je crieray miracle. La Dame a préſentement des forces pour vous ſuivre; mais vous aurez bien-tôt épuiſé tout ce qui eſt dans ſon cœur, & vous ſe-

ferez tout étonné qu'il ne luy fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine mesure de tendresse, il la faut ménager; ceux qui ne sçavent pas aimer, la prodiguent imprudemment. On se plaint des absences, & on ne fait que son devoir quand on s'en plaint; cependant pourveu qu'elles ne soient pas trop longues, elles font tous les biens du monde aux Amans. Elles renouvellent un amour qui vieilliroit, & s'il languissoit, elles le reveillent. Ce seroit, à la vérité, pousser la chose un peu loin, que de se procurer des absences tout exprès; mais enfin lors que le hazard nous en procure, nous devons pester contr'elles, & soupçonner en même tems que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous servir de toute la liberté que vous avez de voir vôtre aimable Maitresse à toute heure, & des journées entieres. Ce que vous gagnez par une si grande assiduité, vous le perdrez sur la durée de vôtre commerce. Vous ramasserez en un jour, ce qui pourroit être répandu dans toute une semaine. C'est une autre faute de la même espèce, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaisir qu'on prenne à entendre le détail de vos sentimens, il est impossible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au sortir d'avec vous, la Dame, peut-être sans s'en appercevoir, respire & reprend haleine. L'art des conversati-

ons amoureuſes, eſt qu'elles ne ſoient pas toûjours amoureuſes. Il faut faire de petites ſorties, après quoy les retours vers ce qu'on aime ſont beaucoup plus agréables, Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'eſt d'être toûjours langoureux. Mettez-vous dans l'eſprit que les Femmes veulent qu'on les aime, mais en même temps qu'on les divertiſſe, & que qui fait l'un ſans l'autre ne fait preſque rien, & peut-être choiſiroient-elles plutôt d'être diverties ſans qu'on les aimât, que d'être aimées ſans qu'on les divertît. La langueur a ſes uſages, mais quand elle eſt perpetuelle, c'eſt un aſſoupiſſement. La conduite d'un Amant doit être ſérieuſe & appliquée, mais ſa converſation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On perſuade par l'une, & on plaît par l'autre, & le plus ſouvent il vaut mieux plaire que perſuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidélité. Je ne ſçay même ſi avec le temps la pauvre fidélité ne viendra point à être comptée pour un defaut. Il eſt toûjours certain qu'elle ne ſuffit pas, & qu'elle a beſoin d'être aſſaiſonnée. Il vous en coûtera peu de choſe pour cet aſſaiſonnement. Soyez tel à peu près que vous étiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jetter trop profondément dans l'amour, & de n'être plus qu'amoureux, quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer, & ne laiſſer pas de vivre. Adieu, mon cher Comte. Sçachez-moy gré des conſeils que je vous donne, car ſi je ſuivois mes intérêts, je laiſſerois finir un amour qui vous dérobe à vos Amis.

AU-

AU MÊME.

LETTRE XXIV.

CE n'eſt pas fait, mon cher Comte, & vous n'êtes pas quitte de mes conſeils. J'ay appris depuis peu que vous vous plaignez toûjours, & que vous avez de la diſpoſition à la jalouſie. Ne croyez pas que je vous laiſſe paſſer ces deux choſes-là. Vous êtes aimé ſans doute, & fort tendrement. Sur quoy vos plaintes ſont-elles fondées. Sur ma délicateſſe, direz-vous. Il eſt bon d'être délicat, mais il ne faut pas être chicaneur. Les plaintes de délicateſſe réveillent, mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croyent pas qu'on doive jamais convenir de ſon bonheur avec la Perſonne qui le fait, & qui ne ſçavent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenez garde auſſi qu'on ne ſe fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendreſſe qu'on vous donne, & qu'on ne trouve mauvais de n'être pas cruë ſur ſa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il eſt aimé lors qu'il l'eſt; mais s'il veut abſolument ſe plaindre, il peut ſe reſerver une petite matiére de plaintes ſur le plus ou le moins de tendreſſe. Encore faut-il faire ces ſortes de reproches avec des tranſports doux,

& non pas avec des airs de chagrin. C'eſt toûjours un mauvais Perſonnage que celuy d'un Homme qui ſe plaint; on ſe montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la veuë aux Gens de qui on veut être aimé. Les plus inſupportables de toutes les plaintes, ce ſont celles qui partent d'un caractére jaloux. Si j'étois Femme, toutes ces petites jalouſies qui ne ſignifient rien, me feroient jetter un Homme par les Fenêtres. Pour moy, ou j'eſtime aſſez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puiſſent partager leur cœur, ny changer, ou je les eſtime aſſez peu pour ne m'inquiéter point qu'elles le partagent ny qu'elles changent; & par conſequent je ne ſuis jamais jaloux. Je ſçay bien qu'abſolument parlant, ce que j'aime peut m'échaper; mais enfin on prend de certaines aſſurances, & on dort. Si vous croyez que l'amour doive être une freneſie, & qu'il faille que deux Perſonnes ſous prétexte de s'aimer ſe tourmentent perpetuellement, & ſoient des ombres vangereſſes attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteſte plus rien. Mais moy, j'ay des idées plus douces: je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point que l'on vous tienne toûjours compte de vos inquietudes, comme d'autant de marques de tendreſſe. L'amour en auroit l'honneur, ſi elles arrivoient rarement; mais ſi elles ſont frequentes, on ne les attribuëra qu'à vôtre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choſes,

même

même en amour, quoy qu'il ne s'y trouve pas trop de raison.

A MONSIEUR le M. de C...

LETTRE XXV.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous sçavez, Madame de L. M. & je ne l'aime plus. Elle m'en fait des reproches, je n'entens que des plaintes perpetuelles; où sont mes protestations de constance & de fidelité? Que sont devenuës mes premiéres maniéres? Cela me met au desespoir; car de bonne foy, est-ce ma faute si je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je serois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ses charmes; qu'elle fasse des blessures mortelles à mon cœur, j'y aideray de tout mon pouvoir. Puis je faire davantage? J'ay encore pour elle les mêmes soins & les mêmes assiduitez que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'est plus le même air. Voilà le malheur. Je ne luy puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne sçay ce qu'il est devenu. Elle m'appelle ingrat; & fort mal-à propos, ce me semble. Ce que je fais à présent pour elle, me coûte beaucoup, & elle devroit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle me tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien.

On

On ne sçait guere en ce monde cy le veritable prix des choses. Je commençay de l'aimer, sans sçavoir pourquoy, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une considération extrême que j'ay pour elle. Souvent je préviens mes yeux sur sa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille Femmes, qui ne sont pas si belles; j'étudie l'agrément de ses maniéres, pour y être sensible: je trouve, ou je mets de l'esprit dans les moindres choses que je luy entens dire; enfin après avoir bien excité mon cœur, il me semble que je l'aime, je sens je ne sçay quoy pendant un instant; mais dans l'instant qui suit, il est sûr que je ne sens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoy faut-il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toûjours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps? Je suis si chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il est je voudrois l'exterminer du monde.

AU MÊME.

LETTRE XXVI.

ENfin, Madame de L. M. & moy, nous avons pris une forme de vie, nous sommes convenus de ne songer plus l'un à l'autre sur le pied d'amour, & de vivre en bonne ami-

amitié. J'étois fort content de ce Traité-là, cependant je vous assure qu'il n'est pas si aisé à executer que je l'avois crû; non que j'aye des tentations de recommencer le personnage d'Amant; mais c'est que le personnage d'un Homme qui a été Amant, & qui ne veut plus être qu'Amy, est très-difficile. Je ne sçay comment parler de nouvelles à une Femme à qui j'ay tant parlé de tendresse; nos conversations me paroissent d'un ennuy mortel, pour peu que je me souvienne de ces conversations vives que nous avions; & par malheur, je ne puis m'empêcher de m'en souvenir. Je ne serois point embarassé à entretenir une autre sur le beau temps & sur la pluye; & je le suis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La veuë seule de son Apartement me rapelle des idées, qui me font trouver ridicule tout ce que je luy dis. Je vais chez elle par une sorte de devoir qui me gêne beaucoup, quoy qu'elle soit de très-bonne compagnie. J'entre dans sa Chambre d'un air interdit, & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ay le sérieux d'un Amant timide, & plein d'une passion qu'il n'ose déclarer. C'est ainsi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé, & que les Vieillards rentrent en enfance. La Dame de son côté, a toutes les peines du monde à prendre avec moy les maniéres qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres Gens, qu'elle voit; mais sans s'en appercevoir elle me traite plus froi-

froidement, & m'adreſſe plus rarement la parole. Quand elle me l'adreſſe, on remarque bien qu'elle s'y eſt préparée, & ce qu'elle me dit eſt plus concerté, & moins naturel. Je voy bien qu'il luy ſeroit plus aiſé, & même plus commode de me haïr que de m'aimer à demy, & que les paſſages les plus difficiles ne ſont pas ceux qui ſe font d'un ſentiment à un autre qui luy eſt tout oppoſé, mais à un autre qui luy reſſemble. Qui m'eût dit, il y a un an que j'euſſe dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M. je ne l'euſſe pas crû. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une Perſonne ou deux, ma plus grande frayeur eſt qu'on ne ſe leve, & qu'on ne nous laiſſe ſeuls enſemble. Que deviendrois-je, bon Dieu, & de quoy luy parlerois-je? J'ay éprouvé cet embarras une fois; je vous jure que j'en ſuois. Il me prit comme une paraliſie d'eſprit, qui m'en ôta l'uſage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna, & je demeuray court, ſans pouvoir dire à peine quatre paroles. Auſſi pour faire mes viſites, je prens le temps que la foule y eſt, cette foule contre laquelle j'ay autrefois tant peſté. Plût au Ciel, que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque paſſion nouvelle qui l'occupât, & qui luy fît perdre un reſte d'attention qu'elle a ſur moy! Il me ſemble que ſi elle me faiſoit une infidelité compléte, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le paſſé. Il faut de l'amour

pour

pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je voy chez elle un Cavalier de mérite qui la trouve fort aimable; il me feroit plaisir de me succeder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres Hommes, & que je n'aye rendu la Dame plus difficile à persuader sur la fidelité. Cependant je veux croire qu'une passion n'épuise pas un cœur, & qu'on n'est pas assez sage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vray, je ne voudrois pas qu'elle eût à me reprocher, qu'il a tenu à moy que nôtre tendresse n'ait été éternelle, & je serois bien-aise qu'elle me donnât lieu de luy soutenir, qu'elle avoit l'ame disposée à d'autres passions, & que je n'ay fait que prévenir son changement; car je sens quelquefois ma conscience chargée d'avoir abandonné une fort jolie Femme, & cependant vous sçavez combien je suis innocent, & combien je me suis prié moy-même d'être fidelle. Adieu, mon cher Marquis, je vous manderay si je suis assez heureux pour avoir un Successeur. Vous êtes mon Confident quand je n'ay plus d'amour; tant que j'en ay, aucun Mortel n'entre dans ces mistéres.

A UN AMI.

LETTRE XXVII.

MEs souhaits sont accomplis, j'ay un Successeur. Quand je n'aime plus, j'ay autant

tant d'envie de n'être plus aimé, que j'en ay d'être aimé quand j'aime. Je vous assure que j'ay desiré avec un égal empressement la tendresse & l'indifférence de Madame de L. M. Enfin je les ay obtenuës toutes deux l'une après l'autre; c'est tirer d'une Personne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne sçay comment sont faits ceux qui peuvent aimer sans être aimez, ny ceux qui se plaisent à être aimez sans aimer; l'amour n'est bon que dans le partage. C'est la plus plaisante chose du monde que les dispositions où mon Successeur est à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ay précédé; tantôt il me mépriſe de ce qu'il croit que je n'ay pû me conserver le bonheur dont je joüissois, tantôt il m'insulte comme s'il obtenoit sur moy une preference que je luy eusse disputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé; mais il voit trop clairement que je l'ay pris, & cela le desespere. Je gage qu'il voudroit que je fusse son Rival, & qu'il luy en eût coûté la moitié de son Bien, car il est outré du sens froid avec lequel je regarde ses empressemens & ses soins. D'autre côté, la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne sçay si dans les complaisances qu'elle a pour son Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moy qu'elle veut me faire sentir. Peut-être ma présence vaut quelque chose à mon prétendu Rival. Il est toûjours cer-

certain que la Dame voudroit bien qu'il parût, qu'elle fait un choix à mon desavantage entre cet Homme-là & moy ; mais le moyen? Je me tiens toûjours dans les termes de ceder tout. Je suis assez honnête pour être fâché de ne pouvoir pas servir d'assaisonnement à la nouvelle tendresse de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire, c'est de luy souhaitter une passion moins vive que celle qu'elle a euë, & à mon Successeur une constance qui soit plus à l'épreuve du tems que la mienne.

A MADEMOISELLE de T.,

LETTRE XXVIII.

J'Apprens de tous côtez les progrès de mon Rival, Mademoiselle, & je tâche à me venger de vous. Il y a icy une Dame fort bien faite, jeune, belle, mais Flamande, que je voudrois bien aimer. Ce sont les traits les plus réguliers, le plus beau teint, la fraîcheur la plus vive du monde; enfin quand je puis attraper un moment où je ne songe point à vous, elle me paroît toute aimable; mais dès que vôtre idée me revient, je ne sçay où s'en vont ces traits, cette fraîcheur, ce teint. Vôtre air spirituel, & vos maniéres fines m'ont gâté la Flandre; je doute que je puisse desormais être amoureux en ce Païs-là.

Encore si vous me repariez la perte de mes Flamandes! Mais elles sont perduës sans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation; mais si vous êtes bien resoluë à aimer mon Rival, si vous avez trouvé le secret de ne penser plus à moy, donnez-moy aussi, je vous prie, celuy de ne penser plus à vous. Ou aimez-moy, ou laissez-moy aimer qui je voudray dans ma Garnison. Ne vous présentez point toûjours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez qu'elle ait sa beauté telle qu'elle pourra, sans avoir rien à démêler avec la vôtre. Est-ce que je n'aimeray plus rien, parce que je vous ay veuë? Cela seroit bon si vous m'aimiez. A quoy voulez-vous que je passe icy ma vie? Je m'occuperay de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris: Y auroit-il de la justice? La Flamande qui pensera à moy, vaudra mieux que vous qui n'y pensez pas. Si vous me fâchez, je feray en sorte que je la trouveray belle en dépit de vôtre idée, & à force d'opiniâtreté, j'obtiendray de moy qu'elle me paroisse aimable, même quand je me souviendray de vous. Cependant vous me ferez plaisir, Mademoiselle, de ne m'obliger point à des efforts si violens, & de prendre doucement le party de sortir de mon esprit.

A
A LA MÊME.

Sur ce qu'elle avoit parlé de luy en dormant.

LETTRE XXIX.

ON m'a mandé, Mademoiſelle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez, le ſommeil trahit vos ſecrets. Voilà ce que c'eſt que de vouloir renfermer des paſſions, & les cacher à ceux qui les cauſent. Si vous m'euſſiez avoüé la vôtre, je vous aſſure que vous euſſiez été contente de ma diſcrétion; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avez pas été aſſez diſcrette. Apprenez de là, Mademoiſelle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moy de bonne grace ce que le ſommeil vous fera dire ſans que vous le ſçachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'euſſiez fait en peu de mots un petit aveu de vos ſentimens, que d'en parler la nuit comme une Perſonne inſenſée? L'amour ne perd rien; vous luy devez cet aveu de tendreſſe; il faut que vous le faſſiez en quelque temps que ce puiſſe être. Si vôtre raiſon vous impoſe ſilence, vôtre raiſon s'endormira, & alors l'amour ne s'endormira pas. Vôtre ſevére vertu peut répondre de vos jours, mais de vos nuits qui en

répondra? Les nuits appartiennent à l'amour. Aussi vous voyez que le secret de tant de jours, vous est échapé en une nuit. Mais oserois-je vous demander sous quelle figure je me suis présenté à vous, pour obtenir que vous vous déclarassiez en ma faveur? Il se pourroit trouver des occasions, où je serois bien aise de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier & menaçant, car je n'ay jamais rien gagné auprès de vous par des maniéres respectueuses & soumises. Ne dites point que ce que vous avez dit, la nuit ne tire point à conséquence; c'étoit vous qui parliez, vous seule; le jour c'est la contrainte, c'est la cerémonie, c'est la dissimulation qui parle. Vous verrez combien je seray desormais insensible à toutes vos rigueurs de jour, je compteray que vous vous en dédirez la nuit. Heureux qui vous peut voir, vous autres Belles, telles que vous êtes!

A LA MÊME.

LETTRE XXX.

DEpuis que vous avez parlé de moy en dormant, je ne dors plus, & de joye, & d'inquiétude. Je suis ravy de vous tenir si fort au cœur; mais en même temps je tremble pour les mistéres qui seront entre nous. Je suis assez content de vôtre retenue le jour, mais

mais vôtre vivacité de nuit m'allarme; vous découvrirez tous nos ſecrets. Comment ferons nous, Mademoiſelle, pour conduire nos affaires ſûrement? Je n'y ſçay qu'un moyen. Soyez le jour un peu moins reſervée, vous le ſerez davantage la nuit; car il eſt ſûr qu'il y a une meſure de choſes tendres qu'il faut dire, ce qu'on en dit le jour eſt autant de rabatu ſur la nuit. Je ne ſonge plus à vous faire d'infidelité, vos faveurs nocturnes m'ont tout à-fait raffermy dans vôtre ſervice. Elles ont effacé pour moy tous les teints que je voyois, amorty l'éclat de tous les yeux, gâté toutes les tailles. Je n'entens plus de choſes ſpirituelles; que peut on dire avec tous les efforts d'eſprit imaginables, qui vaille ce que vous avez dit ſans y penſer? Vos ſonges ont entiérement ruiné chez moy la pauvre Flamande, ils luy ont fait un tort que toutes ſes veilles & tous ſes ſoins ne pourroient jamais réparer. Je ſuis aſſuré qu'elle dort fort tranquillement, & que ſon imagination, qui ne travaille pas beaucoup le jour, eſt encore la nuit dans un repos bien plus parfait; or c'eſt là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle perſonne du monde. Je ne conçoy pas à préſent comment on aime une Femme qui ne rêve point, & qui ne parle point en rêvant. Je refuſerois Venus, ſi elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos rêveries, Mademoiſelle, l'amour même en eſt une, mais la plus agreable de toutes.

A LA MÊME.

LETTRE XXXI.

LEs terribles nouvelles que j'apprens, Mademoiſelle! Vous allez épouſer mon Rival. Vous dites que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conçeuë de vôtre tendreſſe, ſur ce que vous aviez parlé de moy pendant le ſommeil. Ah! ne valoit-il pas mieux me laiſſer dans mon erreur? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'aviez donnée? Helas! la faute, & la reparation ne ſont pas de la même eſpèce. Parlez la nuit de Mr de... ſi vous voulez, je me réſous à en paſſer par là; mais ne vous enfermez pas ſeule avec luy dans une Chambre, cela va au delà des douces rêveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'eſpere que j'en ſeray vengé par vous-même, & qu'en dormant vous parlerez de moy à ſes oreilles; mais auſſi je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laiſſer guére dormir, de peur de vous entendre parler de moy. Vous voyez, Mademoiſelle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon eſprit; j'ay des eſpérances, & des craintes; mais en vérité la partie n'eſt pas égale entre elles. Quelquefois je me conſole dans la penſée que mon Rival

ne

ne vous a pas tant aimée que moy. Il a veu que ſes ſoins n'approchoient pas des miens ; que ſa vivacité ſur tout ce qui vous regarde, étoit moindre que la mienne ; qu'enfin tant qu'il ne s'agiroit que de ſentimens, je l'emporterois ſur luy, & quand il a été-pouſſé à bout par ma tendreſſe, il a été implorer le ſecours de Mr. vôtre Curé ; or franchement je ne m'attendois pas que Mr. le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'eſt pas là un procedé bien galant, je ne ſçay ſi vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Egliſe contre moy, je n'ay rien à dire à l'Egliſe. Je ne vous euſſe pas fait ordonner en cerémonie de m'aimer, auſſi n'euſſay-je pas crû que quatre paroles d'un Prêtre vous appriſſent ce que tous mes ſoupirs n'ont pû vous apprendre. Mon Rival triomphe de moy à préſent ; mais j'ay bien envie de voir comment luy réüſſiront les moyens dont il ſe ſert pour vôtre conquête. Il vous trouvera obéïſſante à la vérité, mais bien neuve ; le Sacrement n'apprend point à aimer, il veut ſeulement qu'on ſe laiſſe aimer. Vôtre obéïſſance même luy devra être ſuſpecte, & vôtre vertu ſera cauſe qu'il ſe défiera de vôtre cœur. Les Perſonnes auſſi raiſonnables que vous, ne ſont point naturelles ; il vaut mieux vivre avec des folles, on ſçait ce qu'elles penſent. Je ſouhaite qu'il ait ce ſcrupule plus d'une fois, & qu'il ſente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agreable, il aura toûjours quelque choſe à de-

mêler avec le Curé. Pour moy, tout ce que j'ay obtenu de vous étoit toûjours bien mince, mais en récompense je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicatesse si raffinée, qui pût y trouver la matiére d'un scrupule sur le devoir, ou sur l'obligation.

A LA MÊME.

LETTRE XXXII.

TOut le mal n'est pas que vous vous mariyez, Mademoiselle, le pis est que vôtre Mariage ne puisse ébranler ma fidelité pour vous. Je n'ay point icy d'autre instrument de ma vengeance que la belle Flamande ; & c'est un instrument dont il n'est pas aisé de se servir. Il ne tient pas à moy que e ne l'aime, je vais tous les jours chez elle dans cette intention, je me dispose à la tendresse le mieux qu'il m'est possible; mais de son côté elle ne seconde point mes desseins, elle ne s'aide point. Je voy une grande figure belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien disputer à la Nature, mais c'est tant pis. Ses yeux qui sont grands & noirs, ne sçavent que regarder fixement, ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens delicats, que donne ou l'envie de plaire, ou la joye d'avoir plû. Sa bouche qui est

eſt & la plus petite & la plus vermeille & la mieux façonnée du monde, ne ſçait que rire, mais elle ne ſoûrit point; & qu'eſt ce que ces ris immodérez & ſouvent ſtupides, auprès de la douce retenuë, & de l'afféterie ſpirituelle des ſoûris? Si elle marche, ce n'eſt que pour aller où elle veut aller, ce n'eſt point pour ſe donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin elle n'eſt belle qu'à cauſe qu'on eſt belle avec les traits qu'elle a; & ſi elle n'eſt pas laide ce n'eſt point ſa faute; ſur tout elle dit des choſes d'une naïveté qui me fait ſüer, & quand je voy qu'elle ouvre la bouche, ou je prens bien vîte la parole, ou je détourne la tête pour ne l'entendre point, & me tenir toûjours en état d'être amoureux d'elle. Je ſçay combien mon amour pour elle eſt tendre, c'eſt à dire aiſé à bleſſer, & difficile à conſerver; auſſi je le ménage avec un ſoin incroyable; je ne l'expoſe point à de longues converſations, moins encore à des tête à-tête, qui ſeroient des périls dont il ne ſe tireroit jamais; & avec tout cela le pauvre amour a bien de la peine à ſubſiſter. Vous m'allez dire que j'ay grand tort de n'être pas fou de cette Flamande, moy qui ay toûjours publié qu'il n'y avoit rien de ſi aimable que la Nature. A cela je ne ſçay que répondre, ſinon que ſi c'eſt là la Nature, je ne croyois pas que la Nature fût faite ainſi. Je m'en étois fait une fauſſe idée, parce que je ne l'avois jamais veuë. Ah! que vous avez bien pris vos meſures

pour me trahir, & dans le tems de mon absence, & lors que j'étois dans un lieu où il n'étoit presque pas possible que je me vengeasse! Vous n'aviez garde de me faire une infidelité dans Paris, je vous l'eusse renduë du jour au lendemain.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXIII.

NOtre amy est-il fou de songer à épouser Madame de..? Il dit pour ses raisons qu'il est gueux, & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes? Hé bien, est-ce assez? elle n'a trait en sa Personne auquel il ne falût quinze mille livres de rente pour le reparer? Sur le pied de sa laideur, elle est fort pauvre. Mais dites-moy, comment a-t-il fait pour la tromper? Premiérement il se faloit résoudre à avoir un mauvais dessein sur elle, & cette résolution ne me semble pas devoir être aisée à prendre; mais puis qu'il l'a prise, comment a-t-il réüssi dans ses prétentions? J'ay oüi dire à cette belle Personne qu'elle n'avoit nulle envie de se remarier; mais que si elle étoit destinée à faire cette folie-là, du moins elle sçauroit bien choisir un Mary qui ne songeât pas seulement à se rendre maître de son bien, mais qui eût une vraye considération pour elle. Ce mot de con-

consideration étoit modeste ; mais dans le sens de la Dame, il vouloit dire de l'amour ; & puis qu'elle a une fois pensé à faire distinction entre son bien & sa Personne ; par quel secret a-t-on pû luy faire croire qu'on en vouloit à sa Personne, & non pas à son bien ? Croit-elle avoir un mérite dans lequel quinze mille livres de rente soient indignes d'être comptées ? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un simple accompagnement de ses autres perfections ? N'y a-t-il plus de miroirs au monde ? Cela me met en colere. Rendez-moy raison d'une si étrange dupperie. Pour nôtre Amy, il faut qu'il ne soit pas timide ny déconcerté. Aller dire à cette Femme là qu'il l'aimoit ; qu'il feroit son plus grand bonheur de passer sa vie avec elle ! Je ne croy pas que j'eusse pû avoir la même assurance que luy. J'aurois donné à entendre à la Dame, pour la justification des démarches que j'eusse faites, & pour le soulagement de ma sincerité, que c'étoit son bien qui me tentoit ; mais que si elle m'en eût voulu rendre maître, j'eusse eu pour elle toute la reconnoissance possible. J'eusse ajoûté qu'elle eût dû me choisir parce que j'eusse empêché qu'un autre ne l'eût prise pour duppe, en luy faisant croire qu'il l'eût aimée pour ses beaux yeux. En vérité une Femme raisonnable auroit dû être plus touchée d'un procedé genereux & franc comme celuy-là, que de la Comédie que nôtre Amy a joüée. Vous m'allez dire qu'il est des Femmes bien sottes, il

est

est vray, mais enfin je suis assez sot moy-même pour ne pouvoir me figurer qu'elles le soient au point qu'elles le sont; & il y a des Gens que je manquerois à tromper, parce que je les voudrois tromper par des voyes trop fines. Mandez-moy si la Dame s'est renduë un peu difficile à persuader, en ce cas-là je romprois avec nôtre Amy, car il faut qu'il soit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir persuadée, si elle y a apporté quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un si bon Comédien.

A MADEMOISELLE de C...

En luy envoyant l'Extrait de son Baptême.

LETTRE XXXIV.

JE puis me vanter, Mademoiselle, de vous faire aujourd'huy un présent très-considérable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans; & voicy un Ecrit en forme, qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matiére-là on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fussent passées, ne le sont point, les voilà que je vous présente encore toutes entiéres. Je meurs de peur que vous ne conceviez pas assez

ſez bien de quel prix elle ſont; mais juſte Ciel! qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoiſſance n'en tireroit-il pas? Où eſt le blanc & le rouge, & où ſont les parures & les ſoins qui vaillent deux années? Il eſt bien juſte, Mademoiſelle, que vous ne faſſiez d'uſage de celles-cy que pour moy, puis que c'eſt à moy que vous les devez. Quand elles ſe ſeront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira; je n'auray plus aucun droit ſur vôtre vie; mais preſentement juſques à vingt-deux ans elle m'appartient. Paſſé cela, je vous remets où je vous ay priſe, ſauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, ſi nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne ſoyez pas diſpoſée à me rendre juſtice; ſçachez, Mademoiſelle, que je ne ſouffriray point que perſonne vous aime ſur le pied de vingt ans; je diray par tout qu'à la vérité vous n'en euſſiez pas eu davantage ſi vous aviez voulu, mais que vous avez refuſé d'avoir deux ans de moins, & que puis que vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne ſongiez peut-être pas à quoy vous vous expoſiez en me rendant maître du ſecret de vôtre âge. C'eſt pourtant un ſecret que le beau ſexe garde bien inviolablement, & je croy que c'eſt le ſeul. Pluſieurs Femmes m'ont confié les affaires de leur Maiſon, leurs amours même, aucune ne m'a confié ſon âge. J'en ay vû d'aſſez raiſonnables pour prendre leur party

dans

dans les occasions avec beaucoup de fermeté & de constance, je n'en ay point veu qui pussient faire un assez grand effort de courage & de raison, pour dire leur âge. La vérité est que plus on a d'années, plus on voit de quelle importance il seroit de n'en avoir pas tant. Pour vous, Mademoiselle, qui ne vous êtes point ménagée, vous ne sçavez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échape quelque indiscretion. Vôtre destinée dépendra de moy, & il n'y aura rien à quoy je ne vous contraigne, en vous mettant au lieu de Poignard, l'Extrait de vôtre Baptême sur la gorge. Je gage que vous riez à present de mes menaces, & que vous voyez ce temps-là si éloigné, que vous ne croyez pas que je l'atteigne; en vérité je meurs de peur que vous n'ayez raison.

A MONSIEUR...

LETTRE XXXV.

DEcidez-moy un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarasse, j'ay recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou si vous voulez, je voy une assez jolie Femme, jeune, & qui peut bien inspirer de l'amour par sa Personne seule. Sa folie est le bel esprit, elle veut voir des Gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit,

prit, de l'esprit par tout. Il est pourtant vray que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'Art, & nullement à la Nature. Elle a un talent de penser faux, & de prendre les choses de travers, qui ne me paroît pas commun. Elle va s'extasier sur un galimatias; dès qu'on parle, elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a crû que je n'étois pas tout-à-fait bête; & sur ce pied-là, elle me recoit agreablement. J'ay été d'abord touché de sa beauté, je me persuade que par la voye du bel esprit, je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flater de ce côté-là; pour peu qu'on la poussât dans le panneau, elle y tomberoit bien vîte; mais aussi si je l'entête du bel esprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Est-il permis pour m'en faire aimer, d'en faire une Précieuse que tout le monde fuira? C'est la meilleure petite Femme que je connoisse, elle donneroit son ame pour ses Amis; & qui luy ôteroit sa chimere, elle seroit fort aimable. En vérité je fais conscience de l'y confirmer. Je sçay bien que dès que je la declareray bel esprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête luy va tourner. Vous voyez combien j'ay l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer, sans qu'elle fût bel esprit! mais je ne croy pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition

dition-là. Tirez-moy, Monsieur, de la peine où vous me voyez, & envoyez-moy au plutôt une réponse décisive

A AU MÊME.

LETTRE XXXVI.

VOus avez décidé pour la tromperie, & j'ay tâché à suivre vôtre decision; mais je ne croy pas que je fasse rien de plus que les premiéres tentatives. La Dame a donné si naïvement dans ce que j'ay commencé à luy dire sur son prétendu bel esprit, qu'il ne m'est pas possible de continuer. Ma sincerité a trop paty; j'ayme mieux qu'elle ne m'aime point que de la rendre si sote. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicatesse de conscience que moy, & qu'il vaut autant que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non, je l'avertiray bien que tous ceux qui la loüeront sur le bel esprit, la tromperont, & qu'elle ne souffre pas qu'on luy tienne de pareils discours. Vous qui m'avez conseillé, vous en parliez bien à vôtre aise, vous ne sçauriez croire quel supplice c'est que de tromper une personne qui n'y apporte aucune resistance. Si elle veut se contenter d'être belle, je vais en être fou, mais je la prieray de borner là son merite. Je me reprocherois de luy mettre dans la tête une

une vision qu'elle y auroit toute sa vie, & je suis sûr que je ne l'aimerois pas, aussi longtems que la vision dureroit. Il ne seroit pas d'un honnête Homme de faire une folle pour la laisser là. Je n'ay pas voulu faire faire des Vers pour elle par un de mes Amis, qui me fournit tous ceux dont je puis avoir besoin dans mes petites affaires; car je sçay combien les Vers sont dangereux pour son mal. Enfin si elle sçavoit les obligations qu'elle m'a, il me semble qu'elle devroit m'aimer passionnément. J'ay un soin extrême de la raison qui luy reste; je ne sçay si elle la portera encore loin, mais enfin je ne veux pas l'alterer le moins du monde, ce peu là luy est d'une trop grande importance. Adieu, je suis assuré que nos derniers Neveux auront de la peine à croire mon désintéressement.

A MADAME de L. S.

LETTRE XXXVII.

VOus eussiez été bien étonnée, Madame & la vertu de Mademoiselle vôtre Fille vous eût été bien suspecte, si vous eussiez veu l'état où nous étions hier elle & moy. Voicy qu'elles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon Juste-au-Corps, j'allois achever de me mettre en chemise, & Mademoiselle de L. S. n'attendoit que le moment de m'em-

braſſer, & de ſe jetter à corps perdu ſur moy. C'eſt là le fruit de la ſévére éducation que vous luy avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous diſe quelque choſe pour la juſtifier auprès de vous, nous paſſions la Riviere à... l'eau étoit fort émeuë, & Mademoiſelle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la Riviere, elle cria qu'on la remît à terre, comme s'il n'y eût pas eu auſſi loin, & autant de peril, qu'à paſſer à l'autre bord. Vous ſçavez qu'elle n'eſt jamais ſi belle que quand elle s'anime, & jamais elle ne fut ſi animée. Ce n'eſt pas l'avoir veuë que de l'avoir veuë ſur terre? l'eau agitée eſt bien plus favorable à ſa beauté. Je tâchay pourtant à la raſſurer, & à diminuer ſes charmes, en luy diſant que bien des Perſonnes qui ne la valoient pas, avoient été receuës par des Tritons & par des Naïades, lors qu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur luy avoit tellement troublé l'eſprit, qu'elle n'en crut rien, elle eut plus de confiance en moy qu'aux Naïades & aux Tritons, & elle voulut que je me miſſe en état de la tirer de peril à la nage. Je me deshabillay donc à demy, & je me repens bien de ne luy avoir pas dit qu'elle ſe deshabillât auſſi bien que moy, pour peſer moins ſur l'eau; je ſuis ſûr qu'elle l'eût fait. Je ne ſçay ſi elle craignoit que je ne luy fiſſe une ſurpriſe, & que je ne me jettaſſe à la riviere ſans elle; mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de ſa deſtinée je profitay de l'occaſion; je luy fis faire

faire vœu que si elle échapoit, elle m'aimeroit, & viendroit en pelerinage chez moy avec Madame vôtre Sœur, qui étoit là aussi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Là-dessus vint une vague assez forte pour me valoir encore quelque chose de plus que ce que j'avois obtenu, & sans doute je pouvois aller loin avec le secours d'un saut que fit le Bateau; mais je jugeay que si on m'avoit trop promis, on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout, & j'eus la generosité, ou la politique de me borner. Je vous assure, Madame, que je fus fort content de la petite tempête que nous essuyâmes, il n'y eut coup de vent qui ne fît plus d'effet que mille de mes soûpirs. Les Céladons ne connoissent les Rivières que pour s'y jetter de desespoir; mais je les ay trouvées propres à autre chose, & je suis bien aise d'avoir rectifié le mauvais usage que les Amans en faisoient. Je vous prie très humblement, Madame, de vouloir bien tenir la main à l'execution des vœux que Mademoiselle vôtre Fille a faits. Elle est sur terre en pleine santé; & je crains qu'il ne soit necessaire de luy rafraîchir bien tôt le souvenir de la Riviére & de moy.

A LA MÊME.

LETTRE XXXVIII.

JE craignois, Madame, d'être le Saint, dont parle le Proverbe Italien, *Passato il pericolo, gabbato il santo*, mais du moins on ne s'est pas moqué de moy tout-à-fait; Madame vôtre Sœur, & Mademoiselle vôtre Fille, vinrent avant hier chez moy en pelerinage. Comme elles faisoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaisirs, de peur qu'elles n'en perdissent le mérite. Les deux Pelerines qui ne comptoient pas sur cela, & qui s'attendoient à être receuës magnifiquement, furent bien surprises de trouver un petit repas en Poisson, quoy que ce fût un jour gras. Mon dessein étoit que tout leur représentât le peril dont elles étoient échapées; on ne leur servit que des Poissons de cette même Riviere qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choisi des Brochets & des Truites d'une grosseur à leur faire avoüer qu'elles étoient bien-heureuses de n'avoir pas été mangées par ces Animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit Poisson qui fût-là, eût été de ceux qui les avoient attenduës avec plaisir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'attesterent; & aussi-tôt ces Pêcheurs se mirent

rent à dancer au son de quelques Violons qu'on ne voyoit point, mais qui ne paroissoient pas mauvais pour des Violons de Campagne. Les Dames trouverent la Dance des Pêcheurs assez polie pour se joindre avec eux, & nous fîmes un petit Bal rustique. Je ne sçay comment la nuit vint, peut-être les Pelerines le sçavent bien, mais enfin elle vint. Madame vôtre Sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiselle de L. S. y consentoit volontiers; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls sur terre. Son avis l'emporta, les Dames demeurerent, & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que si leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient passé une nuit chez un Homme, elles recommenceroient leur pelerinage. Il reste à présent que Mademoiselle vôtre Fille accomplisse l'autre moitié du vœu qu'elle fit sur la Riviere. Elle dit qu'elle l'accomplit, & qu'elle m'aime, mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me semble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des Filles en ces matiéres-là sur leur parole? Plus elles sont aimables, & moins on les doit croire légérement.

A MADAME D. V...

En luy envoyant un More & un Singe.

LETTRE XXXIX.

L'Afrique s'épuiſe pour vous, Madame, elle vous envoye les deux plus vilains Animaux qu'elle ait produits; rien ne manqueroit à mon Préſent, ſi je vous donnois auſſi un Crocodile. Voilà le plus ſtupide de tous les Mores, & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous aſſûre qu'il y a une de ces Bêtes-là qui reſpecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'eſprit. Vous jugez bien que l'Admirateur eſt le More. Outre que tous ceux de ſa Nation croyent fermement que les Singes ont autant d'eſprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler, ce More-cy a conçeu une eſtime particuliére pour le Singe, par la longue habitude qu'il a euë avec luy, & il n'a de raiſonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je ſuis bien aiſe que vous ayez toûjours en vôtre préſence un Eſclave qui me repréſentera. Il n'eſt pas plus à vous que moy. S'il a quelquefois beſoin de quelque coups de bâton, qui l'avertiſſent de ſon devoir, il m'arrive ſouvent auſſi de ne vous pas ſervir trop volon-

lontiers, & d'être tenté de me revolter. Pour le Singe, ne soyez pas surprise si vous l'entendez soûpirer; si vous luy voyez passer des nuits sans dormir; s'il a des inquiétudes continuelles quand il ne vous verra pas; s'il mange peu; s'il ne se divertit à rien; il ne se peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choses-là à me les voir faire.

A ALAMÉME.

Sur la mort du Singe.

LETTRE XL.

LE Singe est mort, Madame, j'y perds beaucoup, il n'y a plus que le More qui puisse vous faire souvenir de moy. Ce pauvre Animal apparemment a pris du chagrin, de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter assez bien auprès de vous; il n'y avoit rien qu'il n'eût bien pû contrefaire plus aisément que ma tendresse. Ainsi puissent créver tous ces Rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent être les Singes de mon amour. Peut-être aussi parce qu'il imitoit ma passion, il s'est attiré vos rigueurs, & en est mort de desespoir. En ce cas là, c'est à moy à l'imiter à mon tour, & à mourir après luy. On dit que vous le pleurez; il est un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous luy avez faits,

mais prenez vos mesures là-dessus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir si vous avez à me regreter après ma mort. Il y a apparence que si vous pleurez celuy qui ne faisoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je suis un original de tendresse, que vous auriez peine à recouvrer; il ne s'en retrouveroit que de mauvaises copies. Ne desesperez point le More parce qu'il me représente, il seroit fâcheux qu'il eût encore par cette raison la destinée du Singe. Ne sçauriez vous laisser en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidelité & mon attachement pour vous? Je verse pour la mort du Singe des larmes bien mieux fondées que les vôtres. Son avanture m'aprend ce que je dois esperer. Adieu, Madame, songez, s'il vous plaît, que vous ne sçauriez ressusciter le Singe, mais que vous pouvez me conserver.

A MONSIEUR....

En luy envoyant du Quinquina.

LETTRE XLI.

JE vous envoye le Remede Anglois, il n'y a point de Fiévre à présent qui ose tenir contre luy, & s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne serez guére à la mode. Je ne sçache point d'honnête Homme, qui, s'il avoit

voit pris du Quinquina sans effet, eût la hardiesse de le dire. Cependant comme vôtre Fiévre, à ce que j'ay appris depuis peu, est d'une nature particuliére, je ne sçay s'il la chassera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad... vous a fait une trahison. Etes-vous foû? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on est abandonné d'une Femme? Cela est-il de ce siecle cy? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avez fait, avec les talens de fidelité & de constance que vous possedez. Je vous jure que si le Quinquina ne servoit qu'à guérir les Fiévres qui sont causées par des chagrins d'amour, le Medecin Anglois qui gagne icy tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puis que vous voulez être un Malade extraordinaire, il faut vous traiter sur ce pied-là. J'ay à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre vôtre Remede. Il ne vous servira de rien s'il n'est précedé de quelques refléxions meures & solides sur le caractere de la plupart des Femmes, & même sur le caractere de l'amour. Vous demandez de la fidelité à vôtre Maitresse; vous seriez peut-être bien fondé si elle n'avoit jamais aimé que vous, & si vous n'aviez jamais aimé qu'elle; mais elle a eu déja des passions qui ont finy, & malgré une experience si convainquante, vous vous imaginez que la passion que vous luy inspirez, ne finira point? Et quel privilege avez vous,

s'il vous plaît, par dessus les autres? D'ailleurs, si vous avés déja aimé, vous devez sçavoir qu'on aime plus d'une fois; pourquoy la Belle sera-t-elle à son dernier attachement? Vous n'avez qu'un sujet legitime de vous plaindre d'elle, c'est qu'elle vous a prévenu, & qu'en matiére de commerces amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut luy pardonner de s'en être saisie, une autre fois vous vous en saisirez sur quelque autre. Vous en serez plus appliqué à ne vous pas laisser surprendre par une infidelité trop prompte. Malheur à la premiére Femme que vous aimerez. Enfin ce n'est pas l'intention de l'Amour, que les attachemens durent si long-temps, il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif, & ensuite pour renouveller cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, & il seroit triste que l'on commencât une fois, pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec vôtre Quinquina; & j'espere que vous vous guérirez. Quand vous serez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entiérement vôtre santé.

A MADAME....

LETTRE XLII.

MOnsieur de... a voulu, Madame, que je luy donnasse une Lettre de recommandation auprès de vous. Je ne sçay s'il ne présume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'exposer pour luy à vos refus; jugez par là combien j'entre dans ses intérêts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ses affaires; & moy, je vous prie seulement de n'y pas nuire, je crains qu'il n'y songe plus guére quand il vous aura veuë. Il cherche un accès chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occasion la bonté de le chasser de vôtre Chambre, pour l'envoyer chez son Avocat, & chez son Rapporteur. Je vous recommande, non pas son Procès, mais sa liberté; s'il perdoit une fois l'une, il pourroit bien aussi perdre l'autre. Sur tout je vous supplie, Madame, de vouloir bien ne soûrire jamais devant luy, je connoy son cœur & vos soûris, il n'y resisteroit jamais. De grace, laissez-luy faire ses affaires, il ne va point à... pour vous aimer. Ne prenez point avec luy ce tour de conversation badine & enjoüée, que vous entendez si bien, il n'y répondroit que trop, mais entretenez-le de l'importance d'un grand Procès, des caracteres de ses Juges,

ges, de la vigilance qu'il faut avoir; enfin de choſes ſolides, & non dangereuſes. Je ſçay qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de luy, je vous demande quelque choſe de plus difficile, que ſi je vous priois de ſolliciter tout le Parlement en ſa faveur; vous n'auriez pas beſoin d'effort pour être très bonne Amie, & vous en aurez beſoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais auſſi que ma vanité ſeroit flatée, ſi vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter!

A MONSIEUR d'A...

LETTRE XLIII.

PUis que vous êtes deſtiné à paſſer quelque temps à... vous faites bien de me demander des conſeils ſur vôtre conduite; je connoy la Ville, & je puis vous en donner d'aſſez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choſes de ſorte que vous pourrez tout reconnoître avec ma Lettre à la main. La Ville eſt petite, & vôtre mérite eſt grand; cependant je doute que vôtre mérite puiſſe être eſtimé dans toute la Ville. Elle eſt diviſée en deux Partis, qui reſſemblent pour l'animoſité aux Guelphes & aux Gibelins. On ſifle dans l'une de ces Cabales, ce qui eſt adoré dans l'autre. Je croy que bien-tôt elles ſe diſtingue-

gueront par les couleurs, & par les Armoiries. La source de cette grande haine, fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame de S... en fit des plaisanteries; & sur cela elles en vinrent au point de faire declarer tous leurs Amis, & de n'en laisser aucun dans la neutralité. Les deux Dames sont à la tête des deux Partis. S'il y a une Fête chez l'une, dans le même temps on en fait la critique chez l'autre; on n'a de l'esprit auprès de l'une qu'autant qu'on sçait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez, les deux Factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle, car un Etranger qui se détermine pour l'une ou pour l'autre, est d'un grand poids, & principalement un Homme de Paris; on croit qu'il représente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit, je veux dire qu'on le croit dans la Faction victorieuse; dans l'autre on n'en croit rien; on soûtient que cet Homme-là ne se connoît pas en Gens; & fût-il de Paris, on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais Connoisseurs de France aussi-bien que les meilleurs. Ainsi comtez que d'abord vous serez extrémement couru, mais que si vous faites choix d'un des deux partis, l'autre se mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables, & même par vôtre noblesse. Si elle passe-là, elle passera bien à Malte. Il n'y aura trait dans vôtre vie qu'on ne rappelle, on écriroit plutôt dans tous les lieux où vous avez été, pour avoir

avoir des Mémoires de vos Dits & Geſtes. Le meilleur ſeroit de vous conſerver toûjours neutre, en faiſant eſperer à l'une & à l'autre Faction que vous vous declarerez pour elle; mais j'avouë que cette conduite eſt très-difficile à tenir, peu de Négociateurs au monde en ſeroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez, voicy du moins les Portraits des deux Chefs de party que je vous envoye, afin que vous vous déterminiez plus aiſément. Il n'eſt point queſtion de beauté chez l'une ny chez l'autre des Dames, il ne s'agit que de l'eſprit, des airs du monde, & principalement des Habits. Il n'appartient de parler de leurs Habits qu'à leurs Marchands, qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre ſur cette matiére-là. Pour l'eſprit. Madame du T.. l'a plus vif & plus étourdy, & Madame de S... plus lent & plus repoſé. Auſſi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages, l'une par un ridicule perpétuel, & quelquefois aſſez juſte qu'elle jette ſur l'autre; & l'autre par un mépris affecté qui ſe contente de peu de paroles, mais fort empoiſonnées. Ceux qui ſe piquent de bel eſprit ſont entrez dans le party de la premiére, & la derniére a mis dans le ſien ceux qui ſe piquent davantage d'être honnêtes Gens. Si vous voulez être d'une Cohuë ſouvent fort confuſe, mais auſſi aſſez rejoüiſſante, allez chez Madame du T... Si vous voulez voir des Gens plus ſérieux, & lier des converſations plus reguliéres, & en récompenſe plus fatigantes & plus guin-

guindées, allez chez Madame de S... mais enfin avant que de vous declarer pour l'une d'elles, faites proviſion de plaiſanteries ſur l'autre. Je croy déja deviner le party que vous ſuivrez, la Cohuë vaut mieux pour peu de temps, j'aymerois mieux l'autre Maiſon pour un Commerce qui devroit avoir de la ſuite. Adieu, mandez-moy au plutôt comment vous vous ſerez gouverné.

A MONSIEUR de d'O...

LETTRE XLIV.

VOus m'embaraſſez fort, mon cher Couſin, en me demandant conſeil ſur vos affaires. D'un côté vous êtes fort amoureux, & de l'autre Mr. vôtre Pere vous menace très-ſérieuſement de vous deſ-heriter, ſi vous épouſez la Demoiſelle dont vous êtes amoureux. En vérité, je ne ſçay que vous dire. Il y a ſur cette matiére-là deux partis à prendre, le party heroïque, qui eſt de préferer la belle tendreſſe à tout, & le party bourgeois, qui eſt de ne vouloir pas perdre quinze mille livres de rente pour une Maitreſſe. C'eſt-à-vous à vous conſulter. Vous avez ſans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros; mais la difficulté n'eſt pas de l'être à préſent, c'eſt de l'être à l'avenir. Je vous conſeillerois de ſuivre vôtre grandeur d'ame,

ſi

si vous êtiez sûr qu'elle ne vous abandonnât point; mais vous ne sçauriez compter sur elle, peut-être ne la retrouverez-vous plus dès que l'affaire sera finie. En un mot, on se lasse d'être Héros, & on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point veu quinze mille livres de rente faire des Inconstans, comme toutes les Belles en font. Je sçay que ces raisonnemens vous paroîtront assez grossiers, & qu'ils sont démentis par toute la Métaphisique amoureuse; mais je suis fâché que l'expérience que j'ay du monde, ne me permette pas de conserver des idées, que je trouverois aussi-bien que vous plus nobles & plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne croy pas que l'amour suffise pour faire le bonheur de quelqu'un; j'aurois assez d'envie de le croire; mais pourquoy l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille Gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut-être que vous trouverez mille agrémens, & mille complaisances, dans la Personne que vous aurez épousée, parce qu'elle devra tout à un Homme qui luy aura sacrifié sa fortune; mais prenez garde que ce ne soit là justement ce qui gâtera vôtre Mariage. Il pourra arriver fort aisément qu'on ne répondra pas à l'idée, que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je serois bien fâché d'avoir une Femme à qui je fusse en droit de faire les reproches que vous pourrez faire

faire à la vôtre. Il me semble qu'on est bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes, outre celles que le Mariage fournit naturellement. Une Femme ne doit déja que trop à son Mary, pourquoy en voulez-vous une qui vous devra encore davantage? Songez que par là elle sera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conséquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne sçavez pas quel suplice ce sera pour vous, que de n'oser jamais vous plaindre d'elle; il faudra, pour soutenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroissiez toûjours charmé de ses maniéres pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moy, je vous avouë que je ne voudrois pas me priver de la liberté de pester hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réfléxion sur ces raisons, mon cher Cousin; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abstenez-vous de la lecture des Romans. Je ne vous ay point fait un Sermon, à la maniére d'un Pere, ou d'un Oncle farouche, je ne suis pas assez sage pour avoir droit de prendre ce ton; cependant je croy vous avoir dit à peu près tout ce que vous pourroient dire des Gens, ou plus sages, ou plus chagrins que moy.

AU MÊME.

LETTRE XLV.

VOus m'avez écrit en vray ſtile d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de vôtre Maitreſſe. Vénus ſeroit bien heureuſe, ſi elle luy reſſembloit; mais ce qui vous touche le plus en elle, eſt juſtement ce qui me ſeroit le plus ſuſpect, je veux dire, ſon eſprit. Si elle en avoit moins que vous ne dites, je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites, mais je meurs de peur qu'avec l'eſprit qu'elle a, elle ne connoiſſe trop les avantages qu'elle peut tirer de vôtre paſſion, & n'entende trop bien ſes intérêts. Vous ſerez toûjours riche quoy qu'il arrive, du moins aſſez riche pour elle, qui n'a rien; cela peut donner de l'amour à une Perſonne d'eſprit. Vous devriez bien démêler ſes veritables ſentimens. Vous gouverne-t-elle? Prend-elle de l'empire ſur vous? Se ſert-elle de ſon pouvoir pour vous diſpoſer au Mariage, & pour vous affermir dans le genereux deſſein d'être deſheritè? Il eſt vray que je ſuis fou, de vous faire toutes ces queſtions. On mene comme on veut un Homme auſſi amoureux que vous l'êtes, & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de vôtre amour, & examiner

le

le procedé de vôtre Maitresse: Ne soyez pas charmé pour luy entendre dire qu'elle est bien malheureuse de mettre de la division entre Mr. vôtre Pere, & vous; qu'elle ne mérite point que vous luy fassiez le sacrifice d'un Bien considérable; qu'il vaut mieux que vous rompiez auec elle, & que vous ne la revoyiez jamais; ce ne sont-là que des discours, & quand même ils seroient soutenus par quelques larmes, ces discours ne seroient encore rien; mais observez, si quand elle vous représente l'inconvenient de perdre quinze mille livres de rente pour elle, elle n'évite point d'aprofondir trop la matiére, si elle ne coule point sur cela légérement, si dans le même temps qu'elle vous exhorte à suivre vôtre intérêt, elle ne vous insinuë point adroitement des raisons de n'en rien faire, si elle se rend aisément aux prieres que vous luy faites de ne vous parler plus sur ce ton; enfin si elle n'est point genéreuse seulement pour le paroître, & si elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, sans en essuyer le danger. Elle est dans une situation où elle ne peut donner des loüanges à la grandeur d'ame, qui ne soient des preuves presque sûres qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes genéraux elle vous anime à un amour sincere & desintéressé, cela veut dire que le sien ne l'est pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne fasse de vrais efforts pour vous bannir de sa veuë, & je croy qu'elle ne sçauroit mieux vous marquer son

peu de tendreſſe pour vous, qu'en vous épouſant. Je vous plains, mon pauvre Couſin, d'avoir à vous précautionner contre une Perſonne que vous aimez; mais quand il ne ſeroit queſtion que d'amour, la delicateſſe ſeule vous engageroit à étudier avec ſoin les maniéres que l'on a avec vous; & outre cela, il eſt queſtion de vôtre fortune, qui eſt une fort bonne raiſon pour vous faire redoubler vôtre délicateſſe.

A AUMÊME.

LETTRE XLVI.

VOus vous plaignez de la perſecution de Mr. vôtre Pere, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embaraſſe, vous met hors d'état de vous marier de long-tems; mais pour moy, mon cher Couſin, je trouve que vous luy devez être fort obligé, il favoriſe vôtre amour, & vôtre raiſon. Vous allez être par les obſtacles plus amoureux, & plus tendrement aimé, & peut-être par la longueur du temps deviendrez-vous plus raiſonnable. Ou vôtre paſſion ſe fortifiera, ou vôtre bon ſens aura le loiſir de renaître. Ou vous vous marierez avec plus de joye, & plûs de tranſports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque maniére que l'affaire tourne, Mr. vôtre Pere vous

vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il seroit à propos de garder pour le plus tard qu'il se pourroit les plaisirs du Mariage, qui ne vous manqueront pas, & de faire durer ceux que vous goûtez à présent, car vous ne les recouvrerez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit possible, ne le placer que vers la fin de sa vie. Je ne sçay quels souhaits je vais faire pour vous; si je vous en consultois, je ne balancerois pas à souhaiter qu'on vous aimât toûjours avec beaucoup de tendresse, mais il me semble qu'une infidelité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux. Elle vous dégageroit de vôtre amour avec honneur. Vous auriez auprès des Dames le mérite d'avoir été Homme à mépriser quinze mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, & vous auriez réellement le profit de les avoir conservées. Si vôtre Maitresse vous aime, j'espere que son amour diminuëra peu à peu au bout d'un certain temps, selon la destinée de toutes les passions, & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guerira; mais si elle ne vous aime pas, & qu'elle ne fasse que joüer un Personnage d'Amante, elle aura assez d'esprit pour le joüer toûjours. Ainsi prenez garde à n'être pas la dupe d'une constance, que vous aurez lieu de soupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu, mon cher Cousin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates, mais vous ne le sentez peut être pas assez. On diroit que vôtre destinée vous a fait exprès une

situation la plus embaraſſante qu'on puiſſe imaginer. Vous n'êtes ni aſſez gueux, ny aſſez riche. Si vous êtiez plus gueux, vous n'auriez aucune matiére de ſoupçons du côté de l'amour, vous ſeriez ſûr qu'on n'aimeroit que vôtre Perſonne, & ſi vous êtiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du côté de la fortune.

A MADAME d'O...

LETTRE XLVII.

IL eſt vray, Madame, qu'avant vôtre Mariage, j'ay tâché par toutes ſortes de moyens d'ébranler la fidelité de Mr. d'O.. à vôtre égard ; mais faites réfléxion, s'il vous plaît, que pour être toûjours en état de parler contre vous, j'ay eu l'eſprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous êtes. J'avois oüi dire à tout le monde, que cette précaution là étoit neceſſaire pour être vôtre Ennemy. Le bruit commun étoit qu'il n'y avoit pas de comparaiſon entre vous, & quinze mille livres de rente, mais comme je ne vous ay pas veuë, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avoüerez qu'un mérite qui l'emporte ſur quinze mille livres de rente, eſt rare. Je ſuis ravy d'avoir écrit à Mr. vôtre Epoux je ne ſçay combien de Lettres, où je luy empoiſonnois l'eſprit

l'esprit sur vôtre chapitre le plus adroitement que je pouvois ; sans cela je tremblerois que sa passion ne pût pas tenir contre le Mariage, mais je sçay à présent de quel caractere elle est, & je suis sûr que l'estime solide sur laquelle elle est fondée, durera toûjours. Voyez combien je suis bon Parent, Madame, c'est l'avoir bien marqué, que de m'être declaré contre une aussi aimable Personne que vous êtes ; jugez ce que je ferois, si ce zéle de Parent avoit présentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous dissimuler une crainte que j'ay, & qui part peut-être d'une mauvaise conscience qui me reproche ce que j'ay fait. J'ay peur que quand je vous verray, vous ne vous mettiez en tête de me prouver trop bien que l'attachement de mon Parent pour vous, étoit très-raisonnable. Au nom de Dieu, Madame, point de vengeance ; faisons une paix sincere, je ne me presenteray point à vous, que vous ne m'ayez donné parole de n'être point trop belle, ny trop pleine d'esprit.

A MADEMOISELLE de N..

LETTRE XLVIII.

VOus venez donc à Paris, Mademoiselle, j'en suis ravy ; il étoit tout-à-fait mal que les deux plus belles choses du monde ne se connussent point. Je vous assure que vous

vous cauſerez une admiration reciproque. Vous prétendrez peut-être cacher icy que vous ſoyez Provinciale, parce que vous n'avez ny l'accent, ny l'air, ny les maniéres de Province; mais je vous avertis que j'ay dit à tout le monde que vous n'êtes jamais venuë à Paris. Je ſuis de la même Province que vous, j'aime ma Patrie, & je ne conſentiray point que vous luy ôtiez l'honneur de vous avoir produite, & de vous avoir élevée auſſi bien qu'elle a fait. Je vous attens avec impatience pour confondre des Pariſiennes, qui croyent que s'il ſe trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ny agrément ny politeſſe. Je ne ſçay ſi quand elles vous auront veuë, elles voudront bien expoſer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Au reſte, Mademoiſelle, ne ſongez pas à conſerver vôtre tranquillité, & vôtre froideur en ce Païs-cy. Il entre des indiférentes dans Paris, mais il n'en ſort point. Vous n'avez qu'à nous dire quelle ſorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & même ſi vous ne voulez pas perdre icy de temps à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moy un Mémoire des perfections que vous ſouhaitez qu'il ait, & vous verrez à vôtre arrivée un Cavalier de ce caractére, qui ira vous offrir ſes ſoins.

A MADAME de N..

LETTRE XLIX.

JE vous jure, Madame, que si je ne sçavois très-certainement que Mademoiselle vôtre Fille n'étoit jamais venuë à Paris, je croirois qu'elle y auroit passé toute sa vie. Il semble qu'elle se soit fâchée de ce qu'on luy a dit qu'elle auroit icy bien des sujets de surprise & d'admiration; & elle regarde toutes choses avec une espèce de fierté & de dédain qui me charme; car ce sentiment est tout-à-fait aimable dans une jeune Personne qui se sent belle, & qui ne veut pas que rien soit en droit de luy causer de l'étonnement. C'est parce qu'on luy avoit trop vanté Paris, qu'elle se fait un honneur de le voir avec cette indiference; mais en vérité Paris n'en use pas de même à son égard; je l'y avois extrémement vantée, & on ne laisse pas de l'y trouver très-accomplie. Je ne me fusse pas hazardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges, tant à cause de mon propre interêt, que de celuy de la Personne que j'aurois annoncée; mais je sçavois que Mademoiselle de N... étoit si propre à plaire à tout le monde, que le bien que je dirois d'elle avant qu'on l'eût veuë, ne luy feroit point de tort. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne

se fasse des affaires avec des Femmes, dont elle aura engagé les Amans à son service sans y penser ; je luy ay déja bien recommandé qu'elle y prît garde, & qu'elle ne s'amusât pas à faire étourdiment des conquêtes de tout ce qui s'offriroit. Je serois bien aise que pour éviter cet inconvenient, elle eût choisi quelqu'un, sur qui elle jettât tout l'effet de sa beauté ; mais je ne sçay si les avis que vous luy avez donnez à son départ, ne seroient point par malheur contraires aux miens ; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant, non pas même pour se donner le plaisir de le tourmenter.

A LA MÊME.

LETTRE L.

C'Est sans doute, Madame, à Mademoiselle de N... que nous avons l'obligation des plus grands plaisirs que nous ayons eus ce Carnaval. Vous en conviendrez quand je vous auray fait une petite relation de ce qui se passa le Mardy gras. Nous avions imaginé une assez jolie Mascarade. Nôtre dessein étoit de représenter les Amadis, & Mademoiselle vôtre Fille avoit obtenu de Madame sa Tante, qu'elle masqueroit aussi bien que nous. Nous nous fîmes un vray plaisir de la seule idée d'être habillez comme ces vieux Fous qui cou-

couroient les champs pour réparer les torts, & comme ces Demoiſelles ſcrupuleuſes, qui montoient en croupe derriére eux, & les ſuivoient dans leurs avantures. Nous conſultâmes toutes les Tapiſſeries anciennes pour prendre les vrais Habits de ce ſiécle-là, & pendant dix ou douze jours, il ne fut parlé d'autre choſe parmy nous. Aujourd'huy l'un ajuſtoit la figure d'un Heaume, demain l'autre reformoit un Vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les ſoins que nous donnâmes à faire faire nôtre équipage Romaneſque. Enfin le Mardy-gras vint, ce jour que nous avions tant deſiré pour nôtre Maſcarade. Nous nous aſſemblâmes le ſoir chez Madame de... pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin, avec Meſſieurs de... qui étoient auſſi deſtinez à être Chevaliers Errans. Mademoiſelle de N... ne nous a jamais paru ſi belle que quand elle fut habillée en Oriane. En vérité c'eſt une beauté de tous les ſiécles; elle étoit charmante avec la parure de ſa Triſayeule. Nous nous préparions à partir, tous pleins de joye, & bien diſpoſez à courir tous les Bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaiſirs pour toute nôtre nuit. Sur cela Mademoiſelle de N... nous dit avec un air d'enjouëment que je tâcherois à vous exprimer, ſi vous ne le connoiſſiez pas; *Je vais vous paroître folle, & je le ſuis peut-être; mais ſi j'en ſuis cruë, nous nous deſhabillerons tous, & au lieu d'aller au Bal, nous nous irons coucher. J'ay déja remarqué dans beaucoup*

de

de parties de cette nature, que toutes les fois qu'on s'eſt attendu à y avoir bien du plaiſir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le deſſein en a été fort agreable, l'execution ne l'a pas été. Tout le monde condamna d'abord ſon avis; mais quand on y eut donné un moment de reflexion, on trouva qu'elle diſoit vray, & auſſi-tôt chacun jetta une piéce de ſon équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous deshabillâmes avec un tel emportement de joye, cauſé par la bizarrerie de ce que nous faiſions, qu'il eût été impoſſible qu'aucun Bal nous eût réjoüis autant. Dieu ſçait combien nous plaiſantâmes ſur nôtre dépenſe perduë, & ſur nôtre Chevalerie avortée; ces folies nous menerent ſi loin que nous ne nous ſéparâmes qu'à cinq heures du matin, c'eſt à dire, auſſi tard que ſi nous euſſions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agréable pendant nôtre Carnaval. Nous avons réſolu de donner déſormais tous nos projets à renverſer à Mademoiſelle vôtre Fille.

LET-

LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U...

LETTRE LI.

CROIREZ-vous ce que je vais vous dire? Nôtre Amy le Marquis de... est aimé de sa Femme. Vous sçavez avec quelle répugnance elle l'a épousé, & combien elle a eu de peine à prendre la résolution d'avoir vingt mille livres de rente. Cependant il y a deux mois qu'ils sont mariez, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu se dédire si-tôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde, & peut-être avoit elle quelque honte de ses nouveaux sentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus, elle a renoncé à toute pudeur, elle luy dit publiquement mille cho-

choſes tendres, & luy donne de petits noms. Vous ne ſçauriez croire la mauvaiſe grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie Femme. Cela ne luy ſied point du tout, & c'eſt un ridicule pour luy que d'être appellé, *mon Cœur*, par une belle bouche, & regardé amoureuſement par de beaux yeux. Du temps qu'il ne faiſoit que ſe plaindre des duretez qu'on avoit pour luy, il eſt vray qu'il ſe plaignoit d'une maniére brutale, & ſouvent impertinente; mais on trouvoit bon qu'il ſe plaignît, c'étoit le perſonnage qui luy convenoit, on le luy laiſſoit faire, mais qu'il ſoit aimé, on n'y ſçauroit conſentir. N'allez pas vous imaginer que je ſois jaloux de ſon bonheur, & amoureux de la Dame; je vous proteſte que non, c'eſt ſeulement qu'on ſeroit bien-aiſe de voir un certain ordre raiſonnable dans les choſes, & qu'on eſt bleſſé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une choſe trop douce & trop obligeante qu'on luy dit, par un gros ris qui retentit dans ſa vigoureuſe poitrine, & quelquefois, ce qui eſt plus inſupportable, il prend un air ſerieux qui avertit ſa Femme qu'il faut moderer un peu ſa paſſion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendiſſiez preſentement parler ſur la galanterie. Depuis l'heureux ſuccès de ſon mariage il ſe croit né pour l'amour, il ſe mêle de debiter de certains lieux communs, dont tous les gens à bonne fortune ſe parent, que c'eſt toûjours la faute des hommes, s'ils ſont maltraitez; qu'il n'y

n'y a point de rigueurs éternelles; qu'on ne manque point de cœurs quand on les sçait bien attaquer, & enfin tout ce qu'on a coutume de dire en general pour se le faire apliquer en particulier. Vous jugez bien que de sa vie il n'avoit encore tenu de pareils discours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de sujet d'être content qu'il s'imagine; sa Femme est folle de luy, elle le sera bien-tôt de quelqu'autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un Mary qui n'est pas aimable, que d'être aimé dès qu'il est Mary, il faut qu'il ait plû par des agrémens qui ne peuvent pas luy être particuliers. Je vous répons que Madame.. doit avoir un tempérament sur lequel la vertu du Sacrement a operé tout aussi-tôt, & si ce tempérament favorable a trouvé un certain merite au Mary, il est à craindre qu'il ne le trouve aussi à bien d'autres. Voilà ce que c'est que le Mariage. Qu'une Femme n'ait pour vous que les sentimens qu'elle prend dans son devoir, cela est seur, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le Mariage ait causez trop soudainement, cela est plus agréable, mais peu seur. On seroit bien embarassé à choisir; le meilleur est, je croy, de ne choisir point.

AU

A AU MÊME.

LETTRE LII.

JE vous l'avois bien prédit, ç'en eſt fait, le pauvre Mary n'eſt plus aimé, on ne l'appelle plus que *Monſieur*, quelquefois *Mon cher*, mais rarement & languiſſamment, & je voy un jeune homme bien fait & aſſidu, qui a bien la mine d'emporter les petits noms. Je prévoy même que le Mary n'en ſera que mieux trompé parce qu'il a été aimé pendant quelque tems, on l'a remply d'une opinion de ſon merite qui ne luy permettra pas d'être jaloux, ou s'il vient à l'être, Dieu ſçait comme on luy reprochera qu'il n'aura pas rendu juſtice à la tendreſſe qu'on luy a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on luy a donnez, ou l'empeſcheront de ſe plaindre, ou ſerviront de réponſe à toutes ſes plaintes, & je vous aſſeure qu'il les payera bien. Mon Dieu! que cet homme-là paroîtra haïſſable à des yeux deſabuſez! car il le leur paroîtra beaucoup plus qu'à d'autres par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toûjours trouvé auſſi ſot qu'il eſt. Croyez qu'on luy demandera bien compte, & qu'on le punira bien ſévérement de ce qu'il aura pris la liberté d'impoſer à une jolie femme, & eu la hardieſſe de jouïr de ſon amour. Tout ce qu'il pourra dire pour ſa juſtifica-

fication, c'eſt qu'il a été aſſez naturel qu'elle commençât par luy la carriére de galanterie où elle va entrer, puis qu'il a été le premier, quoy qu'indigne, qui ſe ſoit preſenté à elle. En effet, il ſemble qu'il faille expedier promptement un Mary, & aller de là aux autres; c'eſt une affaire faite, & on n'y revient plus. Je croy celle-cy bien finie, & ſi toutes les autres vont auſſi vîte, l'Hiſtoire de Madame... ſera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-être eſt-il à ſouhaiter pour le Mary qu'il ſoit bien grand, il auroit du moins la conſolation de voir que perſonne n'auroit fait ſur le cœur de cette belle Perſonne des impreſſions plus durables que celles qu'il y a faites.

A MONSIEUR D'A..

LETTRE LIII.

IL faut que je vous ſatisfaſſe, & que je vous mande tout au long ce qui ſe paſſe chez Madame de L... depuis qu'elle eſt Veuve. Elle ne ſonge, comme vous devez ſçavoir, qu'à prendre un ſecond Mary, mais quel Mary? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on n'ait des deſſeins ſur ſon bien, plus que ſur ſa perſonne, délicateſſe très-fondée & très-raiſonnable, mais qu'elle ne devroit pourtant pas écouter. Elle

observe dans ses discours de diminuer son bien autant qu'elle peut, pour empêcher les vœux & les soupirs de ses Amans d'aller de ce côté-là, & en même temps elle diminuë aussi son âge, mais elle ne peut faire de tort ny à l'un ny à l'autre, on sçait que le bien est grand, & l'âge aussi. Je voudrois que vous visiez avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiselle sa fille. Aussi-tôt qu'on en parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'est pas là ce qui durera dans cette jolie personne, mais que ce qui la rendra long-temps aimable, sera sa taille & sa figure. Et pourquoy cette distinction? C'est que sa Mere est encore d'une figure assez noble, & d'assez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La Demoiselle de son côté a un grand intérêt à empêcher que sa Mere ne se remarie; aussi elle s'y employe avec toute l'adresse possible. S'il arrive que quelqu'un prenne des maniéres propres à seduire Madame de L... & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la Fille se jettent à la traverse; on a pour luy faire lâcher prise, & pour l'attirer à soy des secrets infaillibles, que la beauté & la jeunesse fournissent; on rend la Mere jalouse, & il n'en faut pas davantage, car quand elle l'est une fois, elle fait autant de bruit, & est aussi difficile à appaiser que si elle n'avoit que vingt ans, il seroit à craindre pour la Demoiselle qu'il ne se trouvât quelque homme de bon sens qui allât droit à son but, & qui

ne

ne se laissât point donner le change. Mais heureusement Madame de L... n'admet que de jeunes gens à soupirer pour elle, & de jeunes gens seront toûjours les dupes de sa fille. Je vous avoüeray que je luy ay fait pendant quelque temps une méchanceté. J'ay fait semblant d'être amoureux de la Mere, qui ne le trouvoit point trop mauvais. Aussi-tôt voilà la Fille qui met en usage toute la plus fine coqueterie pour faire une diversion. J'avois dessein de l'allarmer un peu, & je ne donnois pas dans le piége; mais enfin je la tiray de peine il y a quelques jours par une Lettre que je luy écrivis. En voicy une copie; Je vous l'envoye, parce que cette Piéce peut servir à l'Histoire du Veuvage de Madame de L... que vous aviez envie de sçavoir.

A MADEMOISELLE de L..

LETTRE LIV.

DItes la vérité, Mademoiselle, n'êtes-vous pas bien-aise que je prenne la peine de vous écrire? Vous avez si fort éprouvé ma fierté, que vous devez être infiniment sensible aux moindres graces que je vous fais. Ne souhaiteriez-vous pas même de trouver cette Lettre-cy pleine de tendresse, & pour tout dire, d'amour? Je sçay l'usage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant

porter vos plaintes à Madame vôtre Mere, de ce que j'oserois vous écrire de pareilles choſes, vous ſeriez ravie de la deſabuſer de ma fidelité. Mais n'eſperez rien, je ne vous parleray point encore d'amour, il s'agit ſeulement de ſçavoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir vôtre Beaupere. Je me contenteray que vous faſſiez pour me récompenſer de ne l'être point, ce que vous avez fait juſqu'icy pour m'empêcher de l'être. Souvenez-vous, Mademoiſelle, de toutes les bontez que vous m'avez marquées, vous m'y avez acoutumé, il m'eſt impoſſible de m'en paſſer à l'avenir; je vous connois des regards, & des façons de parler que je vous redemanderay toute ma vie. Il vous ſera d'autant plus aiſé de me continuer toutes ces faveurs que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faiſois. J'ay admiré vôtre perſeverance à mon égard, rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moy, mais ſoyez ſeure que vous me trouverez deſormais moins fier & moins inſenſible. Je ne laiſſeray plus ſans réponſe les choſes obligeantes que vous me direz, & quand vous ferez des pas vers moy, je commenceray à en faire vers vous. Si vous changez de maniéres le moins du monde, je redeviens Beaupere, & je ſçauray bien m'attirer vôtre tendreſſe par les ſoins que j'auray pour Madame vôtre mere, lors que je ne me l'attireray pas par ceux que j'auray pour vous-même. Mais, Mademoiſelle, pourquoy

fau-

faudroit-il prendre ces voyes détournées ? Pourquoy ne pourroit-on réüssir auprès de vous qu'en faisant sa cour à une autre? Dès qu'on a de l'attachement pour Madame vôtre mere, vous vous chargez de le payer ; qu'on en ait pour vous, vous n'y songez pas. Il vaudroit mieux, ce me semble, remettre les choses dans leur ordre naturel, Madame de L.. récompenseroit ses Amans, & vous les vôtres, & en ce cas là je vous promets fidelité.

A MADAME....

LETTRE LV.

JE vous prie, Madame, que je vous fasse une Histoire assez extraordinaire, mais dont je vous garantis la vérité, & qui est nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur salutaire des forces de l'Amour, & servira à vous faire voir que dès qu'un Amant est d'une certaine perseverance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec luy. La L... étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pû trouver moyen de plaire ; soins, assiduitez, respects, plaintes, larmes, fureurs, tout avoit été inutile. A la fin un beau jour qu'il étoit dans le Cabinet de la Dame seul avec elle, il luy declara que puis que rien n'avoit été capable de la toucher, il étoit resolu de mourir. Jusque-là il ne tenoit qu'un

discours fort commun; mais voicy ce qu'il y eut de particulier, *Et afin*, luy dit-il, *que vous joüissiez pleinement de ma mort, & que vous ayez le plaisir de la voir arriver par degrez, je veux mourir de faim icy, dans ce Cabinet*, & sur cela il se jette à terre pour commencer de ce moment-là à mourir. La Dame ne fit que s'en mocquer, & le laissa là, fort seure qu'il n'y seroit pas encore dans un quart d'heure. Cependant le soir arrive, la nuit vient, & il est encore dans le Cabinet. On va le trouver, on luy demande s'il est fou, s'il veut passer là la nuit. Il ne répond pas un seul mot, & oblige la Dame à sortir. La nuit se passe. Le lendemain on retourne de bon matin l'exhorter à résipiscence; il n'ouvre la bouche que pour répondre, *Madame, j'ay eu l'honneur de vous dire mes derniéres paroles.* Il jette un regard languissant sur elle, pousse un soupir, & tourne la tête de l'autre côté. Le troisiéme jour, la Dame plus embarassée que jamais, luy porte elle-même un Boüillon. Dieu sçait avec quel souris dédaigneux il le regarda. Il paroissoit considerablement affoibly; il avoit déja je ne sçay quoy d'égaré dans l'air de son visage, & quelque chose d'éteint dans les yeux. Le quatriéme jour, la Dame fit des réflexions profondes sur le scandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon Cabinet! mort par un desespoir! mort de faim! je suis perduë, cela va faire un éclat horrible dans le monde, on ne croira point la vérité, & on fera mille plaisanteries.* Peut-être aussi fut-elle touchée d'une mar-

marque de passion si extraordinaire. Pourquoy non? Je croirois bien que cela fit autant d'effet sur elle que la crainte du scandale. Quoy qu'il en soit, elle l'alla trouver, & après une derniére exhortation, qu'il paroissoit même n'entendre pas, parce qu'il étoit déja mourant, elle luy dit que puis qu'on ne pouvoit le faire sortir de là par aucune bonne raison, il en sortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre Moribond tourna languissamment les yeux vers elle, & demanda s'il avoit bien entendu, ou si ce n'étoit point un songe qui se formât dans un cerveau malade & épuisé On luy confirma ce qu'on luy avoit dit; aussi-tôt la vie revint en luy, & non seulement la vie, mais une vivacité surprenante, avec laquelle il se fit payer de ce qu'il alloit sortir du Cabinet. Jamais il ne se fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame sçeut assez bon gré à ses charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'ayent eu bonne part au miracle; mais il est constant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain, & quelques bouteilles de Vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement sous un Lit de repos qui étoit dans le Cabinet; car comme il avoit prévû sa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dresser les cheveux à la tête. O Siécle! ô mœurs! dites-vous. Heureuse cependant, & trois fois heureuse, qui a des Amans qui sçavent fourber ainsi. On a

l'honneur d'avoir fait l'inexorable; & le plaisir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien senty l'obligation qu'on avoit à nôtre Amy la L... & que pour la reconnoître on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne merite point aussi la gentillesse de son invention! D'autres emportent les Places qu'ils assiégent en les affamant, luy il a emporté celle à qui il en vouloit, en s'affamant luy-même. Le Stratagême est le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est qu'une autre fois les Dames ne laissent créver les hommes qui voudront mourir; je ne croy pourtant pas que ce peril-là soit bien grand. Vous voyez dans cette Histoire qu'il eût fallu que le Cavalier se fût retiré honteusement si les provisions eussent manqué; mais les rigueurs de la Belle ne durerent pas aussi long-temps que le pain & les bouteilles de vin.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE LVI.

LA jolie chose, Monsieur, que vôtre petite Parente, & que je vous suis obligé de m'avoir fait voir ce tresor avant qu'il paroisse dans le grand monde! C'est la plus aimable figure que j'aye jamais veuë, & il me semble que la simplicité dans laquelle l'ont élevée les Re-

Religieuſes qui ont eu juſqu'à preſent ſoin d'elle, releve beaucoup ſes agrémens. Moy qui n'eſtimois pas l'éducation des Convents, je commence à en être charmé, & je ne ſçay plus comment on peut aimer une jeune perſonne déja toute dreſſée aux maniéres du monde. Mademoiſelle de V... a ſans doute beaucoup d'eſprit, mais comme elle n'a point encore entendu parler des Gens raiſonnables, elle penſe plus qu'elle ne peut exprimer, & je voy avec un plaiſir extrême & l'effort qu'elle y fait, & le dépit qu'elle a de n'y pas réüſſir. Elle ſent la difference de ſes Phraſes de Convent à celles dont je me ſers, & je ſuis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'eſt pas que je n'entrevoye dans cette honte quelque choſe de fier, & qui ſemble me dire que je n'ay ſur elle que l'avantage de l'experience. Je remarque même que quand je me ſuis ſervy de quelque façon de parler qui luy eſt nouvelle, & qui luy a plu, elle ne la prend pas auſſi-tôt, mais elle attend quelques jours à s'en ſervir, apparemment pour diſſimuler qu'elle ait rien appris de moy. Elle eſt ſi fâchée que j'aye preſentement plus d'eſprit qu'elle, qu'aſſeurément elle en aura plus que moy avant qu'il ſoit peu. Je n'ay pas pû m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien ſur les choſes du cœur, elle n'en parle que dans un certain ſtile tiré des Livres de devotion qu'elle a lus, & qui tranſporté du Divin au Profane, fait un effet aſſez plaiſant, mais elle ne laiſſe pas d'entendre fort bien ce qu'elle

dit, & je souhaiterois qu'en ce langage devot elle voulût m'exprimer des sentimens, qui ne le fussent pas. Elle vient toûjours à la Grille accompagnée d'une Reverende Mere qui ne montre point son visage; & qui de dessous un Voile baissé pousse mal à propos des Sentences sur le mépris du monde, & la vanité de nos occupations, & cependant elle se plaint lors que je fais mes visites, ou moins frequentes, ou plus courtes. Ce n'est pas asseurément que je luy tienne des discours aussi édifians que pourroit faire son Confesseur. Nous sommes déja en quelque sorte d'intelligence, la jeune Pensionnaire & moy, sur les sottises de la Reverende Mere, & il y a eu quelques signes d'yeux qui ont passé par devant le Voile noir sans être aperçeus. Plaise à l'Amour que nôtre intelligence puisse aller loin aux dépens de cette importune Figure qui vient se planter devant nous; j'en aurois en vérité, un double plaisir.

AU MÊME.

LETTRE LVII.

JE commence une éducation de Mademoiselle de V... un peu differente de celle qu'on luy a donnée jusqu'à present. Je luy ay envoyé le Roman de Cirus avec la permission de la Mere qui la gouverne; & il a été expedié tout

tout entier en quinze jours. Auſſi en a-t-elle les yeux tout battus, & je croy que ceux de la Reverende Mere le ſont auſſi, car elle a voulu goûter du poiſon avant ſa Penſionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapiſſant, où il entroit de la vieilleſſe, de la tendreſſe, & outre tout cela, je ne ſçay quoy de particulier aux Religieuſes. *Mon Dieu! Monſieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuſe lors qu'elle avoit tant d'angoiſſes dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le Grand Artamene?* Je trouvay la remarque fort proportionnée au genie d'une Religieuſe, toûjours gênée & captive; & la petite Penſionnaire, qui l'entendit bien en ce ſens là, répondit bruſquement, *Oüy, mais Artamene étoit toûjours en Campagne pour enlêver Mandane, & pour nous, perſonne n'y ſonge.* Vous voyez que l'exemple de cette Heroine les a aſſez miſes toutes deux dans le goût des Enlevemens, & qu'un grand Artamene n'y perdroit pas ſes pas; mais je ne voudrois pas l'être de toutes les deux. Cirus a fait ſur Mademoiſelle de V... l'effet que les Romans font toûjours ſur de jeunes perſonnes qui n'ont rien veu, elle s'imagine le monde fait ſur ce modele. Je tâche de la reſoudre à ne pas exiger de ſes Amans tout le merite d'Artamene, & à leur en relâcher quelque choſe, ſur tout, ce reſpect outré qu'il avoit pour ſa Maitreſſe; & en mon particulier je luy avouë, qu'à moins que ce caractére heroïque ne ſoit un peu mitigé, & amené à ma portée, je n'y

puis

puis pas prétendre, & que je serois aussi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pié de la lettre, tout ce qu'elle a vû dans son Livre. Il n'y a pas grand mal à cela; le monde l'aura bien-tôt desabusée, & j'espere même qu'elle viendra aisément à goûter la difference qui est entre le Romanesque & le naturel. Peu de Femmes consentiroient au rétablissement de la discipline amoureuse des Romans.

A MADEMOISELLE DE V.

LETTRE LVIII.

VOus voulez bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit. J'ay cru d'abord que c'étoit quelque chose de fort glorieux pour moy; mais je voy que je vous en donne tant en peu de temps, que je n'ay pas grand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir diminüe extrêmement le merite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnez en récompense de ce que je n'oserois nommer dans une Lettre qui doit entrer dans un Convent. Si cependant je croyois qu'il n'y eût que vous qui dûssiez la voir, je hazarderois le mot d'amour; car je vous avoüe que je n'ay pas tant de respect pour vous, que pour la Mere de.... Les jolies

lies personnes en inspirent moins, & vous êtes asseurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiselle, de l'échange que vous voulez que nous faſſions ensemble. J'aime mieux vous donner de l'esprit *gratis*; je vous déclare que je n'ay point affaire d'amour. Ce qui me déplaît le plus, c'est que vôtre reconnoissance est si exacte que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'esprit que je vous donne. A ce compte, je vous aimerois toute ma vie? Je vous rens très-humbles graces, je n'ay jamais été amoureux de cette facon là. J'ay promis à chaque Belle que j'ay quittée, que je n'en aimerois jamais d'autre plus fidellement. Voulez vous que je manque tout d'un coup à tant de promesses qui étoient les seules que j'esperois de pouvoir tenir? Ne me permettrez-vous point de conserver à l'égard de tant d'aimables personnes, cette espèce unique de fidelité? Vous me rendrez infidelle à un Monde de Belles tout à la fois. Il faut pourtant m'y résoudre, si je continuë de vous voir; mais du moins récompensez-moy sur le pied de cette multitude & de Maitresses passées, & de Maitresses à venir que je vous sacrifie; car pendant le reste de ma vie que je vois bien qu'il faut vous dévoüer, j'étois homme à avoir encore quelque douzaine ou deux de passions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle esperance d'amours à naître. Je n'ay point de regret à la diversité qui se fût trouvée dans ma vie, j'eusse aimé tan-

tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une personne gaye, tantôt une serieuse; mais il me semble que vous rassemblez le merite de tous ces differens caractéres. Vous me paroissez gaye & serieuse, & ce qui est plus surprenant, j'ay tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même temps. Il vaut autant que je vous aime vous seule, que si je m'étois amusé à aimer en détail toutes ces autres personnes qui sont en vous en racourcy; mais aussi afin que l'Empire d'Amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimassiez autant qu'elles auroient pû faire toutes ensemble. Vous êtes jeune, il seroit extrêmement glorieux que vôtre coup d'essay fût quelque chose de grand.

A MONSIEUR D'E...

LETTRE LIX.

JE suis perdu, mon cher Monsieur, je me suis broüillé au Convent par une imprudence que j'ay faite. J'écrivois à Mademoiselle de V.... & je luy manday que je hazarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour, si la Réverende Mere sa Gouvernante ne la devoit point lire, mais que je respectois cette bonne Religieuse plus qu'elle, parce qu'elle étoit asseurément moins jolie. Je ne m'aperçûs que trop à la premiére visite, qu'elle avoit

avoit lû ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, & je ſentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop reſpectée. Je crus que pour remedier à tout, il ne faloit que luy manquer de reſpect, quoy que cela ne fût pas aiſé; je luy dis cent folies qui ne s'adreſſoient qu'à elle, j'attaquay ce Voile baiſſé par les plus impertinentes galanteries dont je pûs m'aviſer. Je luy dis que nous étions bien-heureux qu'elle n'en pût pas mettre un ſur ſon eſprit comme ſur ſon viſage, que l'obſtination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hauſſer, ne pouvoit être qu'une marque de ſa charité pour le prochain, qu'elle ne vouloit pas mettre en peril, qu'il faloit l'en remercier en même temps qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles ſortiſes ne furent pas dites, & quelles ſottiſes du moins auſſi grandes ne furent pas répondues? Il n'y a que vous qui le ſçachiez, o Grilles, confidentes & témoins de mes peines. Cependant je n'avançay rien, & cette bonne Religieuſe ne me veut pas moins de mal pour ſa beauté mépriſée, que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il eſt vray que j'ay un peu plus de tort que luy, car encore ne condamna-t-il que ce qu'il avoit veu, moy j'ay condamné la Junon voilée ſans l'avoir veuë; heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoiſſance de cauſe que Pâris. J'ay déja été refuſé deux fois à la Grille ſur d'aſſez mauvais prétextes, cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon eſperance eſt, qu'il viendra bien-tôt à

la

la bonne Mere quelque menace d'Apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vray, je croy qu'une Apoplexie toute entiere seroit encore mieux.

A MADEMOISELLE de V..

LETTRE LX.

PUis qu'enfin vous allez paroître dans le monde, Mademoiselle, je veux me mettre à prophetiser, & lire dans l'avenir vôtre destinée. Imaginez-vous un grand cry qui s'élevera dans Paris, & mille voix confuses où l'on pourra seulement distinguer, *qu'elle est jolie! qu'elle est belle!* Jusqu'à present on vous a veuë dans le lieu où vous avez été, mais personne ne vous a encore regardée, hormis moy qui certainement me suis bien acquitté sur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiselle, vont être à peu près pour vous comme les miens; vous n'y remarquerez peut-être pas de difference; mais si vous me permettez de mêler quelque chose de triste dans mes Predictions, les premiers jours de vôtre apparition une fois passez, vous ne trouverez plus dans les yeux des autres, ce qui sera encore dans les miens. Vous entendrez incessamment autour de vous une sorte de bruit sourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoûtumée; cela s'appelle des soûpirs.

Ils

Ils seront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déja entendus de moy. Peut-être seulement seront-ils poussez un peu plus haut, mais ce ne sont pas là les meilleurs. Sur tout il tombera sur vous de toutes parts une grêle de certaines choses agreables, qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs, vous en serez si accablée qu'à peine aurez vous le loisir de respirer; dès que vous vous en serez défendue d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre; mais de peur que vous ne vous accoûtumiez trop à ce langage flateur qui ne sera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidellement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moy, si vous n'étiez pas presentement la seule personne de vôtre Sexe pour qui je m'interessasse, je ferois publier dans Paris que toutes les femmes eussent à engager leurs Amans de la meilleure maniére dont elles pourroient s'aviser, & qu'elles veillassent de près à la garde de leurs Captifs; car à vôtre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompuës, & de Maitresses abandonnées. Je suis persuadé qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on se hâteroit de favoriser, & un autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire, selon les differentes maximes qu'ont les Dames pour conserver leurs Conquêtes; je croy pourtant que la plupart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiselle, il est très-certain que vôtre

sortie du Convent est un évenement très-considerable dans le monde qui aime & est aimé, & qu'il y doit causer une grande revolution. Une jeune Divinité de seize ans comme vous s'y est bien-tôt fait reconnoître pour ce qu'elle est, & dès qu'elle se fait voir, tout tombe à ses genoux. Pour moy, si je ne suis pas tombé aux vôtres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, songez que c'est la grille qui m'en a empêché, car ce n'est point la coutume d'adorer de loin de si jolies Divinitez, on ne tombe point à leurs genoux sans les embrasser.

A M. LE CHEV. DU B.

LETTRE LXI.

QUe direz-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer sur une des plus belles choses que vous ayez jamais faites? Vous êtes amoureux de Madame des M... Assurément ce ne sont pas les sens qui vous la font aimer, je croy qu'il n'y en a pas un seul qui ne dépose contre elle, mais elle a beaucoup d'une certaine sorte d'esprit, & c'est là le merite qui vous touche. Rien n'est plus loüable que ce mépris des beautez sensibles & materielles, & ce goût vif pour les beautez spirituelles & invisibles. Il y a même beaucoup plus qu'un simple mépris pour les unes, &

& un goût violent pour les autres ; vous allez à ces beautez inviſibles & ſpirituelles au travers des laideurs materielles & ſenſibles qui ſe preſentent en vôtre chemin. Sans doute vôtre grandeur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous êtes entré en conteſtation de ſpiritualité avec quelque Ange. Cependant c'eſt cela même qui ne peut être approuvé dans un Siecle auſſi corrompu que le nôtre ; ne faites point l'Ange à vingt-cinq ans, mon pauvre Chevalier, & ſur tout ne le faites point pour une perſonne auſſi éloignée de l'être. Puis que vous croyez que cette femme-là a tant d'eſprit, imitez-la, je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour vôtre eſprit. En euſſiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore beſoin auprès d'elle de la jeuneſſe, & des agrémens dont elle eſt accompagnée. Prenez les maximes qu'elle a ſur l'amour, & vous n'aurez bien-tôt plus d'amour pour elle. Vous pretendez que le commerce de cette Dame vous fera une reputation d'eſprit ; détrompez-vous ; vous êtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille aſſez generalement de tout le monde, vous vous croyez au deſſus de tous ceux dont elle a plaiſanté avec vous, & vous êtes agreablement flaté par l'exception que fait de vous une perſonne qui ſçait ſi bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-vous bien de prendre le payement de vos ſoins pour un effet de vôtre merite ; il y a bien de la diffe-

rence entre meriter & acheter. Ces maniéres de distinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & assez cher. Encore si l'achat une fois fait, c'étoit pour le reste de vôtre vie, passe; mais il le faut renouveller bien souvent. Selon que je vous voy possedé de la vertueuse passion d'avoir de l'esprit, je croy que si on vous condamnoit à vous mettre dans la Philosophie ou dans les Mathematiques, vous le feriez. Du moins est-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M... Quelle entreprise peut être au dessus de luy? Adieu mon cher Chevalier, n'estimez point tant l'esprit, s'il se peut, & songez à en avoir à meilleur marché.

A AUMEME.

LETTRE LXII.

TRemblez à la veuë de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais. On me mande que vos amours vous brouillent avec tout le monde. Madame Des... en use avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagez dans sa Conjuration. Il leur fit boire du sang humain, afin qu'ils ne pussent jamais rompre la liaison qu'un si grand crime formeroit entre eux. Madame Des... vous fait aussi avaler tout le venin qu'elle a contre les Humains en general; elle vous

vous remplit l'esprit de ses plaisanteries que vous ne manquez pas de repeter, & plus vous vous faites d'ennemis, plus vous êtes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre passion.

Vivre avec vôtre Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reste du monde.

C'est là apparemment ce que vous vous proposez. J'avouë que rien ne seroit plus agreable, si ce n'étoit l'Iris, je n'aimerois pas une paix si profonde avec elle. Je vous assure que vous vous preparez une solitude qui ne differera guere de celle de la Thebaïde, sans compter les austéritez que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer que vous en ayez plus d'esprit parce qu'elle en a, & qu'elle vous aime; je voudrois bien sçavoir si elle en est plus jeune, parce que vous l'êtes, vous qui l'aimez tant. J'avouë qu'on se fait l'esprit avec les gens qui en ont, & qu'on ne se rajeunit pas avec ceux qui sont jeunes; mais vous ne vous faites pas l'esprit avec Madame Des... vous prenez le sien tout fait, parce que comme il vient d'une personne qui vous est extrêmement chere, vous croyez y avoir une sorte de droit, & vous vous parez des jolies choses que vous luy avez oüy dire. C'est ce qui vous trompe, elles ne prouvent non plus vôtre esprit que le fard que Madame Des ... met tous les jours, marque sa jeunesse. Tout cela s'ap-

plique par dehors, & ne vient point du dedans. Si vous voulez nous prouver que vous ayez profité avec elle, apprenez à dire des choſes qui ne ſoient point d'elle, & même afin qu'on ne vous ſoupçonne pas de luy rien dérober, apprenez à loüer avec agrément & avec délicateſſe, c'eſt ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ny de flateur, ſeulement elle jette ſur le reſte du genre humain des plaiſanteries ameres où vous n'êtes pas compris, & vous êtes reduit à vous contenter de cela comme des plus tendres diſcours qui puiſſent ſortir d'une bouche cherie. Apparemment c'eſt ainſi que Tiſiphone & Alecto font l'amour, lors qu'il arrive que ces jolies Demoiſelles ſont en commerce de galanterie, & que les Serpens dont elles ſont coëffées radouciſſent leurs ſifflemens, & tâchent à faire les yeux doux. J'eſpere qu'une comparaiſon ſi outrée mettra ma Lettre en ſeureté, & que vous ne la ſacrifierez pas à l'objet de vôtre flâme. Je ne ſerois pourtant pas fâché que vous le fiſſiez; je ſuis ſûr qu'on vous haïroit de l'avoir ſeulement reçûë.

A AU MÊME.

LETTRE LXIII.

ON me mande que vous avez depuis peu un Rival, & que vous ne luy voulez pas ceder

ceder. Vous moquez-vous? Connoissez vous si peu le bonheur que vôtre fortune vous envoye? Faites reflexion que vous alliez être le dernier Amant de Madame Des... car presentement les Amours ne se pressent plus guere autour d'elle. Rien n'est, ce me semble, plus desagreable que de porter les derniers Encens sur un Autel qui tombe en ruïne, & je ne me plairois point du tout à finir l'Histoire amoureuse d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrêmement menacé d'essuyer cette honte là, & j'en étois au desespoir pour vous; mais voicy un homme qui se presente pour vous l'épargner, & vous ne profitez pas d'une rencontre si heureuse? En verité, je ne vous comprens pas. Peut-être que de voir la place disputée, c'est ce qui vous excite à la conserver; moy, je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement pour la quitter le moment où elle est disputée; il y auroit quelque honneur à avoir joüy d'une chose dont un autre eût pû encore être jaloux, & vous rejetteriez sur vôtre Rival le deshonneur d'en être à l'avenir possesseur paisible. Vous avez encore une petite reflexion à faire, c'est que si vous negligez l'occasion qui s'offre, Madame Des... pourra bien ne la pas negliger, & si vous ne sentez pas l'avantage d'avoir un Rival, elle sentira bien celuy d'avoir un nouvel Amant. Vous avez vingt-cinq ans; elle en a, je n'oserois dire combien, & il seroit dit qu'elle vous auroit fait une infidelité. Ce-

la ne seroit pas supportable. Cependant il y a bien de l'apparence que ce malheur vous arrivera si vous n'y donnez ordre. Je croy qu'elle vous trouve presentement l'esprit assez formé, & qu'elle sera bien aise de le former à quelque autre. Vous deviendriez un prodige, & vous seriez trop au dessus du reste des hommes, si vous étiez plus longtemps le seul qui profitassiez de ces excellentes leçons. Il est juste que ceux qui en ont besoin, vous succedent. Serieusement on luy est bien obligé de la bonté qu'elle a de repandre assez également l'esprit.

A MONSIEUR...

LETTRE LXIV.

IL faut, mon cher Monsieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous fasse part d'un chagrin très-serieux que j'ay, dont je crains pourtant que vous ne fassiez que rire. Vous m'avez veu extrêmement touché de Mad... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ay en general pour les personnes mélancoliques; sa mélancolie me paroissoit promettre quelque chose de passionné & de piquant; je ne me trompois pas, je suis venu à ne luy point déplaire, mais j'en suis bien puny. Quoy que je sois pour elle d'un attachement & d'une assiduité très-

très-exemplaire, je n'entens sortir de sa bouche que des plaintes. Il est vray qu'elle les fait avec beaucoup d'esprit, & qu'il y paroît un grand rafinement de tendresse, mais elle en fait toûjours. S'il arrive, ce qui est assez rare, qu'elle soit contente, ne croyez pas qu'elle en parle; elle n'a point d'expressions pour la joye & pour le plaisir, cette langue-là luy est tout à fait inconnuë, & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle est contente, elle commence aussi-tôt à se plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je luy donne si peu de sujets de satisfaction, qu'il faut que je prenne soin de les luy faire remarquer. Imaginez-vous que c'est une Ariane qui n'eût eu rien à dire à Thesée tant qu'il eût été fidelle, mais qui dès qu'elle auroit été abandonnée dans l'Isle deserte, eût fait merveilles avec les Rochers. J'ay pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il faloit qu'on luy fît quelque perfidie signalée, pour faire paroître son genie, & le mettre dans tout son jour. Cependant ses chagrins même augmentent sa beauté; ils redoublent l'éclat de ses yeux, la vivacité de son teint, & en un mot luy donnent une ame nouvelle. Qu'ils seroient agreables & piquants s'ils étoient un peu plus rares! Je ne sçaurois vivre avec elle, & je ne la sçaurois quitter. Je suis parfaitement content & de sa beauté, & de son esprit, & de son cœur, il n'y a que sa ratte qui me fait enrager. Luy appartient-il à cette ratte, de venir gâter l'effet de tant de bel-

les parties ? Qui pourroit érater Mad... ce seroit une personne parfaite. On dit que l'operation est possible, & qu'elle n'est pas trop dangereuse. Je m'en informeray mieux, & à cette condition je luy promets une fidelité éternelle.

A AUMÊME.

LETTRE LXV.

JE suis fort trompé, ou j'ay trouvé un bon expedient pour me démêler d'avec Mad... sans luy donner sujet de me faire des Elegies qu'il me seroit impossible de soutenir. J'ay été prendre nôtre Amy S. R. chez Madame d'H... à qui il s'étoit attaché, je ne sçay par quel hazard, car cette cour-là est assez ennemie de toute delicatesse de sentimens, & luy il est homme à reflexions profondes. Il a dans l'esprit de certaines chimeres rafinées qui ont besoin de pâture, & je ne croy pas qu'il puisse être content d'une personne qui ne luy donne pas tous les jours sujet de rêver creux, & de se ronger le cœur. Je l'ay donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ay conduit chez Mad... où je ne doute point qu'il ne me fasse grand tort. Il traitera l'amour serieusement, methodiquement, & selon toute sa dignité, au lieu que je n'en ay que des idées communes & superficielles qui m'ont été bien reprochées.

A mesure qu'il avancera, je feray à la faveur de mon Rival une retraite honorable & imperceptible. On n'entendroit point tant de plaintes de femmes abandonnées par leurs Amans, si lors que les Amans se sentent eux-mêmes abandonnez par leur amour; ils avoient soin de se donner des Successeurs qui empêchassent que leur perte ne fût sentie, & ce ne seroit point là du tout une infidelité; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpreter favorablement, que si je ne l'adore pas toûjours, un autre l'adorera pour moy; enfin que je ne la laisseray point sans un Amant qui luy plaise? C'est là l'essentiel. Qu'importe que cet Amant, ce soit moy ou un autre? Je me tiens seur que Mad... sera assez raisonnable pour agréer la substitution que je pretens faire. De pareilles substitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & même je croy que les plus frequentes seroient les meilleures, mais de plus, il me semble que S. R. & Mad... prennent déja feu l'un pour l'autre. Je sers extrêmement à mon Rival par l'opposition de mes maximes aux siennes. Je demeureray mêlé dans ce commerce tant que nous aurons besoin de cette comparaison luy & moy pour en profiter chacun en nôtre maniére, après quoy j'iray chercher ailleurs des Graces qui rient, & des Amours qui folâtrent.

AU

AU MÊME.

LETTRE LXVI.

MEs desseins ne réussissent point, Mad.. ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'esprit tourné de sorte à rendre fort malheureuse toute personne qui s'interesseroit à luy d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il suffit de luy ressembler pour ne luy pouvoir plaire, & elle ne s'accommode plus d'elle même, quand elle se trouve dans un autre. Mais est-ce ma faute à moy de ce qu'elle est si peu raisonnable? Je n'ay point songé à faire une désertion criminelle, je luy ay presenté un autre sujet en ma place. Et quel sujet encore! Un homme choisi sur tout Paris, pour le Personnage le plus chagrin qui y fût, & qui du moins est aussi capable qu'elle de ne laisser jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas. Elle l'acceptera si elle veut. Pour moy, je prétens avoir fait mon devoir. Je soutiens que tous les Gens de ce caractére doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit être défendu de venir se mêler dans un Monde qui est content, & où l'amour n'est connu que par ses plaisirs. Ils y troubleroient tout, si on leur permettoit d'y faire des courses. Je voy pourtant bien qu'ils auroient besoin

soin de trouver des Gens qu'ils puſſent tourmenter ſans en être tourmentez, & ſur qui ils exerçaſſent leur triſte domination, mais en verité ce n'eſt pas à dire que nous ſoyons obligez de nous y ſoumettre. Qu'ils ſe faſſent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un treſor en mon eſpèce. Toute ſa bile amoureuſe ſe repand ſans peril ſur moy qui n'en ay point, auſſi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je luy offre. J'ay pourtant bien envie de luy échaper. Daigne le Ciel favoriſer mon évaſion.

A MONSIEUR d'E...

LETTRE LXVII.

J'Accepte fort volontiers, Monſieur, l'employ que vous me donnez d'être l'Hiſtorien de la vie de Mademoiſelle de V.. J'y ſuis aſſeurément plus propre qu'à écrire quelque Vie de Heros pleine de Batailles & autres grands évenemens magnifiques & deſagréables. Icy il n'y en aura guere de plus conſiderables que des promenades, des viſites, tout au plus quelque ſouris, ou quelque regard fin & miſterieux. Mais ne ſont-ce pas là les choſes qui tiennent la plus importante place dans les Archives de Paphos & d'Amathonte? C'eſt dommage que nous ne les ayons bien complettes, au lieu de beaucoup d'autres gros li-

livres d'Histoires, dont je me soucie guere. Pour commencer donc celle de vôtre aimable Parente, nous la menâmes hier à l'*Opera* pour la premiére fois. Figurez-vous ce que c'est que l'*Opera* au sortir d'un Convent, quelle difference de l'harmonie des Religieuses à celle-là; enfin quel passage de l'un de ces deux Mondes à l'autre. On joüoit Psiché; je vous asseure que Mademoiselle de V... étoit Psiché même, enlevée comme elle dans un séjour enchanté, aussi surprise, aussi charmée qu'elle. Pour moy, au lieu de regarder la Psiché du Théatre, je ne regardois que celle de nôtre Loge, qui certainement representoit mieux, outre qu'elle étoit bien plus jolie, & si j'avois été l'Amour, j'aurois député le Zéphire à celle-cy pour me l'amener, & aurois renvoyé l'autre chez ses Parens. A l'Arrêt de mort de Psiché, & à toute cette pompe funebre qui le suit, la Demoiselle pleura après s'être long-temps contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combattu dans sa petite ame; mais enfin l'honneur qui n'est pas accoutumé à être le plus fort, cede, & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit là est long, elle voulut s'en aller, ou se cacher au fond de la Loge, parce qu'elle s'imaginoit que toute l'Assemblée avoit les yeux sur elle, & qu'elle étoit deshonorée pour jamais; nous eûmes bien de la peine à la rassurer, & tandis qu'on chantoit, le *Deh? Piangete al pianto mio.* que tous les Instrumens de l'Orchestre tiroient de longs soûpirs, &

que

que les Flûtes douces pouſſoient mille ſanglots, c'étoient des éclats de rire dans nôtre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous euſſent à bon droit fait paſſer pour fous. Je luy reprochay qu'elle étoit bien ſenſible, & elle me répondit que ce n'étoit que de la pitié; mais quand les Scênes de Pſiché & de l'Amour vinrent, de bonne foy elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus queſtion de pitié. Un air de joye douce & vive étoit peint ſur ſon viſage, & vous jugez bien que ſa beauté n'y perdoit pas; & enfin preſſée par le plaiſir qu'elle reſſentoit, il falut qu'elle ſe ſoulageât par un ſoupir, peut-être le premier de ſa vie, & ſans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiay tous les mouvemens que la Nature produiſit en elle; je luy vis faire pendant toute cette Piece qui eſt aſſez variée, comme un petit cours de ſentimens, & je n'en connois guere dont ſon cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fûmes là. Je vous le garantis pour être d'une aſſez bonne trempe, & je ne deſeſpere pas que dans peu nous n'ayons d'autres nouvelles à vous en donner. Au ſortir de là, nous la menâmes ſouper chez Madame vôtre ſœur. Le Repas fut des plus propres, & la compagnie fort agreable, cependant elle rêva toûjours. Elle ne s'étoit point encore remiſe de toutes les petites agitations qu'elle avoit eſſuyées, la Muſique rempliſſoit encore ſes oreilles, Pſiché & l'Amour n'étoient point ſortis de ſon eſprit. Nous la priâmes

âmes bien de ne pas trouver mauvais de se voir servie par des Laquais qui ne ressembloient guere à des Zephirs, & le soir que je la remenay jusque dans sa Chambre, je luy dis que si je ne la laissois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nimphes, du moins je luy pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté, & qu'elle seroit Psiché plus de vingt fois. Elle m'avoüa le lendemain qu'elle l'avoit été, mais elle ne voulut point m'avoüer qu'elle eût veu un grand jeune Amour bien fait, qui lui eût dit les plus tendres choses du monde. Cependant quel moyen d'être Psiché sans l'Amour? Je vous laisse à juger si cela est possible.

A MONSIEUR D'E.

LETTRE LXVIII.

SI vous m'en croyez, Monsieur, partez dès que vous aurez receu ma Lettre, & venez voir vôtre aimable Parente apprendre à joüer du Thuorbe. Je suis assuré qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'est pas qu'elle joüe déja bien de cet Instrument, elle n'a garde depuis le peu de temps qu'elle s'y exerce, mais c'est qu'on est touché de voir combien elle en joüera agreablement, & qu'on en est émeu par avance.

ce. N'attribuez point cela à la prévention que j'ay pour elle, j'entens déja les sons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déja le cœur. Mais ce qu'elle a de très agreable sans y compter les esperances de l'avenir, c'est l'attitude modeste, & en même temps touchante qu'elle prend en Joüant. Un des plus beaux bras du monde coule sur l'Instrument d'un mouvement juste & mesuré; une main digne de ce bras, fait voler ses doigts sur l'extremité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce temps-là, & disent plus que l'Instrument même, & des inflexions de tête douces & placées à propos, representeroient, pour ainsi dire, tout l'Air qu'elle joüe, quand on ne l'entendroit pas. Lors qu'elle joüera mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement son chant, mais sa personne accompagnera du moins aussi bien le Thuorbe. Peut-être que le plaisir que j'ay à la voir joüer est redoublé, parce qu'il est de bon augure de luy voir embrasser quelque chose, quoy que ce ne soit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embrasser ce qu'elle embrasse. Ce seroit dommage qu'un si beau talent ne s'exerçât un jour sur quelques sujets animez, & de bonne-foy, je croy que ce n'est qu'un prélude & un essay. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ses bras quelque chose qui répondra tendrement; & comme elle deviendra toûjours plus delicate sur les reponses, il luy faudra celles d'un Amant,

où tout au moins d'un Mary amoureux. Venez l'entendre avant que cela arrive, & même avant qu'elle ſoit plus habile ſur le Thuorbe, car alors vous pourriez attribuer à l'Art, ou à une longue étude, la perfection dont elle ſeroit, mais preſentement on a le plaiſir de voir un heureux naturel, avec qui l'Art ne partage preſque rien, & qui même fait effort pour ſe paſſer tout-à-fait de ſon ſecours, & vous ne ſauriez croire combien cet effort eſt aimable.

A AU MÊME.

LETTRE LXIX.

NOtre Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne ſay ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que Mr. le Comte de P... donnoit le Bal à Madame de la C... Mademoiſelle de V... en fut priée & du ſoupé auſſi. Je n'avois garde de manquer au Bal, mais ce n'étoit pas aſſez, je fis ſi bien que je fus auſſi du ſoupé. Si vous êtes aſſez penetrant pour deviner la raiſon qui me faiſoit ſouhaiter avec tant d'empreſſement d'en être, je vous l'avouërai. Madame de la C... Reine du Bal & de la Fête étoit fort parée, elle portoit ſur elle toutes les pierreries de ſon quartier, & qui l'auroit enlevée auroit pillé tout le Marais; cependant elle ne laiſſoit pas d'être

tre bien. Que ce *cependant* ne vous surprenne pas, c'est que je n'aime guere l'excès de parure ny de pierreries. Mademoiselle de V... étoit moins brillante d'emprunt, mais plus brillante d'elle même. Tous les yeux se tournerent sur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de respect pour la Maitresse du Bal. Je croy que dès ce moment là toute la fête fut gâtée pour elle ; aussi peu de temps après l'arrivée de Mademoiselle de V... elle se plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire, qu'elle prioit qu'on la dispensât d'avoir le teint aussi frais, & les yeux aussi vifs que vôtre aimable Parente. Pendant le soupé, la Dame luy dit d'un air assez serieux, qu'elle la trouvoit coiffée extraordinairement, elle l'étoit en effet, mais la coiffure étoit fort jolie & fort bien entenduë, & sur cela, pas un mot de loüange. L'Assemblée commença, & pour la plus grande partie, elle fut composée d'assez jolies personnes. Dans les jugemens qu'on fit sur la beauté, les femmes donnerent la preference à Madame de la C... & les hommes à Mademoiselle de V.. & elle est assurément mieux donnée par les hommes, ils sont les juges naturels des Dames en cette matiére. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C... aussi me sembla-t-il qu'elle dansoit d'un air dédaigneux & negligé, parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaisir de la voir danser aussi bien qu'elle eût pu faire. Je ne say

si ce fut l'agitation de la danse, ou le dépit de voir Mademoiselle de V... si jolie & si piquante, ou un mauvais effet de sa constitution, mais enfin voilà le dernier des malheurs qui luy arrive, voila son nez qui se met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez sur tout un visage; dès qu'il est en mauvais état, il ne permet point que le reste soit bien. Madame de la C... qui sentit avec chagrin cette importante partie s'enflamer, eût été bien aise de s'en vanger sur tous les autres nez en les faisant rougir, & principalement sur le petit nez auquel je m'interessois; mais comme elle n'en trouva point de moyen, elle tourna ailleurs sa colere; elle fit hausser les Lustres, de sorte que tout le monde eut les yeux batus jusqu'à la moitié du visage. Voyez la méchanceté! Son nez rougit; qu'elle s'attaque aux autres nez; mais ce n'étoit point aux yeux à en patir. Les nôtres, c'est à dire ceux de Mademoiselle de V... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute sa beauté qui ne fût merveilleusement en état de se defendre contre tous les Stratagêmes de ses ennemies. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire, mais aussi ne doit-on pas supprimer la verité, parce qu'il est des incredules. Madame de la C... ne put donner à toutes les femmes des yeux batus qu'elle ne s'en donnât aussi, & cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monsieur des R... qui s'étoit jusque-là fort attaché à elle, la quitta dès qu'il la vit avec ces deux

traits

traits de laideur, volontaire & involontaire, & vint en nôtre quartier où se trouvoit un bout de nez fort joly, & peut-être les seuls yeux non batus qui fussent dans tout le Bal. Alors Madame de la C... desesperée & furieuse, fit ce que les Hollandois se reservent toûjours de faire dans les derniéres extremitez, ils lâchent les Ecluses, ouvrent les Digues, & inondent tout le Païs. Vous seriez bien embaraſſé à deviner à quoy cela s'applique. C'est qu'il ne devoit point entrer de Masques dans le Bal, que l'on vouloit qui fût sans desordre & sans confusion. Madame de la C.. fit dire à la porte qu'on les laiſſât entrer, l'écluse fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart d'heure, on vit une inondation de Masques. Alors les nez rouges & les blans, les yeux qui étoient batus, & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toûjours, & il ne fut plus possible de sçavoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C... ou de Mademoiselle de V... Le desordre alla jusqu'au point qu'il y eut des Masques qui se querellerent, & il parut cinq ou six épées nuës, spectacle agreable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiselle de V.. qui pensa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir aussi tôt, & que sçait-on si ces Masques querelleux n'étoient point apostez par Madame de la C...? Que ne peut une femme dont le nez est le seul qui rougisse dans tout un Bal? Nous avons raisonné à

fond sur toute cette avanture, & nous avons resolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jeune Demoiselle au Bal, sans avoir auparavant tiré promesse de toutes les femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & sans nous être asseurez par avance d'une amnistie generale pour toutes les offenses que sa beauté pourra faire à la leur.

A MONSIEUR DES..

LETTRE LXX.

VOUS pretendez donc à la succession de Monsieur des R... c'est à dire à épouser Madame des R.. lors qu'elle sera Veuve? Vôtre pretention est hardie, non que le bon homme n'ait soixante & quinze ans, mais parce qu'il en vivra quatre-vingt dix; que sayje? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R.. l'épousa, elle n'en avoit que quinze, & elle prit la resolution de donner un an ou deux de sa vie tout au plus à amasser du bien, qui étoit la seule chose qui luy manquoit. Ce bien-là proprement, elle ne songeoit pas à l'amasser pour elle, mais pour F... qu'elle ne haissoit pas, & qu'elle devoit épouser incessamment; car on comptoit sur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine, s'écrieroit fort à propos un Ora-

Orateur en cet endroit cy ! Le vieux mary vit encore, il a usé la passion & la constance de F... qui s'est enfin marié. Un autre luy a succedé, qui après quelques années a aussi renoncé à une femme dont le mary s'est si fort opiniâtré à vivre ; vous voilà sur les rangs, sur ma parole le bon homme vous lassera comme les autres, vous ne tâterez ny de son bien ny des charmes de sa Veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en usage tous les moyens d'homicide qu'a une jeune personne à l'égard d'un Vieillard, mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge qu'il n'est plus capable d'être tué de cette façon-là, & qu'il ne fait que rire des caresses meurtriéres qu'il reçoit. Combien croyez vous qu'il se rejoüisse de se voir plus de santé, que vous n'avez tous de perseverance ! Il a déja veu changer deux ou trois fois la Cour de sa femme, & il est encore vivant. Il n'est nullement jaloux des soins que l'on rend à cette belle, il a sur cela une tranquillité qui me desespereroit, si j'avois le même dessein que vous, & que je prendrois pour une insulte très-sensible. Il semble qu'il se tienne seur de vivre, de vous pousser à bout, & de voir vôtre Successeur. L'automne approche, & vous allez avoir des esperances plus flateuses que jamais, vous ne soupirez qu'après les mauvaises saisons & vôtre amour ne medite que catarres, fluxions sur la poitrine, & apoplexies. Cependant je mets en fait qu'il se tirera de l'automne, & que la cheute des feüil-

les ne vous apportera rien. Le Vieillard est malin, il ne mourra point que la beauté de sa femme ne soit passée ; il vous la laissera flêtrie & consumée par une si longue attente, & finira ses jours par ce trait de plaisanterie. Pour moy, si j'étois en vôtre place je ne m'engagerois dans cette passion, & ne me remplirois la tête des desseins que vous avez, qu'après une bonne consultation de Medecins qui m'asseureroient de la prochaine mort du Mary, ou qui me promettroient de m'en défaire dans un certain temps. Et quoy ? il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathusalem ? Etoit-elle jolie, que vous sçachiez ?

A MONSIEUR DE P...

LETTRE LXXI.

LE comte D'... est enfin marié, mais malgré les quatre cens cinquante mille francs qu'il a déja touchez en attendant le reste, je vous garantis qu'il n'est guere content. Il voudroit bien faire oublier aux autres, & se faire oublier à luy-même qu'il a épousé la fille d'un Marchand, c'est à dire qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité, mais la nature & l'habitude sont incomparablement plus fortes en elle, que la nouvelle dignité de Comtesse. Elle n'est point accou-

tu

tumée à tous ces differens Officiers qu'elle a presentement, & elle n'a pas encore bien pû apprendre à distinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la premiére fois qu'elle vit apporter les plats sur la table par un homme qui avoit son chapeau à la tête & l'épée au côté; & comme on luy avoit bien dit de prendre des maniéres hautes & fiéres, elle luy dit devant tout le monde, qu'il servît plus respectueusement & ôtât son chapeau, à quoy elle ajoûta quelques plaisanteries sur l'inutilité de l'épée, dont le Maître d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire, & dont le mary devint rouge, depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est tous les jours exposé à de pareilles choses, & dès qu'elle ouvre la bouche, vous le voyez qui pâlit, & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne luy fasse repeter son rolle de Comtesse; apparemment c'est à cela que s'employe la plus grande partie du temps qu'ils passent seuls ensemble. Triste condition pour celle qui reçoit les leçons! Aussi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je desespere qu'il la puisse jamais dresser aux grands airs; elle est petite, trapuë, grasse, un visage large, le nez assez plat, vous voyez bien que cette figure-là n'est point propre à être élevée aux maniéres de Comtesse. On eût pû faire quelque chose d'une personne maigre, qui eût eu une taille fine, & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D'... n'eût pas été gâtée, comme

elle va l'être infailliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois, qui n'en sortira de dix generations. Ils auront des figures courtes, & de ces grosses jambes que vous savez que Madame... prend pour des dérogeances de Noblesse. Ce sera bien assez si les six ou sept cens mille francs qui entrent dans la maison D... y durent autant que feront ces tailles roturiéres. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou six Demoiselles de suite, prises dans de bonnes maisons bien ruinées; autrement le mal est sans remede.

A AU MÊME.

LETTRE LXXII.

CE matin sont partis de chez moy Monsieur & Madame la Comtesse D'... qui vont en pelerinage à quatre lieuës d'icy pour tâcher d'obtenir un Garçon. Ce pauvre Comte est bien malheureux. Sa vanité a toûjours souffert depuis son mariage, sa femme n'a jamais pû remplir les titres dont elle est ornée, il paroît qu'elle a succombé sous le poids, & qu'après quelques vains efforts suivis de recheutes continuelles, elle a enfin renoncé pour le reste de sa vie à faire la Comtesse. Ce Mary esperoit du moins être recompensé par sa fecondité, car la fecondité est, ce me semble, une qualité Bourgeoise, & il est vray qu'elle

qu'elle en a assez, mais ce n'est que pour produire filles sur filles. En voilà déja quatre, qui mettent leur pere au desespoir. J'ay veu le temps qu'il n'étoit pas trop devot, mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des Garçons. Un certain Gentilhomme du petit nombre des Huguenots qui nous restent encore, se trouva hier chez moy, & voulut faire au Comte D'... quelque mauvaise plaisanterie sur son pelerinage, comme ces Messieurs en sçavent bien faire, mais il fut repoussé avec un zele dont le Comte a lieu d'esperer trois ou quatre Garçons de suite. Il est fort en colére contre la Comtesse de ce qu'il ne peut ennoblir ses sentimens jusqu'au point de luy faire souhaitter un fils avec autant de passion qu'il en souhaite un. Il la trouve sur cela dans une indifference tout à fait roturiére, & peut-être soupçonne-t-il que c'est faute d'être dans des dispositions d'esprit assez élevées, qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme auroit-elle bien l'adresse de n'avoir que des filles, pour ne le pas laisser en liberté de se relâcher sur ses devoirs; car assurément cet article souffriroit une diminution notable s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux; mais de fille en fille elle le menera loin. Quoy-qu'elle n'ait pas beaucoup d'esprit, je croirois volontiers qu'elle en auroit assez pour cela. Les femmes entendent si bien leurs vrais interêts! Ce qui tourmente le plus Monsieur le Comte, c'est qu'il y a eu des Maréchaux de France dans sa famille. Laisser éteindre

dre une Maison qui a porté de tels personnages ! Laisser mourir un si grand nom ! C'est pour en mourir soy-même ; mais peut-être aussi que les Successeurs de ces Grands Hommes ne veulent pas être petits Fils d'un Marchand. Que sçait-on, si ces Estres à venir ne sont point déja délicats sur l'honneur ? Quoy qu'il en soit, le pauvre Comte est bien à plaindre d'avoir pris une Femme qui ne sçait ny faire la Comtesse, ny faire de Comtes. Nous verrons si le Pelerinage remediera à ce dernier malheur, pour le premier, je ne croy pas qu'il y puisse rien.

A MONSIEUR DE F...

LETTRE LXXIII.

JE ne puis jamais avoir plus de besoin d'un bon conseil, mon cher Amy, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Moy me marier ! Ne trouvez-vous point déja que cette affaire-là est trop serieuse pour moy, & que je n'en suis point digne ? Je n'ay point encore eu en ma vie une seule pensée solide, & ne m'en suis pas plus mal trouvé ; faudroit-il commencer à en avoir ? Mais à qui encore veut-on me marier ? A Madame d'A... la plus sage personne qui soit au monde. Il me semble que je la voy déja réduire ma vie à une forme reguliére : m'aimer par metho-

methode, & se prescrire la Loy d'avoir des Enfans tous les ans. J'ay sçû encore depuis peu un trait de sa vertu, qui me fait fremir. Elle avouë qu'il n'est pas possible qu'une Femme de bien n'ait quelque chose à souffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une Femme bien sure, & d'elle-même, & de sa réputation qui ose tenir de pareils discours. Mais songez-vous que ce seroit moy qui viendrois finir ce veuvage douloureux? Qu'en dites-vous? Ne trouvez-vous point de témerité à cette entreprise? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le party, à parler raisonnablement, est très-bon en toutes maniéres, & que je suis reduit à la necessité d'entrer dans une vraye déliberation, & très-menacé de faire une sottise, en n'écoutant pas les propositions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moy les recevroient à genoux. On m'assure que la Dame voudra bien penser à moy; peut-être se propose-t-elle comme un plaisir de m'apprendre à vivre sagement. S'il faut que cela luy réüssisse, je suis perdu; je ne sçay pas ce que je deviendray, s'il arrive qu'on me fasse avoir de la raison. J'ay songé s'il n'y auroit point lieu d'esperer que je la dereglerois plutôt qu'elle ne me morigeneroit; beau dessein à prendre en épousant une Femme! Mais je ne puis pas même me flater de cela, je sens qu'elle s'attirera de moy un certain respect qui luy donnera une grande superiorité sur moy. Je ne crains point d'être gouverné, je ne crains que d'être rendu sage; on me donnera des char-

charges, des Enfans, des veuës & des deſſeins, je ne puis ſeulement ſoûtenir cette idée là. Que Madame d'A... n'a-t-elle à l'heure qu'il eſt quelque Procès qui la ruine ou quelque petite verole qui la gâte! Que je ſerois obligé à un évenement qui me mettroit hors d'état de penſer à cette affaire là, ſans qu'il y eût de ma faute! car ny je ne la veux faire, ny je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne ſauriez croire combien je ſuis changé depuis quatre jours que j'ay cette agitation dans l'eſprit. Je n'avois jamais tant penſé, je voy que cet exercice là m'eſt extrêmement contraire.

AU MÊME.

LETTRE LXXIV.

MOn mariage eſt rompu, Dieu mercy, il eſt vray qu'il y a de ma faute, mais mon honneur eſt ſauvé devant les hommes, & je ne pretens mettre que vous ſeul dans ma confidence. J'allois chez Madame d'A... entrainé malgré moy par la bonté de l'affaire qu'on me propoſoit, tremblant, interdit, & déconcerté par la ſeule penſée qu'il s'agiſſoit d'un mariage. Jamais aſſeurément la pudeur d'aucune Fille n'a tant ſouffert de cette idée. Je m'apperçois que l'expreſſion n'eſt guere forte, en voicy une qui vous ſera mieux entrer dans

dans la choſe ; j'étois ſi changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A... on m'eût pris pour un homme ſage & ſerieux. Peut-être ce changement paſſoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de luy plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extrême apprehenſion que j'avois d'elle, & de tout ſon merite. Enfin la perſonne qui negocioit l'affaire vint après bien des ceremonies me demander quel étoit mon bien, ſur cela il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'eſt, fourberie qui ſe pratique rarement en fait de mariage ; mais enfin j'y étois reduit. La choſe étoit concluë ſi je n'y donnois ordre, le party étoit ſi bon que je ne pouvois pas le refuſer ouvertement, & je me crus fort heureux qu'il ſe preſentât un moyen de me faire refuſer ſans qu'on s'en aperçût. Je fis donc le Heros ; & j'avoüay que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la verité quelque peur que cet Heroïſme même ne touchât la Dame ; cependant je me repoſay ſur la nature qui ne ſe porte pas volontiers à ces excès de generoſité, & je m'attendis à être refuſé avec beaucoup de reconnoiſſance & de loüanges. Cela ne manqua pas d'arriver, mais ce qu'il y a de plaiſant & que j'appris hier, c'eſt que la Dame calcula ſi mon bien & le ſien mis enſemble pourroient donner une telle Charge au Fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au Cadet, tel mariage à une Fille ; car comme elle eſt perſonne d'un grand ordre, elle a déja

ja reglé dans sa tête quels seront les établissemens des Enfans de son second Lit à venir, & je ne sçay si elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naissance des Garçons & des Filles. Pour moy je pensay mourir de joye de me voir sorty d'une si bonne affaire, & je me flate de n'être pas si malheureux qu'il s'en pût presenter encore à moy quelque autre aussi avantageuse en toutes façons. Quand j'ay réveu Madame d'A... ç'a été avec toute ma gayeté ordinaire, & à l'heure qu'il est que je ne songe plus à l'épouser, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle si elle vouloit; il est vray qu'elle est bien sage, mais il n'y a rien que e ne fisse pour la remercier de m'avoir refusé. Je suis fort trompé même si elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus, c'étoit la seule proposition du mariage qui empêchoit ces charmes-là de naître. Admirez un peu la grande vertu qu'il a.

A MONSIEUR DE B..

LETTRE LXXV.

CRoirez-vous bien ce que je vais vous apprendre? Madame de.. que vous trouviez si mauvais qui prît encore part à la Galanterie, y triomphe malgré ses cinquante ans; il luy est arrivé la plus glorieuse avanture qu'elle eût

eût jamais pû esperer. Elle a reçu des coups de canne de son Amant, pour quelques soupçons d'infidelité, & même il étoit si transporté qu'en descendant de sa Chambre il cassa la lanterne de l'escalier. Elle est devenuë insupportable de la fierté qu'elle a de se voir encore aimée d'une maniére si vive, elle soûtient sans cesse que c'est la faute des femmes qui ne sçavent pas se faire aimer comme il faut, & que si elles avoient l'esprit de se bien servir de leurs avantages, il n'y a point d'homme à qui elles ne fissent tourner la tête. Elle se louë fort de Monsieur... à ceux qu'elle admet dans sa confidence. Elle dit qu'il a des emportements charmans, & qu'il faut connoître les ressources de passion & de tendresse qui sont en luy. Representez-vous ces discours prononcez avec une voix cassée & tremblante; & sortant d'une bouche où les dents commencent à être rares. Elle se croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureusement attrapez, & elle insulte à toutes celles de son âge qui n'ont pas assez de merite pour se faire battre. Aussi j'en voy qui sont horriblement jalouses, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçûs. Une de ses Contemporaines, & de ses envieuses, m'a dit que quand... l'avoit battuë, il venoit de perdre son argent au jeu, & que la mauvaise humeur où il étoit avoit bien contribué à luy faire lever la canne sur cette charmante Personne, que pour la lanterne c'étoit un Laquais mal-adroit qui l'avoit

cassée. Voyez un peu ce que c'est que l'envie, & avec quel art elle se plaît à rabaisser tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas jusqu'aux hommes qui n'ayent reproché au pauvre... sa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fût obligé de rendre compte au Public de l'âge qu'ont les personnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable Vieille dans un transport amoureux, & tout le monde sera en droit de venir censurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'ils ne soient pas tombez sur un assez jeune dos. En verité cela est étrange, & l'on est devenu de bien mauvaise humeur en ce siecle-cy. Adieu, profitez de cet exemple, usez sagement de vôtre canne, & souvenez-vous qu'on n'en est plus digne passé vingt-cinq ans.

A MADEMOISELLE DEV..

LETTRE LXXVI.

Lors qu'elle avoit la petite Verolle, & qu'il luy avoit enseigné un remède qui la devoit empêcher d'être marquée.

J'Apprens avec une joye incroyable que mon remede fait son effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiselle, de vous écrire pour m'en feliciter. Je voudrois seulement

ment qu'il me fût permis de suivre ma Lettre, & d'aller m'exposer à gagner du mauvais air auprès de vôtre lit. Il est vray que je ne risquerois pas beaucoup, je suis si accoûtumé à respirer auprès de vous un air empoisonné & très-dangereux, que je croy que la peste ne me feroit pas de peur. Tout au plus je gagnerois la petite Verolle; assurément elle tiendroit bien, & laisseroit des marques très-profondes, elle me causeroit des délires, & des transports au cerveau assez frequens, je n'en serois pas quitte pour des années entiéres de souffrance, mais avec tout cela elle feroit le plus doux plaisir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produits en moy ce que j'ay pris de vous jusqu'à present, & je ne raisonne de la petite Verolle que par comparaison à une autre maladie que j'ay gagnée. Si vous avez peine à la deviner, demandés à vôtre Medecin quelle elle peut-être, il vous le dira bien sur les simptômes que je vous mande, & ce Billet pourra servir de Memoire instructif pour une Consultation.

A LA MEME.

LETTRE LXXVII.

ENfin, Mademoiselle, tous vos Miroirs vous assurent de ce que je vous avois déja prédit, & vous avez le plaisir de voir que

vous n'êtes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roſes & les lis, dont il eſt compoſé, m'apartiennent. J'ay conſervé ces fleurs, je les ay cultivées, ſeroit ce à un autre à les cueillir? Peut-être même vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs ſçavent aſſez quels yeux ce ſont que les vôtres. Pour vôtre nez, il eſt certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'eſt pas groſſi, & il vaudroit autant que vous me le dufſiez entiérement. Ne vous offenſez point de ce que je vous preſente un Memoire ſi exact de ce que vous me devez, vous n'êtes pas d'une generoſité qui me puiſſe diſpenſer d'une pareille exactitude, & quoy que toute vôtre Perſonne me ſoit preſentement engagée, je ne ſçay ſi je pourray faire valoir toutes mes pretentions legitimes, & ſi je ne trouveray pas bien des non-valeurs. N'allez pas dire qu'il n'y a tout au plus que le viſage qui me ſoit obligé, & que tout le reſte n'étoit point en peril d'être endommagé par la petite Verolle. Le viſage c'eſt tout, c'eſt par le viſage qu'on eſt belle, c'eſt luy qui eſt caution pour tout ce qui ne ſe voit pas, & même ſa beauté ſe répand ſur tout ce qui ſe voit; il me ſemble qu'un beau bras n'eſt point beau s'il n'appartient à un beau viſage. Ainſi qui a des droits ſur le viſage, en a ſur tout, & quand même les miens ſe borneroient là, ou que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience; mais auſſi comme un viſage eſt propre à bien des choſes, je vous avouë que je ne

ne le dispenserois d'aucune des fonctions dont il est capable. Mes menaces ne vous font elles point de peur, & n'eussiez-vous point mieux aimé avoir la petite Verolle tout du long? Vous en eussiez rapporté un Visage qui n'eût rien dû à personne. Cependant ne vous effrayez point, je tâcheray à vous traiter de sorte que vous n'ayez point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite Verolle.

Je suis si genereux que j'ay oublié à vous conter un des plus considerables articles que vous me deviez, & je suis réduit à ne le mettre icy que par apostille. Je me voy chargé de la haine de toutes les Belles Femmes qui sçavent que mon remède vous a preservée d'être marquée. Elles avoient déja fondé de grandes esperances sur vôtre petite Verolle, elles pretendoient bien qu'après cela il n'y auroit plus rien de divin à vôtre Beauté, & que vôtre visage aussi bien que le leur ne seroit plus que celuy d'une Belle Mortelle, car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être réduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoîtrez, toutes ces femmes me veulent autant de mal que si c'étoit moy qui les effaçasse, & ma condition ne seroit pas plus mauvaise quand je serois une fort jolie fille. Comment l'entendez-vous, Mademoiselle? Ne me payerez-vous pas de l'injustice de tout vôtre sexe?

A MONSIEUR D'A...

LETTRE LXXVIII.

JE croy, Monsieur, que je feray bien d'en user avec vous sur la mort de Monsieur vôtre Beaufrere, comme j'en ay usé avec Madame vôtre Sœur. Monsieur son Mary étoit homme de grand merite, fort estimé dans sa profession, elle vivoit fort bien avec luy; mais enfin elle est veuve, & très-riche, & encore fort jeune. Je n'ay jamais pû déterminer si je luy ferois un compliment de condoleance ou de conjoüissance. Selon la bienseance & la coûtume, il ne pouvoit pas y avoir de doute, mais selon la verité il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude je luy ay envoyé pour toute chose un blanc signé. Elle m'a bien entendu, & m'a répondu en ces quatre mots fort spirituellement, à ce qu'il me semble. *Je rempliray vôtre blanc signé dans un mois.* Ne voulez-vous pas bien, Monsieur, que je vous en envoye un pareil?

A MONSIEUR DES T...

LETTRE LXXIX.

LE mariage de ma Niéce dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans un embarras très-ridicule, & pourtant très-serieux. Je vous reveleray en confidence le secret de nôtre Famille. La petite creature a pris son Mary en aversion, & ne veut point absolument s'acquitter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas le lendemain des Nôces d'aller dire au mary tout ce que la coûtume ordonne qu'on dise de sottises, il nous reçut très-froidement; elle au contraire, je ne l'ay jamais veuë si gaye. Je ne comprenois rien à cela, sinon que je croyois que le chagrin du nouveau Marié vint des reproches secrets d'une mauvaise conscience, & que la jeune Femme luy insultât, il est pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas-là prendre sa part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la vérité, c'est qu'elle étoit ravie d'avoir fait enrager son Mary pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans sa bizarrerie, que s'étant mariée contre son inclination, elle se fait un plaisir extrême de s'en vanger, & le succès de ses vangeances luy donne une gayeté qui la rend encore plus aimable. Ma Sœur qui est fort devote, est au desespoir de

voir sa Fille se damner, & se damner d'une façon si particuliére, que cela en est encore mille fois plus chagrinant; car assurément vous trouverez peu de femmes sujettes au peché que fait ma Niéce. Sa Mere luy a fait venir les meilleurs Theologiens de Paris, qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de sa conscience, & luy ont prouvé sçavamment & par de beaux Passages, qu'il faloit coucher avec son Mary; elle leur a toûjours répondu gayement & follement, que ce n'étoit pas là une affaire qui se dût décider par des Passages, & s'est jettée dans des raisonnemens si burlesques, que ces Messieurs avoient quelquefois de la peine à garder le serieux qu'ils étoient obligez d'avoir. A leurs doctes remonstrances succedent les tendres caresses du Mary, & elle resiste également à ces differentes sortes d'attaques. Il est vray qu'il y auroit plus de sujet d'esperer quelque chose des raisonnemens des Docteurs, que des agrémens du Mary; c'est une figure qui la raffermiroit dans sa resolution quand la Theologie l'auroit ébranlée. Il se rend le plus aimable qu'il peut; le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé sur sa personne, comme les Docteurs sur l'esprit de Madame, & rien n'a encore réüssi. Au moins a-t-il cela de bon qu'il ne se décourage point, mais je doute que l'on puisse autant esperer de la constance d'un Mary que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant, c'est à-dire, un certain droit à ce qu'il demande, est justement ce qui luy fait

tort,

tort, il obtiendroit plus aisément ce qui ne luy seroit nullement dû. A cela près, ne seroit-il pas heureux de se trouver engagé dans une entreprise d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage?

A AU MÊME.

LETTRE LXXX.

IL faut que je vous avoüe le mauvais succez d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma Niéce pour la réduire à son devoir. Nous sçavions qu'elle devoit aller consulter un certain Astrologue Italien, dont une femme de ses amies luy avoit parlé. Je crus qu'il ne seroit pas mauvais de prendre les devans auprès de luy, pour luy faire dire ce qui nous conviendroit. J'allay donc trouver le Charlatan, qui d'abord me protesta fort qu'il ne diroit rien qu'il ne lût dans les Astres, mais une petite gratification que je luy offris le fit résoudre à alterer un peu le texte à l'endroit où le grand Livre du Ciel traite de la destinée de ma Niéce. Comme elle a de l'esprit, je m'imaginay qu'il faloit la tromper avec adresse, & je dis à l'Astrologue de luy prédire qu'assurément elle auroit beaucoup d'Enfans. Je prétendois que sur cette fausse Prédiction elle desesperât de pouvoir toûjours resister à son Mary, & se soûmit aux ordres du

destin, mais elle a pris la chose tout autrement que je n'avois préveu. Elle a dit, j'auray des enfans, ce ne sera pas assurément de cet homme-cy, j'en auray beaucoup, je seray donc bien-tôt veuve, & delà elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore long temps à combatre & à se deffendre, & est devenuë d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela même luy fournit une réponse pour ceux qui la prennent du côté de la conscience, car elle les assure qu'elle fera quelque jour penitence de son peché, & quand on luy represente que peut-être elle y mourra, puisqu'elle peut mourir avant son mary, elle ne fait que soûrire avec un certain air de confiance fondé sur les Astres. Cette penitence qu'elle fera avec un second Mary luy plaît fort, & elle a l'ame assez bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bien-tôt en état de faire son salut. Soyez sûr que selon son compte sa conversion sera très-sincere, & qu'il n'y aura rien qu'elle ne fasse pour la rendre irreprochable. Elle m'a confié la prédiction, & je luy ay avoüé pour l'en desabuser, que j'en étois l'autheur, je le luy ay fait dire par l'Astrologue même, elle croit qu'on luy veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foy au premier rapport des Astres. Le pauvre Mary ne sçait plus où il en est, & je croy qu'il ira bien-tôt consulter aussi quelque Devin sur la rebellion de sa Femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là, je ne sçay pas comment ils la prendront; il est certain que

sur

sur la terre on n'en feroit quasi que rire. Les Maris sont ridicules sans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs Femmes qu'ils le soient. En voicy une qui deshonore le sien par excès de chasteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce sont les femmes qui pour se vanger de certaines loix incommodes qui leur ont été imposées par les hommes, en on fait d'autres par lesquelles elles transportent sur les hommes le ridicule de leurs propres actions?

A UMÊME.

LETTRE LXXXI.

C'Est une source d'évenemens plaisans que le mariage de ma Niéce. Elle a été prise de vapeurs cruelles, qui luy font même avoir des visions très-desagreables, comme des Têtes de mort, & des Cercüeils, tous les Medecins qu'elle a consultez luy ont ordonné son Mary. Elle a d'abord rejetté l'Ordonnance bien loin, & a dit qu'absolument on luy trouvât quelque autre remède. Nous luy avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une medecine fût agreable, & que le dégoût même qu'elle causoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moy, je luy offris les soins & les hommages d'un

Amant

Amant après ceux de ſon Mary, comme on a coûtume de prendre un petit morceau de ſucre après une medecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoubloient ont fortifié nos raiſonnemens; & enfin après deux ans de mariage eſt venuë la nuit des Nôces. Le Mary ne ſe ſent pas de joye, trop heureux d'avoir été pris en medecine, & par Ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'eſt qu'il eſt un trop bon remède, & que les vapeurs ont ceſſé trop tôt; il craint de n'être plus neceſſaire, & je ſoupçonne que l'autre jour il s'informa ſerieuſement à un habile Medecin s'il n'y avoit point quelque ſecret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point; je m'en éclairciray. La petite Femme de ſon côté eſt honteuſe d'être guerie, elle a preſque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne ſeroit pas fâchée d'avoir à reprocher à ſon Mary qu'il ne luy auroit ſervy de rien; c'eſt peut-être une choſe dont elle eſt incommodée que de le voir en état de triompher de ſes ſuccès, & de faire l'important. De toutes les viſions déplaiſantes qu'elle avoit, il ne luy eſt reſté que celle de ce Mary, qui malheureuſement eſt plus fixe que celles qu'elle avoit dans ſes vapeurs; & plus difficile à chaſſer. Cependant elle ſe croit déja groſſe, & faiſant reflexion ſur ſon avanture, elle a conçû une plus haute eſtime que jamais pour ſon Aſtrologue. Luy avoir prédit qu'elle auroit beaucoup d'enfans, ſans luy prédire de veuvage! Cela eſt mer-

merveilleux, car dans les disposition où elle étoit, il n'y avoit nulle apparence, & sans toutes ces Têtes de mort, & ces Enterremens qu'elle voyoit, jamais son Mary ne luy eût été rien. Est-il possible que les Astres en sçachent tant? Elle voit bien que je la trompois en luy soûtenant que j'étois l'auteur de la prédiction, & j'en conviens presentement pour le bien de la chose. Assurément elle va se rendre aux étoiles & à son Mary, il faut bien avoir des enfans pour contenter les Astres qui le veulent. Elle disoit l'autre jour à une de ses Amies en luy vantant son Astrologue, qu'il n'y avoit point d'incredulité qui pût tenir contre les choses particuliéres & hors de toute apparence, qu'il luy avoit predites. Que cela se répande, il n'en faut pas davantage pour renverser deux ou trois cens têtes de Femmes, & faire la fortune d'un Charlatan, qui n'y aura contribué que par une fausseté qu'on luy a suggerée.

A MONSIEUR DE L..

LETTRE LXXXII.

JE vous ay promis de vous apprendre des nouvelles du Mariage de R... Je ne sçay si j'étois prévenu, & si je me suis figuré qu'il étoit effectivement, comme je croyois qu'il dût être, mais je l'ay trouvé embaraſſé, & pref-

preſque honteux d'être marié. Il a raiſon, il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites ſur le chapitre des Femmes & d'une infinité de plaiſanteries qu'il avoit debitées contre le mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes, mais de bonne-foy il les a faites de ſi mauvaiſe grace, & d'un ton ſi humilié, que nous avons eu pitié de luy. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre; il ruine ſa fortune pour une petite figure, jolie à la verité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnoiſſance. Pourquoy auſſi déclamer contre les Femmes avant ſoixante ans? encore ſeroit-il de bonne heure. Pourquoy faire profeſſion de ne les eſtimer pas quand on ſent qu'on les peut aimer! Ce n'eſt pas par l'eſtime qu'on y eſt pris ordinairement, il ne leur importe pas beaucoup ſi les reflexions qu'on fait leur ſont contraires, pourveu que le tempérament de ces Raiſonneurs là leur ſoit favorable. Si j'étois en la place de R... & que je me fuſſe autant engagé d'honneur que luy à ne me point marier, je haïrois bien une jolie perſonne de l'avoir épouſée. La condition du pauvre R... eſt d'autant plus fâcheuſe qu'afin qu'il puiſſe ſe ſauver à l'égard du public, il faut que la Dame ſoit une Heroïne en toutes façons. Elle a de la beauté, mais il luy faut encore bien de l'eſprit; il n'en ſera pas quitte comme les autres pour être deshonoré ſi elle a des galanteries, il le ſera même ſi elle n'a pas de l'eſprit comme un Ange, & ſon honneur y

eſt

est également interessé. Je serois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une Femme. Aussi le même chagrin où seroit un autre qui apprendroit de la sienne quelque histoire peu agreable, il l'a quand il n'entend pas loüer Madame de R... autant qu'il voudroit. Connoissez-vous un homme plus marié que celuy là? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quelqu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le Mary, double, triple, centuple du ridicule commun! Quelle grêle de plaisanteries! Je fremis de la situation où il est. Mon cher Amy, ne perdons jamais le respect pour les Femmes en general, ny pour le Mariage, ni pour toutes les choses ausquelles elles peuvent s'interesser. Nous sommes trop exposez à leur vangeance.

A MONSIEUR DE B...

LETTRE LXXXIII.

VOyons si vous ne prendrez point pour une Fable ce que je vais conter. Un Homme dont la Femme avoit quelque galanteries, devint cruellement gouteux, & un beau jour il luy parla à peu près en ces termes. *Vous sçavez, Madame, que je suis assés aisé à vivre, jusqu'ici je ne vous l'ay pas fait remarquer, mais c'est en quoy je l'ay été davantage.*

Vous

Vous jugez bien que j'ay dû voir ce qui se passoit entre vous, & tels & tels, qu'il luy nomma. *Ah ! Monsieur*, s'écria la Dame en rougissant & d'un air fort embarassé, *on vous a fait de mauvais rapports. Laissez moy dire*, reprit-il, avec le flegme que vous voyez à Auguste dans cette belle Scêne qu'il a avec Cinna au commencement du cinquiéme Acte, & en effet celle-cy y ressemble assez *Je sçai donc toute vôtre histoire, j'y joüe un personnage assez considerable pour la sçavoir, ce n'est pas là de quoy il est question. Jusqu'à present vous avez suivy le grand chemin des jeunes Femmes je ne le trouve pas étrange, je m'y étois bien attendu. Mais vous faisiez grace à vos Amans lorsque vous aviez un Mary qui ne leur eût peut-être cedé sur rien ; je ne doute pas que vous ne leur ayez fait valoir cette préference que vous leur donniez, & que vous n'ayez eu l'Art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toûjours de la consideration. Maintenant cela ne se peut plus, me voicy accablé de gouttes, vos Amans croiront vous être devenus necessaires, vous n'avez plus de Mary dont vous leur puissiez faire un sacrifice, ils vous manqueront de respect, ils vous traiteront comme la femme d'un gouteux, je ne sçaurois vous en dire davantage. Songez y, vous romprez ces sortes de commerces, si vous m'en croyez, ils ne vous conviennent plus. Le conseil que je vous donne ne peut jamais être plus desinteressé ; je suis gouteux, je ne prens plus de part aux affaires de ce monde.* Elle voulut répondre & nier encore, mais il n'en fit que rire,

rire, & l'envoya penser bien serieusement à ce qu'il luy avoit dit. Sçavez-vous ce qui en est arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Messieurs qui avoient pris d'autres esperances, & effectivement je croy que c'est icy pour la premiére fois que la goute d'un Mary a vuidé la Maison d'Amans; selon les apparences il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces évenemens qu'il est impossible de deviner. Les interessez ne se fussent pas aviſez de faire des vœux pour la santé de ce Mary; elle leur étoit pourtant necessaire. Si vous me demandez comment j'ay sçû cette avanture, il est certain que dans un Roman j'en serois quitte pour mettre quelqu'un derriére la tapisserie, mais quand je vous verray, je vous diray quelque chose de meilleur que je ne veux pas vous écrire. Je ne sçay quel effet cela fera sur vous, pour moy, j'admire le bon sens extraordinaire du Mary. Tant que sa Femme n'a eu à son égard que les fonctions de Femme, il a souffert qu'elle se soit partagée, elle n'en valoit pas moins; mais il devient infirme, il a besoin que sa Femme devienne sa Garde, une Garde ne fait pas bien son devoir si elle est partagée, il trouve moyen de joüir seul de sa Femme lors qu'il la réduit à prendre cette qualité. Il s'en resaisit, non par le caprice ordinaire de la jalousie, mais par de très solides raisons qu'il feroit à souhaiter que tous les Maris attendissent pour enlever leurs femmes au Monde galant. On seroit assez équitable pour les leur

ceder quand ils auroient ces raisons à dire, mais en vérité on ne peut pas se rendre à celles qui les font agir ordinairement; aussi paroît-il assez par l'experience qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il est, la Dame dont je vous parle passe les journées au chevet du lit de son Mary, & j'ay conçû une telle estime pour luy, que je croy qu'il se fait conter par la Belle les particularitez de ses amours, & qu'il s'en réjoüit avec elle.

A MONSIEUR DE S...

LETTRE LXXXIV.

JE m'étonne que vous soyez surpris de ma rupture avec Madame d'H... vous ne songez donc point à l'horrible infidelité qu'elle m'a faite, vous ne songez point qu'elle s'est mise dans le jeu. Cette maudite Bassette est venuë pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour qui étoit déja en assez mauvais état, c'est le plus grand fleau que la colére celeste luy pût envoyer. Combien de gens qui avoient resisté à la maladie de l'Hombre, sont emportez par la Bassette? Madame d'H... est malheureusement de ce nombre. Dès que ce jeu parut, mon amour s'alarma, car les Amans, comme vous sçavez, sont bien delicats. J'eus des pressentimens funestes, je priay la Dame de me faire des sermens qui me ras-

rassuraſſent ſur la Baſſette, je luy fis prononcer contre elle des maledictions qui vous feroient dreſſer les cheveux à la tête, ſi j'oſois vous les repeter, & huit jours après la voilà qui prend pour la Baſſette une paſſion demeſurée; on ne la trouve plus que dans un Cercle infernal, où une douzaine de Démons, & autant de Furies avec un viſage enflâmé, & des yeux ardens, ſont attentifs à une eſpèce d'operation magique qui s'y paſſe devant eux; n'y eût-il que la laideur dont elle va être, il auroit bien falu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriez pas ſon teint qu'elle avoit ſi beau. Quinze jours de Baſſette l'ont plus broüillé, & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze enfans, ou quinze années; & ce jeu-là peut être appellé l'Art de vieillir en peu de temps. J'ay été la voir à des heures où je n'avois point à craindre de trouver la Baſſette chez elle, elle étoit ſeule effectivement, mais elle avoit des jeux de Baſſette devant elle; & méditoit profondement ſur la ſuite des Cartes. Elle me regardoit d'une veuë égarée, & il ne ſortoit de ſa bouche que des *Alpiou*, & des *ſept & le va*; quels mots en amour! Jugez s'il y auroit une conſtance qui pût être à l'épreuve de tout cela; j'aurois mieux aimé que l'on m'eût donné un Rival que j'aurois fait enrager en cent maniéres, mais comment me venger de la Baſſette? Il luy faut ceder ce que j'aime ſans eſperer de m'en pouvoir reſſentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je

puis faire, est de prendre pour mon Rival un certain homme d'assez mauvaise mine jusqu'à present inconnu, qui vient tailler chez Madame d'Her... & qui en reçoit tous les matins des Billets, par lesquels elle s'assure de luy pour l'après-dînée. Il est bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour son Rival. Mais enfin c'est toûjours quelqu'un à qui on peut faire un tour, quand on sera de mauvaise humeur, & cela vaut mieux que rien.

A UNE MEME.

LETTRE LXXXV.

JE suis vengé de Madame d'H... Elle a fait de grosses pertes qui l'ont épuisée, & même elle s'est si bien échaufé la poitrine au Jeu, que son Medecin vient de la condamner au lait d'Anesse. Malade & sans argent elle songe à me rappeller, sa maison est redevenuë fort tranquille, & si je veux, les deux personnes qui y seront les plus assiduës, seront l'Anesse le matin, & moy le soir. Mais je délibere quelquefois si je dois renoüer; c'est une tête qui a tourné dès que la Bassette s'est presentée à elle, elle m'a planté là avec une legereté & une promptitude merveilleuse, & si je luy retrouve plus de calme dans l'esprit, elle le doit au lait d'Anesse. En verité je suis fort blessé de cette idée-là. Elle fût donc de-

ve-

venuë tout-à-fait folle s'il n'y eût point eu d'Aneſſes au monde. Pour ſa beauté, il eſt certain que ſans leur ſecours, c'en étoit fait. J'aurois aſſez d'inclination à attendre qu'elle ſe fût entiérement rétablie, & que le lait de cette pauvre bête ſe fût changé aux lis & aux roſes dont ſe compoſe le viſage d'une Déeſſe, mais s'il faut qu'elle ſe chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'Aneſſe ne luy profitera point; ainſi je croy après tout que ce ſera bien fait de travailler à la remettre de concert avec ce charitable Animal, qui n'y a pas tant d'interêt que moy. Si nos ſoins réüſſiſſent, elle redeviendra fort aimable, ſur tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans ſon eſprit, & en auront chaſſé l'agitation ridicule que la Baſſette y produiſoit.

A MADEMOISELLE D'HER..

LETTRE LXXXVI.

J'Apprens que vous êtes bien embaraſſée, ma chere Couſine, & que vous n'avez guere de ſujet de l'être. Où eſt, je vous prie, la difficulté? Mr. le Marquis de la F... veut vous épouſer ſecretement, & vôtre vertu ne s'accommode pas de ce party-là. Vous voudriez qu'il y eût trois Bans prononcez haut & clair, enſuite des Fiançailles dans les formes; & puis

des Nôces où tous les Parens vinſſent dire des ſottiſes; ma foy je croy que vous vous moquez. Il y a bien d'honnêtes Perſonnes qui ſe marient ſur une ſimple Promeſſe, quelquefois ſur des Lettres aſſez ſujètes à interprétation, quelquefois ſur rien; à la maniére de l'Age d'or, où l'on ne ſçavoit ny lire ny écrire, & où il falloit bien que l'on ſe paſſât de Contract. Pour vous, vous aurez Contract & Prêtre, que vous faut-il davantage? Si l'affaire me regardoit, je trouverois que ç'en ſeroit trop. Voulez-vous que la ceremonie pour être dans toute ſon étenduë, mette en peril dix mille livres de rente, qu'il en coûteroit à Monſieur de la F... à qui ſa vieille folle de Tante qui vous hait à la mort, pourra joüer un tour, ſi elle ſçait qu'il vous ait épouſée? C'eſt un raffinement de vertu bien ſurprenant que d'avoir peur d'un Mariage ſecret; & au contraire, avec cette vertu que vous avez, vous ne devriez jamais vous réſoudre à être timpaniſée trois fois de ſuite à haute voix dans une Egliſe, où l'on apprendroit à tout le monde, qu'en tel temps vous rendriez Monſieur tel Maître de vôtre perſonne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela; Comment ſoûtenir les regards des honnêtes Gens, qui ſçauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez deſſein de faire, ou que vous auriez faites? Ayez plus de pudeur, ma chere Couſine, vous ne ſçavez peut-être pas de quoy il eſt queſtion, & delà vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire miſtére,

mais

mais si vous le sçaviez une fois, je ne croy pas que vous vouluſſiez que perſonne vous en crût capable; ſur tout je ne croy pas que vous en pûſſiez faire la confidence à un perſonnage auſſi venerable qu'un Prêtre: vous ne la feriez ſans doute qu'à Monſieur le Marquis, parce qu'il ſeroit l'homme du monde le mieux diſpoſé à vous pardonner vos foibleſſes. Trouvez donc bon que l'on vous redreſſe un peu ſur cela, & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vû & au ſçeu de tout le monde. Vous ſerez Madame de la F... & on vous appellera Mademoiſelle d'Her... Vous ſerez encore de l'aimable troupe des Filles, qui paroîtront vos pareilles, & le ſeront peut être. Vous pourez n'entendre point certaines choſes que des indiſcrets diſent quelquefois, & il vous ſera permis d'en rougir, au lieu que ſi vôtre Mariage étoit déclaré, il faudroit que vous priſſiez un air un peu moins innocent, & plus coupable? enfin vous conſerverez toutes les minauderies de Fille; cela ſera delicieux pour vous, car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons, & comment ne les aimeroit-elle pas? On dit qu'aſſez ſouvent elle leur doit tout ce qu'elle eſt. Vous pourrez les mettre en uſage à l'égard de Monſieur de la F... même, vous ſerez une demy-Fille pour luy; & tant que vous ne porterez pas ſon nom, il vous reſtera quelque ſorte de droit d'être un peu plus compoſée, & plus réſervée à ſon égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous

propose, qui assurément doivent vous tenter; mais, ma chere Parente, ce qui décide l'affaire bien plus solidement, c'est la succession de la vieille Tante qu'il faut conserver; vous aurez dix mille livres de rente de plus, pour ne point porter pendant quelque temps le nom de Marquise de la F..., quoy que vous en fassiez les fonctions. Je croy, Dieu me pardonne, que d'autres accepteroient ce party, même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquise de la F... sans en porter jamais le nom.

A LA MEME.

LETTRE LXXXVII.

SAns mentir, ma chere Parente, je vous tiens trop heureuse dans vôtre petit Mariage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où avec toute vôtre vertu vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous sçavez de quel prix & de quel agrément est la difficulté de se voir, & la necessité d'y apporter beaucoup de précautions. Vous avez le plaisir de recevoir quelquefois dans vôtre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pût se débarasser des obstacles qu'il

qu'il rencontreroit, à qui vous avez laissé une porte entre ouverte de vôtre propre main, & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre sans bruit, qui marche doucement, & ne fait point le Maître de la maison. C'est être née coiffée que de ne se point départir de cette sevére sagesse dont vous faites profession, & d'éprouver ces sortes de delices, c'est à dire, de rassembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignez seulement que la vieille Tante ne meure; il vous en reviendroit dix mille livres de rente, mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez Mr. le Marquis & vous en cessant d'être contraints. Le Mariage clandestin est le moins Mariage, & par consequent le meilleur; vous ne serez que trop tôt en plein Mariage, où vous aurez le loisir de regreter vôtre premier état: alors vous connoîtrez la langueur, l'ennuy, les baaillemens reciproques, & tous les autres fruits de l'entiére liberté, & vous voudriez de tout vôtre cœur avoir ressuscité la vieille Tante. Pourroit elle jamais croire qu'elle fut si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous? Elle se pendroit si elle le sçavoit. Je fais reflexion sur cela qu'il ne faut point vieillir; quand on est vieux, on est toûjours attrapé par les jeunes gens de quelque maniére que ce soit. Cette pauvre bonne Femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant sa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne meriteriez pas les plaisirs,

firs, & après sa mort pour continuer toûjours d'être vôtre dupe, elle vous laissera dix mille livres de rente. La voilà bien.

A M. LE MARQUIS de F..

LETTRE LXXXVIII.

VOtre avanture, Monsieur, ou plutôt celle de Madame la Marquise de la F... est toute des plus plaisantes à mon sens. On a pris tous les soins & toutes les précautions du monde pour cacher une grosseſſe, jamais Fille n'a plus souffert que ma pauvre Cousine; enfin la Nourrice est arrêtée, le voyage se fait à la Campagne sous des pretextes qui avoient épuisé tout vôtre esprit, & voilà deux Garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos mesures. Ils sont tous deux resolus à séjourner en ce monde-cy; une seule Nourrice ne leur peut suffire, & la necessité d'en trouver une seconde évente le secret dans tout le Village; voilà le plus burlesque malheur qui vous pût arriver. Ne deviez-vous pas songer aussi qu'un Mariage clandestin n'est pas comme un Mariage ordinaire, & que les Enfans s'y font deux à deux? Si le Roy vouloit beaucoup peupler son Royaume, il n'en permettroit pas d'autres, je croy même qu'on ne verroit quasi plus naître de Filles; vous n'en aurez apparemment qu'a-

qu'après la mort de Madame vôtre Tante, & alors auſſi vous n'aurez qu'un Enfant à la fois, mais juſque-là il faut que la vertu du Mariage clandeſtin opere. Vôtre ſecret étant en peril par la fecondité ineſperée de Madame de la F. vous avez parfaitement bien fait de prendre les devants auprès de Madame vôtre Tante, & de luy faire dire qu'il étoit arrivé une petite avanture à Mademoiſelle d'Her... avec le Chevalier... Elle croit ce conte d'autant plus aiſément qu'elle hait beaucoup la Demoiſelle, & étant une fois prevenuë, elle ne luy ſera de ſa vie l'honneur de croire qu'elle puiſſe être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquiſe qui eſt à plaindre, il faut que ſa pudeur ſe faſſe bien à la fatigue, Mariage clandeſtin, deux Enfans à la fois, bruit d'une galanterie avec le Chevalier... bruit qui ſera reçû peut-être chez de certaines gens; voilà bien des affaires à ſoûtenir. Il y a quelque Demon malicieux qui en veut aux perſonnes qui ſe piquent de ſageſſe, c'eſt luy qui luy joüe de ces ſortes de tours-là; il eſt vray auſſi qu'il eſt fort redouté, & qu'on ne s'expoſe guere à ſa colére. Que ſert à ma Couſine toute ſa pruderie? Ne la voila t il pas deshonorée pour le Chevalier... qui n'y a pas grand'part, & qui pourtant vain comme il eſt, aidera de tout ſon pouvoir à l'Hiſtoire quand il viendra à la ſçavoir; Si j'étois en vôtre place, je craindrois que par l'experience, la Marquiſe de la F... ne vint à ſe dégoûter de la vertu. Il eſt vray pourtant que comme c'eſt prin-

principalement à elle qu'elle doit vôtre cœur, elle aura plus de peine à cesser de l'aimer.

A MADEMOISELLE D'HER...

LETTRE LXXXIX.

VOtre Mary se plaint de vous, & très-serieusement, & il a raison. Il dit que vous ne joüez plus bien le personnage de Fille, & qu'il est aisé de s'apercevoir que vous avez eu deux enfans; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous apprendre à vivre. Je voy bien que depuis le bruit qui a couru de vôtre avanture, vous êtes bien-aise qu'on vous croye mariée; mais serieusement que vous importe? Vous n'avez plus d'honneur, c'est celuy de vôtre Mary, & de là vient qu'il y a assez de Femmes qui ne se mettent en peine de rien, parce que ce qu'elles font est plus sur le compte de leurs Maris, que sur le leur. Mais on ne sçait si vous en avez un? On le sçaura quelque jour; & en attendant, si j'étois en vôtre place, je prendrois plaisir à joüir des avantages d'une réputation douteuse, à entrer également parmi les Femmes de bien qui vous croiront mariée, & parmy les Coquettes qui ne le croiront pas. Vous serez de ces deux mondes differens si vous voulez, jusqu'à la décla-

déclaration de vôtre Mariage ; car quand vous en serez une fois venuë là : & que vous aurez repris tous les dehors de la vertu, les Coquettes ne voudront plus de vous, & assurément vous y perdrez ; leur monde est le plus joly. Si vous étiez charitable, vous songeriez qu'à l'heure qu'il est, il y a quelques personnes tendres & fragiles qui se flatent que vous n'êtes point mariée, & qui sur vôtre exemple se consolent d'une fecondité qui n'a peut-être pas été si grande que la vôtre ; ne leur enviez point cette consolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquise de la F... on le croit déja assez, & on est assez disposé à vous rendre justice. Le Chevalier... lui-même, à qui Mr. le Marquis s'étoit avisé de donner les deux enfans, quoi qu'il ait été d'abord assez flaté de ce bruit, & qu'il l'ait receu avec toute la modestie capable de le confirmer, n'a pourtant osé s'y joüer long-temps, il a fait reflexion que la chose ne seroit pas toûjours douteuse, que vous ne vous gouverniez pas de sorte que sa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit à la faveur de l'ambiguité de vôtre conduite, & qu'il viendroit quelque éclaircissement fâcheux pour ceux qui ne se seroient pas assez défendus d'adopter les enfans d'autruy ; il a donc pris le party de nier de la bonne sorte, & du vray ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui soit cru. Reposez vous sur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous êtes bien-

heu-

heureuse que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille Tante une fois frapée, & frapée agreablement de vos pretendus amours avec le Chevalier... ne se soit pas avisée de craindre que vous fussiez sa Niéce; mais n'en faites pas trop, soyez encore quelque temps sans vous piquer trop de vertu, après quoy vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce sera une belle chose à voir quand vous aurez lâche là bride à toute vôtre sageſſe.

A MADEMOISELLE DEV...

LETTRE LXXXX.

DEpuis trois jours, Mademoiſelle, je ne fais que penſer à la queſtion ſur quoy vous m'avez fait l'honneur de me conſulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerez, mais beaucoup plus de cette derniére eſpèce. Je vous avouëray cependant qu'il y en a qui vous ſiéront mieux les uns que les autres. Je ne ſuis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air trop doux; je ne ſuis point d'avis non plus qu'on vous peigne en Bergere, vous avez l'air trop fier; j'ay imaginé un habillement qui n'a aucun des inconvenjens qu'on pourroit trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoiſe. Si vous ne ſçavez pas quelle ſorte d'habillement c'eſt, in-

informez-vous-en, on vous le dira. Il est vray que cet habillement là est difficile à soûtenir, & qu'il y auroit bien peu de Femmes qui y parussent avec avantage; mais ne vous mettez pas en peine, je vous répons qu'il vous siéra bien. Il est fort galant, & en même temps fort simple, deux choses qu'on a de la peine à faire rencontrer dans un même habit; ces Iroquoises entendent bien comment il faut se mettre. Il m'est venu une petite imagination qui pourra servir à orner le Tableau, c'est que comme les Iroquoises aussi bien que Messieurs leurs Maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne sera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerez quelqu'un par maniére d'amusement, cela s'accordera avec la figure d'Iroquoise que vous aurez, & avec vôtre caractére. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ay pû imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avoüeray que je suis fort content de l'invention qui est particuliére, & je croy que vous le serez aussi quand vous y aurez bien pensé.

A LA MÊME.

LETTRE LXXXXI.

JE ne disconviendray point, Mademoiselle, qu'après la figure d'Iroquoise que j'avois ima-

imaginée pour vous, la plus convenable ne soit celle de Flore que vôtre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des Fleurs, & nous autres nous serions bienheureux si vous vouliez vous en contenter, & ne regner que sur les Roses & les Violetes. Ne fera-t-on point paroitre dans le Tableau le Zephire vôtre Amant? Vous devez-vous en accommoder assez, il n'est propre qu'à des fonctions legéres & qui ne vous alarmeront pas; le plus grand desordre qu'il vous causera, sera de mêler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger vôtre Robe, & de se glisser adroitement entre elle & vous; mais comme cela se fera sans scandale, & qu'il n'y paroîtra presque pas, je ne croy pas que vous le trouviez mauvais. Enfin puisque vous dites souvent que vous n'aimez pas les Amans si solides, le Zephire sera justement vôtre fait, cependant quand vous aurez tâté quelque temps d'un Dieu si frivole, j'espere que vous en reviendrez aux simples Mortels, quoy qu'ils soyent un peu plus grossiers. J'ay bien envie de sçavoir comment vôtre Peintre reüssira à vôtre Portrait, son entreprise est hardie; il y a tant de graces sur vôtre visage qu'il faudroit faire un Portrait de chacune en particulier, en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la simplicité qui est dans vôtre air, un autre pour la finesse qui y brille, mais de pretendre les peindre toutes ensemble, douceur, fierté, simplicité, finesse, & tout le reste, je

ne

ne croy pas que cela se puisse ; je ne sçay seulement par quel hazard la nature a pû faire un mélange si heureux, ny comment dans vôtre Personne elle a si bien proportionné la dose de chaque agrément. Elle seroit bien empêchée à en faire autant une seconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine ; quand il songera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre luy échapera, son pinceau en laissera passer asseurement quelques-uns sans les representer, au lieu que mon cœur n'en laisse passer aucun qui ne soit vivement senty. Il n'y a que luy au monde qui tienne un compte exact de tous vos charmes, mais cet employ là est un peu dangereux.

A LA MEME.

LETTRE LXXXXII.

NE l'avois je pas bien dit qu'il y auroit une partie des beautez de vôtre visage qui ne se laisseroient point peindre? Je les connois, elles ne sont pas si aisées à gouverner, & il s'en faut bien que l'on ne fasse d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que vôtre Peintre vous fait extrémement valoir l'effet qu'a produit vôtre Portrait qui a été veu chez lui, & qu'il prétend qu'il est le plus beau du monde, parce qu'en le voiant, M. l'Envoyé de..

eſt devenu amoureux de vous. Ce n'eſt pas une grande merveille, un Allemand auroit grand tort s'il ne ſe rendoit à la dixiéme partie de vos charmes, & s'il faloit que vous les employaſſiez tous contre luy. Le voila fort aſſidu auprès de vous, & fort épris, vous n'auriez qu'à faire porter vôtre Portrait dans toutes les Cours de l'Europe, & vous verriez venir de toutes parts des Envoyez qui ne ſeroient que pour vous; au lieu que celuy-cy étoit venu d'abord pour des Negotiations qu'à la verité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entens parler de quelque deſſein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée, je vous declare qu'en ce cas-là je feray voir vôtre Portrait aux Ambaſſadeurs de Maroc, afin qu'ils vous demandent pour le Roy leur Maître, & que cela faſſe une diverſion. Vôtre beauté eſt ſi fort de tous les Païs, que je ne doute point qu'elle ne fît le même effet ſur les Africains que ſur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaiſir à aller faire enrager tout le Serrail du Roy de Maroc, & à luy rendre trois ou quatre cens Femmes inutiles? Vous aimez à faire des malices, celle-là ſeroit aſſez jolie; il vaudroit toûjours mieux prendre ce party-là, que d'aller ſe faire Allemande de gayeté de cœur.

A LA MÊME.

LETTRE LXXXXIII.

AQuoy ſert de feindre? Je ne ſuis point fâché du petit accident qui vous eſt arrivé à la chaſſe. Il vous ſervira à vous faire voir que la chaſte Diane ne veut point de vous. Il eſt aſſez honteux qu'une ſi ſage Déeſſe vous rebute; mais enfin depuis Caliſto, qui fut malheureuſement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irréprochable, Diane a pris reſolution de ne plus recevoir à ſa ſuite de jolies Nimphes, parce qu'elle les croit toutes ſujettes à caution; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait ſentir que vous ne luy conveniez pas. Venus d'un autre côté, qui n'eſt pas ſi vertueuſe & ſi farouche, vous tend les bras d'une maniére riante & agreable. Vous n'aurez point à craindre avec elle des chutes de cheval, ny des meurtriſſures univerſelles: il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois auſſi garder le lit; il y a de la peine par tout, mais du moins quand vous garderez le lit de par Venus, elle vous aura fourny d'avance de quoy vous conſoler; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les Liévres de ſon Empire, aſſurément vous ne ſeriez pas payée de l'incommodité que vous ſouffrez preſen-

tement. Abandonnez donc ce mêtier-là, si vous m'en croyez, vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous eussiez pû voir comment vous vous prepariez à la Chasse, ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviez rassemblé toutes vos graces naturelles & acquises, vous aviez pris un air vif, animé, & tout à fait aimable, vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux, comme s'il eût été question de tout cela pour prendre un Liévre. C'est que vous ne connoissez qu'une sorte de Chasse, & que vous vous imaginiez que ce qui vous a réüssi avec les hommes, vous doit réüssir aussi avec les bêtes. Contentez-vous de la premiere sorte de captures, vous n'entendez que celle-là. D'une Conversation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de merite, on ne vous rapportera point dans un Carosse toute meurtrie & toute brisée, comme on fit l'autre jour de cette maudite Chasse, où vous ne prîtes rien.

A LA MÊME.

LETTRE LXXXXIV.

JE ne doute pas, Mademoiselle, que ce ne vous soit une grande consolation dans vôtre mal d'avoir un Medecin aussi appliqué que... Il ne s'est pas contenté de voir tout le côté sur lequel vous étiez tombée, il

il a voulu absolument qu'on luy montrât l'autre aussi, pour voir s'il n'y avoit point de meurtrisseures par contre-coup, & Dieu mercy il n'y a rien trouvé ; mais enfin cela est toûjours d'une grande exactitude. Pour moy, je conseilleray à toutes les jeunes & jolies personnes de prendre ce Medecin là. Je ne sçay quelle récompense il aura pour avoir guery vos blessures, mais je tiens que de les avoir veuës, c'est déja une récompense suffisante. Je m'informeray à luy de quelques particularitez touchant vôtre personne, dont je croy qu'il n'y a point d'autre mortel qui puisse parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé fort étroitement au secret, vous êtes trop belle pour cela ; & l'y eussiez-vous obligé le plus étroitement du monde, vous êtes trop belle pour que le secret vous dût être gardé. Ce n'est pas pourtant que j'aye besoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ay qu'à voir la Venus de Medicis, & m'imaginer vos habits sur cette admirable Figure ; vous voilà, J'ay appris une chose que je vous avoüe que je n'eusse jamais cruë : je ne m'attendois point, que dans les endroits écorchez, il y dût jamais revenir une aussi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer si bien deux fois de suite à faire une peau ? Cependant on m'assure que la seconde est tout aussi belle qu'étoit la premiere, vous avez une beauté bien opiniâtre ; & bien à l'épreuve de toutes sortes d'accidens. Je croy, Dieu me pardonne, que si vous aviez perdu un œil, il

vous en reviendroit à la place un autre aussi beau. Faites desormais tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle, retournez à la Chasse, montez à cheval, tombez en, il n'y a à craindre que pour vôtre vie, vôtre beauté est en seureté tant que vous vivrez. S'il vous étoit resté de cet accident-cy des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'eussent eu leur agrément?

A MONSIEUR DE P...

LETTRE LXXXXV.

J'Ay passé dans mon petit Voyage par le Gouvernement de nôtre Amy Saint.... & il m'a prié de vous donner de ses nouvelles. Vous allez être supris d'apprendre que fait comme vous le connoissez, il est l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaît, c'est qu'il est assez naturel pour en être surpris luy-même. Toutes les Femmes ébloüies de l'éclat de sa dignité, luy font les yeux doux; & comme il n'avoit point du tout été gâté par celles de Paris, il rit de tout son cœur de se voir devenu tout à coup les delices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui sans cela le seroit assez, il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de Mr. le Gouverneur: mais depuis ce temps-là on ne fait plus que médire

&

& que plaisanter du bel homme, afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il jouë dans tout cela un fort bon personnage, l'amour ne luy a jamais été rien, sa passion dominante est la raillerie, & il ressemble autant à un Singe par dedans que par dehors. Ces Femmes font des pas vers luy, & il recule fondé sur sa laideur, qui ne luy permet pas, dit-il, de porter ses regards ny ses pensées sur de si belles personnes, & il leur avouë avec une ingenuité affectée qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui est encore plus laide que luy, dont il ait pû obtenir quelque chose. Sur cela on luy tient des discours generaux contre la beauté des hommes, & il prétend même qu'une fort jolie Creature ayant été assez naïve pour luy dire en rougissant & en baissant les yeux qu'il n'étoit point si laid, il le luy soûtint, & le prouva par le dénombrement de toutes ses laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers sur luy, parce qu'elle a été Maitresse du precedent Gouverneur; il dit qu'elle a conservé de son ancienne élevation des maniéres hautes, & qu'elle luy fait entendre que les autres, qui ne sont pas stilées comme elle aux affaires du Gouvernement, ne sont pas dignes de luy. Mais les autres aussi se servent de cette raison-là-même pour l'exclure du rang où elle aspire, & on insinuë souvent à Mr. le Gouverneur qu'elle n'a à luy donner que les restes de son prédecesseur. Beau combat

entre toutes ces Belles pour un si laid Personnage, & qui même ne fait que s'en moquer! je voudrois que vous eussiez été des conversations que nous avons euës sur ce sujet en beuvant ensemble. Je n'ay jamais veu son stile burlesque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompense de ses services, que d'être envoyé parmy toutes ces têtes folles qui luy fournissent une ample matiere de se réjoüir. Il n'y a en ce pays-là que les hommes qui soient sages, car je n'en ay pas veu un seul touché de l'honneur d'être amoureux de Madame la Gouvernante, ils n'ont point cette noble ambition.

A MONSIEUR DE LA S...

LETTRE LXXXXVI.

N'Empêcherez-vous point vôtre Amy de faire la folie à laquelle il se prépare? J'en tremble par l'interêt que vous me faites prendre en luy. Quoy! parce qu'il a surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à son Mariage, & qu'il est enfin possesseur de la Belle... il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la Campagne, résolu d'y passer sa vie avec elle seule, & jaloux de partager sa veuë avec d'autres! Quel transport est-ce-là? Le plus adorable objet qui

soit

soit dans l'Univers ne se peut-il pas bien posseder au milieu de Paris? Que... attende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce temps-là que la retraite & la solitude luy soit nécessaire pour joüir pleinement de son bonheur, on souffrira qu'il se retire dans les Deserts avec sa Nymphe; s'il veut même, on luy donnera un terme beaucoup plus court; mais enfin il ne faut pas compter sur un commencement de Mariage, la suite y ressemble trop peu. Dites-moy, s'il vous plaît, ils seront deux à cette Campagne; s'ils ne sont tous deux également charmez, la Campagne ne vaudra rien. Est-il seur du goût de cette Belle qu'il vient d'épouser? Se contentera-t-elle de ne voir toûjours que des arbres & luy! Il faudroit pour ce qu'il fait pouvoir répondre & de soy & d'un autre, & la moitié de cela, qui est la plus aisée, est encore au dessus de la force humaine. Il ne songe pas qu'une solitude, où il sera éternellement avec ce qu'il aime sans aucune distraction, usera sa passion en moins de rien, elle sera plus épuisée d'un mois de Campagne qu'elle n'eût été d'une année de sejour à la Ville. Ce n'est pas ainsi que les passions doivent être conduites, il faut étendre leur durée avec adresse, & les faire filer, pour ainsi dire, autant qu'on peut, en se ménageant de petits repos, des intervalles, d'autres occupations même. Vôtre Amy n'entend guére cet art-là. Pour moy, je m'en sers & m'en trouve bien.

A AU MÊME.

LETTRE LXXXXVII.

VOus ſouvient-il de ce que je vous manday il y a deux mois? Je trouvay hier vôtre Amy à la Comedie. Le voilà déja revenu à Paris, & il a fait encore bien pis, il a laiſſé ſa femme à la Campagne. Il eſt vray qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera icy que quelques jours; mais voulez-vous gager que cette petite affaire ira lentement? J'ay déja connu ſon refroidiſſement à ſes maniéres de parler, elles ſont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne ſont pas ſoûtenuës du même air. Il étoit aiſé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer ſon contentement, maintenant il ne ſe ſert que par habitude de ſes anciennes expreſſions; il dit froidement des choſes vives, & en vérité il ne les dit que pour ſe ſauver du deshonneur d'un changement ſi prompt. Il ſent luy-même cette difference, & évite une matiére qui étoit il y a quelque temps la ſeule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus ſi amoureux qu'il l'étoit. Il employe même en parlant de l'amour quelques termes peu reſpectueux, il luy donne les noms de folie, d'entêtement, corrigez à la verité, par quelques

ques Epithétes honorables, mais il n'importe, il ne parloit pas toûjours ainſi. Je le plains; il s'eſt engagé non ſeulement envers Madame... mais ce qu'il y a de pis, envers le public, à être toûjours amoureux. Il faudroit bien que la Belle s'accoûtumât à la diminution de ſa tendreſſe, & luy fît quartier; mais le public qui n'y a nul interêt, ne luy en fera point, il exigera de ce pauvre Garçon qu'il demeure à ſa Campagne, & s'il y manque, comme aſſeurément il y manquera, Dieu ſçait les plaiſanteries. Il auroit bien de l'obligation à qui luy feroit dans peu quelque Procès qui l'obligeroit à venir ſéjourner à Paris, je luy conſeillerois de s'y rétablir inſenſiblement en prenant d'abord un Apartement dans une Auberge, & puis comme l'affaire traîneroit, une Maiſon. Il faudra qu'il revienne d'un air humble, & preſque demandant grace. Quelle folie auſſi de s'aller confiner à la Campagne en publiant par tout, *je ſuis amoureux pour le reſte de ma vie, je n'ay plus beſoin du commerce des hommes!*

A MADEMOISELLE de V.

LETTRE LXXXXXVIII.

NE doutez point, Mademoiſelle, que je n'aye été charmé de la maniére dont vous vous tirâtes hier de la perilleuſe converſa-

sation que vous eûtes avec cette Demoiselle qui venoit vous livrer un assaut de bel esprit. Je croy bien qu'elle sortit persuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle, mais je vous en estime davantage d'avoir sçû remporter sur elle une Victoire qui ne l'ait pas blessée. Il y eut de vôtre part la plus ingenieuse malice du monde à luy laisser avoir de l'esprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de tems en tems que des choses simples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeller de ses hautes idées, si elle vous eût bien entenduë. Sans mentir, je ne vous ay jamais trouvée plus spirituelle, ny même plus belle, parce qu'une crainte secrette de vous laisser surpasser anima vos yeux & vôtre visage, & que l'application que vous aviez à jetter du ridicule sur de si beaux discours, rendit vôtre air plus fin. Jusqu'à present quand j'ay été touché de quelqu'un, je luy ay toûjours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit; j'avois regret à laisser imparfaite un belle idée qui devoit regner dans mon esprit, & je l'achevois de ma pure liberalité, mais de bonne foy, je ne vous donne rien, vous êtes la premiére personne que j'aye aimée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ses charmes. Aussi je ne pourray me vanger de vous comme j'ay fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lors que je n'étois pas content. Vôtre merite tiendra toûjours

bon

bon contre mes ressentimens, & je ne m'attens point à avoir jamais la consolation de vous trouver moins aimable, quand même j'auray le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me semble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais ; mais enfin je vous ay promis de ne vous dire jamais rien que de vray. Rien que de vray en amour! Cela n'est presque pas concevable ; il faloit que je fusse déja bien fou quand je vous fis une semblable promesse. Si jamais vous permétiés à ma raison de revenir un peu, je vous declare que je pretendrois bien recommencer à mentir selon la coûtume de la vraye galanterie : jusque là, je ne sçay combien de petits artifices d'amour que je puis avoir appris, me demeureront inutiles, je sçavois assez bien jouer une de ces langueurs qui touchent, ou prendre de ces maniéres vives qui séduisent, & j'ay veu plus d'une aimable personne se passionner à mes representations ; mais je renonce avec vous à tout mon acquis, & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne soit vray, ne vaut pas la peine d'en parler. Il feroit beau voir mes autres passions se comparer à celle-cy?

A LA MÊME.

LETTRE LXXXXIX.

JE nay point encore éprouvé d'empire si rude que le vôtre. Quoy, vous dites qu'il n'eſt pas poſſible que je ne vous trompe, parce que j'ay marqué juſqu'à preſent trop de plaiſir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru que je me ſois ennuyé un ſeul moment? Vous pretendez que cela n'eſt pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes maniéres. En vérité je ſuis bien malheureux; il ne me ſera point permis de ne me point ennuyer, lors qu'effectivement je ſuis le plus content du monde! Comment voudriez-vous que je fiſſe? Il n'y a que trois ans que j'ay l'honneur de vous voir, tous vos agrémens me ſont encore nouveaux, & de la maniére dont vous les ſçavez renouveller, & les faire ſucceder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, ſans tomber dans aucune repetition de charmes. Attendez que ce tems-là ſoit paſſé, je tâcheray de faire alors ce que vous ſouhaitez de moy, je m'ennuyeray; il me ſemble que c'eſt là ſe mettre à la raiſon. Je ſçay bien que ce qui rend l'amour de ſi peu de durée, c'eſt qu'on le pouſſe toûjours au delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extaſe perpetuelle auprès

près de ce qu'on aime, toûjours également ravi, & enchanté. La nature ne comporte point cela, & apparemment vous voulez menager ma tendresse, en luy accordant la permission de se relâcher quelquefois. Le motif est obligeant, & vous pouvez croire que j'en sens bien le prix; mais enfin, Mademoiselle, il n'est pas possible d'avoir la complaisance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous fasse sa Cour à ce prix-là. Je doute que Def.... même, Personnage si ennuyé & si ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEVALIER de L.

LETTRE C.

VOus êtes donc sur le point d'épouser l'aimable Devote, à qui vous faites la Cour depuis si long-tems, & vous renoncez pour elle à l'ordre de Malte? Vous alliez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces pensées pieuses en des desseins de Mariage. Voilà comme les belles Devotes sont dangereuses pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne fasse pas conscience de vous ôter à la Chrétienté, dont vous eussiez soûtenu les interêts toute vôtre vie contre les Othomans; car vous ne vous souvenez plus qu'il y ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous desormais qu'ils ne fassent bien des

des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas songé à cela; mais si je vous voulois du mal, je luy repreſenterois combien vous êtes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par vôtre Mariage. Peut-être auſſi croit elle en vous épouſant, & en vous convertiſſant faire une Caravanne auſſi glorieuſe à la Chrétienté, que toutes celles que vous euſſiez faites contre les Turcs. Mais dites moy, ne ſeriez-vous pas bien embaraſſé, ſi au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de Nobleſſe, pour vous recevoir Chevalier, Mademoiſelle de G... vous demandoit vos preuves de devotion, avant que de vous recevoir pour ſon Mary? Je ne croy pas que vous en ayez d'autre juſqu'à preſent que vôtre tendreſſe pour elle, mais apparemment elle ſe contente de cette preuve là, & en attendant qu'elle vous inſpire un amour divin, elle s'accommode toûjours de l'amour profane qu'elle vous a inſpiré. Les Devotes ſçavent bien aller à leurs fins, je gage que celle cy, ſous pretexte de vouloir vous convertir, vous aime; & que dans tous les ſermons qu'elle vous fera, la vertu de fidelité conjugale ne ſera pas oubliée. Au fond comme elle aura été l'inſtrument de vôtre converſion, il ſera juſte qu'elle en ait le profit. Je vous aſſeure qu'une converſion n'eut jamais un inſtrument plus agreable, & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Devots qu'il n'y en a, s'il y avoit beaucoup de Devotes comme elle. Adieu, mon cher Chevalier, hâtez-vous d'em-

d'empêcher qu'on ne puisse plus vous donner ce nom.

A MONSIEUR D. L.

LETTRE CI.

LA nouvelle que vous m'apprenez est fort plaisante. Quoi? Mademoiselle de S. P. est mariée? Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'amour, à ce que je voy, en use en grand Seigneur, il marie les Filles qui l'ont servy. Cela va donner courage aux autres, peut-être y en aura t-il, qui sur l'exemple de Mademoiselle de S. P. negligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui par sa seule valeur sera devenu Maréchal de France, en va faire tuer dix mille autres qui aspireront à la même élevation; & la Belle dont nous parlons va faire autant de Demoiselles de bonne volonté, qui se flateront d'attraper à la fin un Mary. Il faut qu'elle ait eu de l'esprit pour choisir juste entre tous ses Amans, celuy qui étoit capable de l'épouser. Elle ne s'est point amusée à avoir de la vertu inutilement, elle n'en a eu qu'une fois, mais à propos. Il y a bien des personnes dont elle n'est pas trop estimée, qui n'auroient pas l'adresse d'en faire autant. Ce pauvre Monsieur... est à plaindre d'avoir été le

seul qu'elle ait jugé digne de sa vertu ; il est vray pourtant qu'il se l'est attiré par sa sottise naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle le distinguât. Je ris quand je songe à ce que vous me dites, qu'avec un Billet de quatre lignes, elle le mettoit dans des ravissemens de deux mois, & qu'un jour qu'il se hazarda à luy baiser le bras, cette fiere Personne le menaça de le bannir pour jamais de sa présence. Je suis bien persuadé presentement qu'il ne faut que sçavoir placer les choses ; ces rigueurs-là étoient assez ridicules, mais bien placées, elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'après le Sacrement même, elle n'ait eu bien de la peine à se soûmettre au rigoureux devoir d'une Femme, & qu'elle n'ait rendu son Mary le plus heureux de tous les Conquérans par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait ; & le bonheur qu'elle luy pouvoit donner, avoit besoin d'assaisonnement.

A MADEMOISELLE DE V...

LETTRE CII.

JE vous vis hier si sensible à l'*Opera*, Mademoiselle, & hors de là vous me le paroissiez si peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laissez agir vôtre cœur à l'*Opera*, parce qu'il n'y

a rien de vray, & vous vous contraignez avec moy, parce qu'il y a trop de vérité dans tout ce que je vous dis; je ne sçay comment vous l'entendez, mais ce devoit être tout le contraire. J'ay beau vous dire des choses touchantes, elles ne vous font point tirer vôtre mouchoir de vôtre poche; si du Mény les disoit, il y auroit bien des larmes versées. Est-ce qu'on ne pourra vous toucher sans vous tromper? Ce seroit une destinée assez fâcheuse pour vous & pour moy, & peut-être encore plus pour moy, qui perdrois toute esperance à vôtre égard. La plus jolie chose du monde est une jolie personne comme vous, qui est vivante, c'est-à-dire qui a des sentimens, car les sentimens & la vie c'est une même chose, & qu'est-ce à vôtre avis, de n'être vivante qu'à l'*Opera*. Songez que vous ne vivrez que trois fois la semaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à Monsieur de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces personnes infirmes qui ne subsistent qu'à force de remedes. Il faudroit assembler un grand nombre de gens, préparer de la Musique avec beaucoup d'art & de peine; faire retentir à vos oreilles je ne sçay combien d'Instrumens, & tout cela, pour vous faire avoir quelque petit sentiment; pour moy si j'étois en vôtre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme seul suffiroit pour cela, & pourveu que vous apportassiez de vôtre part

de certaines dispositions, vous seriez plus vivante en voyant & en écoutant cet homme là, que vous ne l'êtes à l'*Opera* même. Enfin la vie ne consiste pas à prendre de l'air dans ses poumons, & à le rendre, elle consiste à prendre dans son cœur, & à rendre des sentimens. C'est par là que la vie de *l'Opera* est très-imparfaite; vous prenez quelque chose, il est vray, mais vous ne le redonnez point, du Mény vous a touchée, mais je vous déclare qu'il ne se soucioit point de vous. Il faut vivre d'une meilleure maniére, puisqu'enfin cela se peut.

A LA MÊME.

LETTRE CIII.

JE vis hier, Mademoiselle, un homme qui avoit assisté à un des plus agréables spectacles du monde. Vous étiez à votre Toilette, & il dit que dès que vous eûtes ôté un petit bonnet, & lâché quelques cordons, il vit tout d'un coup le plancher couvert d'une forêt de cheveux noirs. Il ne sçavoit d'abord d'où tant de cheveux pouvoient venir, il voulut remonter jusqu'à leur origine, & après qu'il eut fait des yeux un assez long chemin, il remarqua qu'ils tenoient tous à vôtre tête. Il n'eût pas crû que de vôtre tête il eût pû rien partir qui

fût

fût arrivé jusqu'au plancher. Mais ce qui le surprit encore davantage, c'est que parmy tous ces cheveux il en apperçut un d'une blancheur très-éclatante. Peut-être dans cette effroyable quantité que vous en avez, il faut qu'il s'en trouve de toutes les façons, que sçait-on si en cherchant bien on n'en découvriroit pas de rouges & de verds? Dans un si grand nombre rien n'est impossible. Cependant, je croirois plus volontiers que ce cheveu blanc auroit quelque cause particuliére, & qu'il faudroit l'attribuer à quelques soucis qu'on vous auroit donnez. Et quels soucis? Je vous demande pardon; mais franchement je n'en connois que d'une espèce qui puisse faire blanchir les cheveux d'une si belle Brune. Il y a quelqu'un caché dans la foule de vos adorateurs, à qui vous voulez plus de bien que vous ne dites. O trois & quatre fois heureux l'Auteur de ce cheveu blanc. Je mourrois satisfait si j'en avois fait autant en toute ma vie. Cependant je doute fort que j'y puisse réüssir, quand même vous prendriez en moy tout l'interêt possible. Je serois si soûmis, si assidu, si fidéle, que mon procedé ne vous pourroit jamais donner assez d'inquiétude pour blanchir un seul de vos cheveux, & s'il ne tenoit qu'à cela, vous les auriez encore avec moy à l'âge de quatrevingts ans aussi bruns que vous les avez. Aimez-moy, Mademoiselle, si vous m'en croyez pour la conservation de leur belle couleur, ou si ce party ne vous plaît pas, du moins aimez

avec un peu plus de moderation celuy que vous aimez. Ne sçauriez vous avoir un peu de passion sans blanchir aussi-tôt ? Tâchez de vous y prendre un peu moins violeminent. L'amour est fait pour mettre un nouveau brillant dans vos yeux, pour peindre vos jouës d'un nouvel incarnat, mais non pas pour répandre des neiges sur vôtre tête. Son devoir est de vous embellir, ce seroit grand pitié qu'il vous vieillît, luy qui rajeunit tout le monde. Arrachez de vôtre tête ce cheveu blanc, & en même temps arrachez-en la racine qui est dans vôtre cœur, & prenez des affections plus gayes.

AU MÊME.

LETTRE CIV.

NE vous plaignez point, Mademoiselle, que ce cheveu blanc qui devoit naturellement, dites-vous, passer pour une marque de sagesse, n'ait passé chez moy que pour une marque d'amour, c'est-à-dire de folie, selon vôtre interprétation. Telle est la condition des jeunes & jolies personnes, elles peuvent par quelque grand hazard être sages, mais on n'est pas obligé de le croire. Qu'elles en donnent tant de preuves qu'il leur plaira, il y a toûjours des incrédules. Vous vous êtes peut-être blanchy ce cheveu à médi-

diter profondément sur la vanité des choses de ce monde, sur la briéveté de la vie, sur l'inutilité de tout ce qui nous occupe ; mais ne prétendez pas, s'il vous plaît, vous faire honneur d'avoir élevé vos pensées si haut, vos cheveux en fussent-ils devenus plus blancs que ceux de Madame..... qui n'a pourtant jamais eu de ces sortes de pensées, cela ne serviroit de rien à vôtre réputation. Renoncez à la Morale, Mademoiselle, ou renoncez à l'aimable figure que vous avez, ce sont deux choses incompatibles, on ne vous les permettra point toutes deux ensemble, & quand il s'agira de deviner la cause de vôtre cheveu blanc, on l'attribuëra plutôt à une infidelité qu'on vous aura faite, qu'à la sagesse de vos reflexions. Ce seroit pourtant une chose incroyable qu'on vous fît une infidelité, mais il le seroit encore d'avantage que vous fissiez des reflexions.

A MADEMOISELLE DEV...

LETTRE CV.

JE rentre au Logis, Mademoiselle, après avoir couru toute la matinée pour trouver..... Il a eu de la peine à me promettre trois visites la semaine pour vous, & je ne sçay, quoy que je les aye obtenuës, si je l'ay pressé avec toute la chaleur possible de

me les accorder. Je ne contribuë pas trop volontiers à vous faire avoir de nouveaux charmes, vous n'en avez déja que trop, & s'il ne tenoit qu'à moy, je retrancherois plutôt que d'ajoûter. Je tremble quand je ſonge que vous ſçaurez chanter, & qu'aſſurément vous chanterez bien, car vous le voudrez. Vôtre bouche, qui n'eſt encore que je ne ſçay quoy d'incarnat & de façonné, ſçait déja me troubler quand je la regarde, & que ſera-ce quand il ſortira de là des ſons tendres & doux? Je vous avouëray pourtant que ce ſeroit toute autre choſe, ſi ces ſons tendres & doux n'étoient point notez, ſi vous les preniez dans vôtre cœur, & non ſur un papier, & ſi c'étoit un Maître à aimer plutôt qu'un Maître à chanter qui vous les eût appris.

A MONSIEUR de B...

LETTRE CVI.

CRoiriez-vous bien que j'ay une querelle ſur les bras, moy qui n'en ay point encore eu depuis que je ſuis dans le ſervice? J'avois dîné l'autre jour bien tranquillement dans mon Auberge, & au ſortir de table je me promenois dans la Cour avec quatre ou cinq Cavaliers. Les Nouvelles avoient été épuiſées pendant le dîné. Dequoy s'entretenir après les Nouvelles? Il ne reſtoit que les Da-

Dames. Une conversation d'Auberge ne pouvoit pas rouler sur des matiéres de galanteries aussi fines & aussi délicates que les Conversations de Clélie, on ne parla point des differences de l'amour & de l'amitié, ny de l'art de démêler le procedé de l'esprit d'avec celuy du cœur; il fut seulement question de sçavoir, lesquelles sont les plus belles des grosses personnes, ou des maigres. Puisqu'il falloit choisir une extrémité, je me déclaray pour les maigres. Il y avoit là un Capitaine Reformé, qui commença à soûtenir le party contraire avec chaleur. Il falut que j'élevasse mon ton naturel, pour répondre au sien. Je tournay en ridicule la majesté qu'il attribuoit aux grosses personnes, & le fis si heureusement, que les Rieurs se mirent de mon côté. Quand il voulut se moquer des maigres, on ne rit point; voilà mon homme au desespoir. J'avouë que le triomphe des maigres m'enfla le cœur, & que je pris un air victorieux. Il voulut s'en vanger par quelques paroles, qui s'adressoient personnellement à moy, mais ces autres Messieurs crurent qu'il étoit de leur prudence de faire finir la conversation. Ils m'ont dit que ce qui l'avoit mis dans les intérêts de l'embonpoint, est une très-grosse personne qu'il adore, mais ils eussent dû me faire quelque signe pour m'en avertir; & comme je ne suis amoureux d'aucune femme qui soit maigre, j'eusse cedé aussi-tôt. Il y a peut être quinze jours que cela s'est passé. J'ay fait des avances à Mr

le Capitaine pour luy faire oublier nôtre dispute, mais il ne me paroît pas disposé à entendre parler d'accommodement. Je croi qu'il veut avoir ce mérite-là auprès de sa Maitresse, & que dans les tendres protestations qu'il luy fait, il y mêle des sermens de ne pardonner jamais aux Ennemis de l'embonpoint. Hier je voulois aller à une certaine heure précise chez une assez jolie femme; le temps me pressoit, on n'avoit pas trouvé mes porteurs, j'y allois à pied, & fort vîte. Je poussay un peu quelqu'un en passant dans une ruë, justement c'étoit le Capitaine, qui me dit fiérement; *Morbleu, Monsieur, prenez garde à ce que vous faites.* Comme je n'avois pas un moment à perdre, je luy répondis d'un air chagrin, & sans le regarder, *Je n'ay pas le loisir de me battre contre vous, j'ay autre chose à faire*, & je passay outre. Il eût été ravy d'avoir une occasion de ferailler, mais franchement je n'eus pas assez d'honneur dans ce temps-là pour luy tenir tête. Je ne sçay ce qui arrivera de tout cecy, il seroit plaisant que la question de la grosseur ou de la maigreur des Dames, nous envoyât devant Messieurs les Maréchaux de France. Je remarque que mon Ennemy va par les Maisons, animant & soûlevant toutes les grosses personnes contre moy, & depuis quelques jours je trouve qu'elles me regardent de fort mauvais œil. Que feray-je, mon pauvre Amy, dans un peril si pressant? Je croy n'avoir pas d'autre ressource, que

que d'armer toutes les Maigres pour ma défense.

A MADEMOISELLE de I....

LETTRE CVII.

JE demande pardon au Roy, & à ma Patrie, du regret que j'ay de partir pour les Païs Bas, & d'aller trouver mon Regiment; mais en vérité, Mademoiſelle, vous êtes bien aimable, & je vous laiſſe avec un Rival. Dès que vous ne me verrez plus, vous oublirez combien je vous ay aimée, & vous croirez que mon Rival vous aime aſſez; mais prenez, je vous prie, un état de mon amour, pour le pouvoir toûjours comparer au ſien. Helas! Il va repreſenter ſur vôtre cœur, tout ce que nous allons faire dans les Païs-Bas, aſſauts, embuſcades, ſurpriſes, &c. Que ſera-ce, s'il réüſſit, comme nous réüſſirons ſans doute? Quand nous aurons bien pris des Villes, j'y ſuis peut-être pour la vingt milliéme partie de la gloire; mais quand à mon retour je retrouveray vôtre cœur pris, j'y ſuis pour tout. Je tâcheray à mériter que la Gazette parle de moy, pour vous faire ſouvenir de mon nom, mais le malheur eſt que je ne pourray pas faire mettre mes ſoûpirs dans la Gazette, & mon nom ſans mes ſoûpirs, c'eſt bien peu de choſe. Il me ſemble qu'il y a un fort mauvais ordre

pour

pour les Amans qui vont à la guerre. Le Roy donne à ceux qui ont des affaires & des dettes, de certaines Lettres d'Etat, par lesquelles les poursuites que leurs Creanciers feroient contr'eux, sont arrêtées, tandis qu'ils sont en Campagne pour le service de Sa Majesté; autrement il seroit bien cruel qu'ils trouvassent à leur retour; qu'on se seroit servy de leur absence pour renverser tout chez eux. Et ne devroit-il pas y avoir aussi pour les Amans des Lettres d'Etat; qui empêcheroient pendant qu'ils sont à l'Armée, qu'on profitât de leur éloignement, pour leur enlever le cœur de leurs Maitresses. On revient chez soy, après avoir exposé sa vie pour son Prince, & on trouve une Infidelle de la façon d'un Homme de Robe, ou d'un Citadin. C'est-là un grand desagrément dans le service, & quand Messieurs les Ministres y auront pensé, je croy qu'ils y remedieront. Il n'y aura que les Belles qui voudront peut-être s'y opposer, à cause de la trop grande fidelité qu'on exigeroit d'elles; ou de l'inutilité de vie où elles seroient réduites pendant toutes les Campagnes; mais il n'importe, le bien public le doit emporter sur tout; le Roy seroit assurément mieux servy. Je vais tâcher d'inspirer cette pensée à ceux qui approchent les Puissances, & si je puis, je vous obligeray bien à m'être fidelle en vertu d'une Déclaration du Roy, puisque vous ne voulez pas l'être naturellement.

A MADAME....

En luy envoyant du Vermillon pour une de ses Amies.

LETTRE CVIII.

VOus m'honorez beaucoup, Madame de m'avoir choisi pour me confier les besoins du teint d'une de vos Amies. Je vous envoye le meilleur Vermillon de Paris ; je souhaite que la Dame pour qui vous me l'avez demandé, & que je croy deviner, en soit contente, & que Mr. le Comte de... y soit trompé ; mais je crains que son Vermillon ne luy soit assez inutile, si l'on vous voit toûjours toutes deux ensemble, comme à l'ordinaire ; vôtre teint enlaidit plus le sien que mon rouge ne pourra l'embellir. Si vous vouliez être Amie genereuse, vous prendriez un peu de ce que je vous envoye, pour avoir le teint moins beau, & n'effacer pas celuy de Madame de.... avec tout le secours qu'il pourra avoir. Peut-être même le devriez vous faire par vôtre propre intrérêt ; car parce que vous aurez un incarnat plus vif que Madame de... on croira qu'il sera emprunté, & que le sien sera naturel. Au reste, Madame, soyez sûre du secret que vous me

me demandez, j'ay une égale discretion pour les cœurs, & pour les teints qui ont de la confiance en moy, & vous verrez que quand je rencontreray vôtre Amie, je seray le premier à admirer ce que j'ay acheté.

Extrait d'une Lettre écrite de Batavia dans les Indes Orientales, le 27 Novembre 1684. contenu dans une Lettre de M. de Fontenelles, reçûë à Rotterdam par M. Banage.

VOus sçavez que dans l'Isle de Bornéo dont nous sommes voisins, il n'y a que les Femmes qui puissent avoir la Royauté. Ces Peuples-là sont si jaloux d'être gouvernez par des personnes qui soient véritablement du sang Royal, & ils ont une telle opinion de la fragilité des femmes, qu'il leur faut toûjours une Reine dont les Enfans lui appartiennent incontestablement, & pour plus grande sûreté, les Principaux du Pays doivent être presens aux accouchemens des Reines. Il y a quelques années que la Reine nommée (1) Mliséo mourut, & sa Fille (2) Mréo lui succeda reconnuë d'abord dans toute l'Isle sans difficulté. Les commencemens de son regne furent assez goûtez par ses Sujets, mais ensuite les nouveautez qu'elle introduisit peu à peu dans le Gouvernement firent murmurer. Mréo vouloit que tous ses Ministres fussent (3) Eunuques, condition très dure & qu'on n'avoit point jusqu'alors imposée, & cependant elle ne les faisoit mutiler que d'une certaine façon qui n'empêchoit pas les maris de se plaindre encore d'eux. C'est la coûtume que les Reines donnent à certains jours des festins publics à

(1) l'Eglise (2) Rome (3) le Celibat des Prêtres.

à leurs Sujets. Mréo en avoit retranché la (4) moitié de ce que donnoient les autres Reines, bien plus, le pain étoit sous son régne d'un prix excessif dans toute l'Ile,& l'on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu (5), si ce n'est qu'on accusoit de certains Magiciens qu'elle avoit à ses gages de le faire perir avec des paroles. On se plaignit beaucoup encore de quelques prisons nouvellement bâties, ou elle faisoit jetter les criminel,& d'où elle les tiroit pour de l'argent (6) ce qui avoit considerablement augmenté ses revenus. Mais rien ne choquoit plus les habitans de Bornéo que la sale des cadavres qui étoit dans le Palais de la Reine, quoiqu'à dire le vrai ce ne fût pas là un mal bien réel pour des Sujets. Elle faisoit embaumer les corps de ses favoris lorsqu'ils mouroient, on les arrangeoit dans cette salle en grande cérémonie & il faloit qu'on leur rendît ses respects (7) avant que d'entrer dans l'appartement de Mréo. Il y avoit des Esprits naturellement fiers & independans qui ne s'y pouvoient resoudre. Les Peuples de l'Ile étoient dans ces mauvaises dispositions à l'égard du Gouvernement, lorsque voici une nouvelle Reine qui se presente, qui prétend être Fille de Mliséo, & déposseder Mréo. Elle commence par abolir toutes les nouveautez dont on se plaignoit, point d'Eunuques chez elle, point de Magiciens qui fassent encherir le pain, point de (8) salle pour les Cadavres, point de prisons que selon l'ancien ordre, point de festins imparfaits. J'avois oublié de vous dire que les Peuples de Bornéo sont dans l'opinion que les enfans legitimes doivent ressembler à leurs parent. (9) Eénegu, c'étoit

(4 le Retranchement de la Coupe à la Communion. (5) La Transubstanciation. (6) Le Purgatoire (7) Le Culte des Saints ou l'adoration des Images (8) les Reliques. (9) Geneve.

toit le nom de la nouvelle Princesse ressembloit parfaitement à la feuë Reine Mliséo, au lieu que Mréo n'en avoit presque pas un trait, aussi avoit on remarqué que Mréo n'aimoit point trop à se laisser voir en public: on dit même qu'elle supprimoit autant qu'il lui étoit possible, les portraits de Mliséo. Eénegu tout au contraire les conservoit de tout son pouvoir, & faisoit extrêmement valoir sa ressemblance. Mréo avoit aussi de son côté un grand avantage, c'est qu'il étoit constant qu'elle étoit née de Mliséo, du moins par le raport des Seigneurs, qui avoient dû en être témoins, & ces Seigneurs n'avoient point vû Naître Eénegu Il est vrai qu'Eénegu prétendoit qu'ils avoient été corrompus, ce qui n'étoit guéres vraisemblable. Elle contoit aussi une Histoire de sa Naissance par laquelle elle se trouvoit Fille legitime de Mliséo, mais c'étoit une histoire presqu'incroyable, & pareille à peu près à celle du Comte de Saint Geran dont on a tant parlé dans notre Europe. Cependant la contestation de ces deux Reines a partagé toute l'Ile, & y a allumé la guerre de toutes parts. Les uns tiennent pour la ressemblance contre la certitude de la naissance, les autres pour la certitude de la naissance contre la ressemblance. Il s'est donné beaucoup de batailles très sanglantes, & aucun des deux partis n'a encore tout à fait ruiné l'autre. On croit pourtant que Mréo l'emportera. Il n'y a pas long-temps qu'elle a surpris dans des endroits fort difficiles une partie de l'Armée d'Eénegu & en a exigé le serment de fidelité. Si son parti n'en est pas extremement fortifié, parce que ces soldats ne combattent pas trop volontiers sous ses enseignes, du moins celui d'Eénegu en est fort affoibli. J'aurai soin de vous apprendre l'année prochaine le succès de cette guerre, puisque vous aimez assez l'histoire pour ne pas negliger celle de ces Païs barbares, dont les mœurs & les coutumes sont si étranges.

FIN.





POËSIES
PASTORALES.

Avec un Traité sur la Nature de l'Eglogue, & une Digression sur les

ANCIENS & les MODERNES.

Par Monsieur

DE FONTENELLE,
de l'Academie Françoise.

Quatriéme Edition augmentée.

A AMSTERDAM,
Aux dépens d'Etienne Roger, chez qui l'on trouve un assortiment général de Musique.

M. DCC. XVI.



A MADAME LA DAUPHINE.

EGLOGUE.

Dans un Bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route certaine,
Et rêvois presque sans objet;
Un beau jour, un Ruisseau, les fleurs de nos Prairies,
Suffisent pour causer nos douces rêveries,
Quelquefois nous rêvons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître;
C'étoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naître
De nos hameaux les plus tendres amours.

J'écoutai sans vouloir paroître,
Trahison qui se fait toûjours
Aux Belles dont on veut surprendre les discours.

Non, disoit Cloris, j'en suis sûre,
C'étoit une Déesse, & tu lui fais injure
D'être d'un avis different.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui surprend;
Lise, as tu donc vû des Mortelles
Avoir l'air si noble & si grand?

Tu ne peux à sa vûë avoir été frappée
D'un respect plus profond que moi
Répondoit Lise, & cependant je croi,
Ma Cloris, que tu t'es trompée,
Et que j'en juge mieux que toi.
Les Déesses toûjours fiéres & mépriſantes
Ne rassûreroient point les Bergéres tremblantes
Par d'obligeans discours, des souris gracieux;
Mais tu l'as vû, cette auguste Personne
Qui vient de paroître en ces lieux,
Prend soin de rassurer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.
Cloris, as-tu vû des Déesses
Avoir un air si facile & si doux?

Alors

Alors je me preſente aux yeux des deux Bergéres,
Qui ne traitoient point ces myſtéres
Que des témoins cachez ſont ravis d'écouter;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire,
En devinant ici qui vous fait diſputer,
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi,
Je ſuis, je l'avouerai, du ſentiment de Liſe;
Mais Cloris, car il faut parler de bonne foi,
Cloris ne s'eſt guére mépriſe.

Comment en ſais-tu tant, toi qui n'es qu'un Berger,
Dît Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger?
Bergére, je conſens, repris je, à vous l'apprendre.
Quoi que ſimple Berger, j'ai voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS prend plaiſir à répandre
Les biens dont eſt comblé ce ruſtique ſéjour.
N'attendez pas de moi que je vous repreſente
Combien de ces beaux lieux la pompe eſt éclatante,
Je fus à leur aſpect interdit, ébloüi,

Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire,
Et de plus, tout doit bien s'en être évanoui,
Mes yeux furent long-temps attachez sur
VICTOIRE.

Car le croiriez-vous bien ? on me vit là chantant
Ces Airs d'une Muse champêtre,
Ces mêmes Airs que vous connoissez tant,
VICTOIRE le voulut, se delassant peut-être
De ces Airs plus polis que sans cesse elle entend.
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant;
O Ciel! qu'elle fit bien connoître
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût s'étend!
Les endroits dont je croi qu'on peut être content,
Un Souris fin qui venoit à paroître,
Les marquoit dans le même instant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous,
Vous devez bien savoir s'ils sont touchans & doux,
VICTOIRE le sait mieux encore.

Puis-

Puiſqu'elle daigne m'écouter,
Toûjours mes chants ſeront jugez par elle.
Et pourquoi ne la pas chanter,
Me direz-vous? la matiére eſt ſi belle.
Je le ſai bien, mais un ſimple Hautbois,
A vôtre avis, y pourroit-il ſuffire?
Phœbus lui-même avec ſa Lire
Y penſeroit plus d'une fois.



TABLE.

Eglogue à Madame la Dauphine.

I. Eglogue. *Alexandre*, 1
II. Eglogue *Silvanire & Delphire*, 7
III. Eglogue. *Delie*, 15
IV. Eglogue. *Daphné*, 20
V. Eglogue. *Eraſte*, 27
VI. Eglogue. *Ligdamis*, 32
VII. Eglogue. *Thamire*, 39
VIII. Eglogue. *Iſmene*, 45
IX. Eglogue. *Tirſis & Iris*, 50

Endimion. *Paſtorale.* 57

Diſcours ſur la Nature de l'Eglogue, 103
Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes, 133

Poëſies

TABLE.

Poëſies Diverſes.

LEttre de Dibutadis à Polemon, 159
Lettre de Flora à Pompée, 164
Lettre d'Arisbe au jeune Marius, 169
Lettre de Cleopatre à Auguſte, 177
Portrait de Clarice, 182
Les Jeux Olimpiques, 184
Sonnet d'Apollon à Daphné, 187
Sur un Souper, où l'on ſouhaittoit qu'une perſonne qui en devoit être s'ennuiât, 188
Sur un Retour, qui devoit être au mois d'Octobre, 190
Rêverie, 191
Etrennes, pour l'année 1701. *ibid.*
Autres Etrennes, 192
Sur des Etrennes avancées d'une année ſur l'autre, 193
L'Horoſcope, 194
Le Temps & l'Amour. *Fable*, 196
La Macreuſe, ſur ce qu'on traitoit de *Macreuſe*, un homme qui paroiſſoit fort indifferent, & qui cependant ne l'étoit pas, 197
Sur ce qu'en écrivant à une perſonne on n'avoit oſé écrire le mot d'*amour*, & qu'on l'avoit laiſſé en blanc, 198
Sur un Billet, où une perſonne n'avoit écrit que les premiéres lettres d'un ſentiment qu'on lui demandoit, 199
Sur un clair de Lune, 200
Sur une Paſſion d'Autonne, 201
A *Madame la D... de M....*, ſur ſon Mariage qui fut confirmé dans une Hotellerie d'une petite Ville, 202

Les

Les deux Courriers, 203
Caprice, 204
Sur une petite Verole, *ibid.*
Sur une Scene que j'avois faite contre l'Amour & Pſiché. *Pſiché à Iris.* 205
Madrigal. 206
Autre, *Ibid.*
Sur une paſſion conſtante, ſans être malheureuſe. 207
L'Anniverſaire. 208
Lettre à une Demoiſelle de Suéde, dont j'avois vû un très agréable Portrait chez M... Envoyé de Suéde, qui de plus m'en avoit dit des merveilles. 210

de l'Edition d'Hollande.

Eloge de Marqués, petit Epagneul venu d'Eſpagne, 215
Sonnet, 219
Les Fléches d'amour. 220
Le Ruiſſeau Amant, à la Prairie. 222

POËSIES PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIÈRE EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

Quand je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de Châteaux forcez, de Geans pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce soient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Astrée où dans un doux repos
L'Amour occupe seul de plus charmans Heros,
Où l'Amour seul de leurs destins decide,
Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan
Jusque dans Adamas le Souverain Druide,
Dieux, que je suis fâché que ce soit un Roman!

J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Esprits
Et de Celadon & d'Astrée
Iroient encore errans, des mêmes feux épris;
Où le charme secret produit par leur presence,
Feroit sentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaisirs de l'innocence.

O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
Lieux consacrez aux amours les plus tendres,
Montbrison, Marcilli, noms toûjours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplez d'Hilas & de Silvandres!
Mais pour nous consoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres, & ces Hilas,
Rempliſſons nôtre esprit de ces douces chimères,
Faisons-nous des Bergers propres à nous charmer,
Et puis que dans ces champs nous voudrions aimer,
Faisons-nous aussi des Bergéres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains
Nôtre raison seduite avec plaisir s'égare,
Elle-même joüit des objets qu'elle a feints,
Et cette illusion pour quelque temps repare
Le défaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordez aux Humains.

Ami,

Ami, dans ce dessein je t'offre cet Ouvrage;
Nous avons eu du Ciel l'un & l'autre en partage
Le même goût pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Heros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les proüesses extravagantes;
Sans doute nos esprits ne seront point blessez
Du fol entêtement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne seront redressez;
Mais pour cette puissante & douce rêverie,
Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
Avec quelques moutons à peine ramassez,
Rétablissant la Bergerie
Dans l'éclat des siecles passez,
Cher ami, sans plaisanterie.
N'en sommes-nous point menacez?

LEs Bergers d'un Hameau célèbroient une Fête,
Chacun d'eux plus paré meditoit sa conquête,
Ne respiroit qu'amour, & n'étoit appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire, & d'être remarqué.
Ce soin, mais plus secret, occupoit les Bergéres,
On avoit pris conseil des ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux Prez naissans;
Rien n'étoit oublié des secours innocens
Qu'en ces lieux la Nature & si simple & si belle
Peut recevoir d'un Art presqu'aussi simple qu'elle.
Ici, sous des Rameaux exprès entrelassez,
Où joüoient les rayons dont ils étoient percez,
On formoit tour à tour des danses differentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs amantes!
Là, dans une campagne on disputoit un prix;
L'amour plus que la gloire anime les esprits,
Les Belles aux Bergers inspirent de l'adresse,
Heureux qui met le prix aux pieds de sa maitresse!
Tout l'air retentissoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiseaux jaloux,
Il naissoit mille Amours, ce temps les favorise,
Ils étoient moins craintifs, ce temps les autorise,
De toutes parts enfin par mille jeux divers,
A la joie, au plaisirs les cœurs étoient ouvers:
Alcandre, Alcandre seul n'en étoit point capable;
A peine il reconnut un jour si remarquable,
En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris,
Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
Il se dérobe, il fuit une importune foule,
Par des chemins couverts en secret il se coule;
Aussi-tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau,
D'où les yeux aisément d'écouvrent le Hameau,

Il

Il y voit l'allegresse en tous lieux répanduë,
Pour un amant qui souffre insupportable vûë.
Il s'arrête, & pressé de ses vives douleurs;
Tout rit, tout est en joye, & moy, dit-il, je meurs.
Dix fois du sein des eaux la lumiére est sortie,
Depuis que du Hameau ma Bergére est partie;
Je faisois de la voir le plus doux de mes soins,
Si je ne la voyois, je la cherchois du moins,
L'amour me conduisoit, & je ne manquois guére
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergére;
Mais maintenant, helas! j'erre en ces mêmes lieux,
Plein d'elle, & sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le Soleil marche à pas lents sur nos têtes!
Quels jours! quelle tristesse! & l'on songe à des Fêtes!
On danse en ce Hameau! que je me tiens heureux,
D'être ici solitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois-je? quoi? je pourrois voir Doride
De loüanges toûjours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loüé ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joie?
Goutez bien le bonheur que le sort vous envoye,
Bergrées, joüissez de mille vœux offerts,
Dans l'absence d'Iris les momens vous sont chers.
Quelle eût orné les jeux! que d'yeux tournez sur elle!
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle!
Elle eût mis cet habit qu'elle même a filé,
Chef d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé;
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il sembloit de mon chant qu'elle fût moins touchée;

Il eſt vrai cependant que pour mieux m'écouter
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds ſa longue chevelure,
La Jonquille à ces nœuds eût ſervi de parure,
Elle eſt jaune, Iris brune, & ſans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard myſterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adreſſé,
Et de tous mes tourmens j'étois recompenſé.
Peut-être qu'à l'écart ſi je l'euſſe trouvée
D'une troupe jalouſe un peu moins obſervée,
Elle m'eût en fuïant dit quelques mots tout bas,
Avec ſa douce voix & ſon doux embarras;
Elle l'a déja fait aux Nôces de Silvie,
Ce plaiſir imprévû penſa m'ôter la vie,
Mon cœur ſe trouble encore à ce ſeul ſouvenir;
Quel moment! ah! grands Dieux, s'il pouvoit revenir
Alcandre, que dis-tu? La Bergére eſt abſente,
Peut être pour long-temps, peut-être peu conſtante,
Et juſqu'à ſes faveurs tu portes ton eſpoir?
Tu ſerois trop heureux ſeulement de la voir.

SILVANIRE ET DELPHIRE.

II. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

OU vas-tu, Licidas!

LICIDAS.

Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La course est assez longue.

LICIDAS.

Ah, s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mene,
J'irois encor bien plus loin.

ATIS.

Il est aisé de t'entendre;
Toûjours de l'amour.

LICIDAS.

Toûjours.
Que faire sans les Amours?

Qui viendroit me les défendre,
Je finirois-là mes jours.
Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi,
Bergéres & Bergers nous lui rendons hommage;
Il n'est point parmi nous d'usage,
Plus ancien, ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est ce pas chez nous la même chose?
Un Berger rougiroit de n'être pas amant,
Au doux peril d'aimer de soi-même on s'expose;
Qu'il arrive un évenement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause,
C'est l'Amour, c'est lui sûrement.
Par nos Iris, & nos Silvies
Tous nos destins sont décidez;
Les Troupeaux, il est vrai, sont assez mal gardez,
Mais les Belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout nôtre Hameau nous ne pouvions compter
Qu'une jeune Beauté qui fût indifferente;
Maintenant c'en est fait, Silvanire est amante,
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis-moi, Berger, par quelle voye
Il l'a soumise à son pouvoir;
Je suis curieux de savoir
Les divers moyens qu'il employe.
Aussi-bien je suivrai la route que tu tiens,
Pendant un assez long espace;
Dans de semblables entretiens.
Tu sais comme le temps se passe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque histoire pareille.

ATIS.

ATIS.

J'y consens, ce seroit une grande merveille
S'il ne nous en fournissoit pas.

LICIDAS.

SIlvanire vivoit sans avoir de tendresse,
Elle perdoit le temps d'une aimable jeunesse,
Et ce qui meritoit de plus grands châtimens,
Elle le faisoit perdre à deux ou trois amans,
Souvent contre l'Amour, même contre sa Mére,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithére,
Elle tint des discours offensants & hardis,
Je serois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant sa fierté naturelle,
Non sur de nouveaux soins du'un Amant eut pour elle,
L'Amour n'en fit pas tant & la reduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Miréne avec Zelide?
Tandis que le Soleil brûloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirez
Du reste des Mortels se croyoient delivrez.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire.
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire,
Plaisir, qui lui devoit sans doute être interdit.
Cieux! quels discours charmans Silvanire entendit!
Devine-les, Atis, toi qui sais comme on aime;
C'étoient de ses discours dictez par l'Amour même,
Que les indifferens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sauroit repeter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languissans,
Et craintifs & flateurs, doux ensemble & perçans.

Zelide en rougiſſoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour veritable,
Et Miréne charmé liſoit dans ſa rougeur
Des ſecrets, qu'à demi cachoit encor ſon cœur.
Tantôt de leur amours l'hiſtoire eſt retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut bleſſée,
Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
Rien n'eſt indifferent à des cœurs bien épris,
Les premiéres rigueurs qu'eut à ſouffrir Miréne,
Dont la Bergere alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux ſeuls importans,
Quels ſujets d'entretien à des Amans contents!
Ils s'occupent tantôt d'un ſimple badinage,
Qui des tendres amours eſt le charmant partage,
Que le reſpect pourtant accompagne toûjours,
Doux reſpect, qui lui-même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuſer ce qui pouvoit ſuffire,
Par quel art, cher Atis, ſe pourroit-il décrire;
Quelque débat entre eux ſurvenu pour un chant
Que chacun croyoit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle,
Et dans le mouvement que cauſoit la querelle
Une main de Zelide, ou bien un bras baiſé,
Un vain couroux d'Amante auſſi-tôt appaiſé,
Que ſai-je? mille jeux que l'Amour autoriſe,
Une innocente offenſe, une feinte ſurpriſe,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuſe;
De ce lieu ſolitaire elle ſortit réveuſe,
Les plus beaux de ſes jours, quoiqu'exempts de ſouci,
Tranquilles, fortunez, ne couloient point ainſi.

Elle

Elle croyoit toûjours voir Zelide & Miréne,
Toûjours de leurs discours sa mémoire étoit pleine,
Présage d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bien-tôt de ses Amans Lisis le plus aimable
A ses vœux empressez la trouva favorable,
Bien-tôt... mais qu'ai-je encore, Atis, à te conter?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bien-tôt sur tous les soins que la tendresse inspire
On ne distingua plus Zelide & Silvanire.
De l'amour cependant admire les attraits,
Le mal se prend à voir deux Amans de trop près.

ATIS.

Licidas, tu ne saurois croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens
Que nôtre commun Maître obtient une victoire;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras si j'ai bonne memoire.
Je pourrois bien les soirs oublier quelquefois
Combien on a mené de mes moutons aux bois,
J'oublierai bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guerir un Troupeau qui perit chaque jour,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

LICIDAS.

Puisque ta memoire est si bonne,
Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits,
Voi si je sai payer les plaisirs qu'on me donne.

TRois jours s'étoient passez, trois jours qu'avoient perdus
Et Delphire & Damon qui ne s'étoient point vûs,
Leurs Troupeaux jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement séparez ne paissoient qu'avec peine;
Tandis que le Berger ne songeoit qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir
La Bergére affectoit de paroître suivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fût servie;
Mais elle étoit distraite, & des soûpirs secrêts
Alloient après Damon jusqu'au fond des Forêts.
Voi de qu'elle rigueur étoit cette Bergére.
Damon lui déroba quelque faveur legére,
Delphire le bannit dans un premier courroux,
Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux.
Un soir que les Troupeaux sortant du pâturage
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour
Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
Delphire qui malgré l'ombre déja naissante
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une Amante,
S'arrêta sur sa route, & prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
Rêveur, plein d'une triste & sombre nonchalance,
Tel qu'on peut souhaiter un Amant dans l'absence.
Il laissoit ses Brebis errer en liberté,
Et son Hautbois oisif pendoit à son côté.
Delphire en fût touchée, & pour être apperçuë.
Elle fit quelque bruit, il détourna la vûë,
Et quand vers la Bergére il adressa ses pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.

Que

Que ne lui dît-il point ? les Nimphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'Echo qui des Bergers connoît tous les Amours
Ne repeta jamais de plus tendres discours.
Tantôt il condamnoit lui-même son audace,
D'un ton de suppliant il demandoit sa grace,
Et tantôt moins soûmis il trouvoit trop cruel
Qu'un leger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels soins assidus, & par quelle constance
Avoit-il prévenu cette amoureuse offense,
Et combien voyoit-on d'Amans moins empressez,
Moins ardens qu'il n'étoit, & mieux recompensez ?
A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il étoit trop content, puisqu'il aimoit Delphire,
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure,
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour ;
Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse
Il tâche à reparer son trop de hardiesse,
Au milieu des sermens de ne pretendre rien,
Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien !
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire.
On dit que le Berger, lors qu'on l'avoit banni,
Pour un moindre sujet avoit été puni,
Et sans savoir pourquoi, Delphire moins sévére
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

JE te l'avouë, Atis, tu t'es bien acquité.
J'aime Delphire, & sa fierté.

ATIS.

Ton goût est assez raisonnable,
Berger, & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté semblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.
Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quitte,
Adieu.

LICIDAS.

Je voi d'ici ce que ton cœur medite,
Ton voyage, Berger, ressemble assez au mien.

ATIS.

A dire vrai, cela se pourroit bien.
Va, puisses-tu jamais ne trouver de Cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me sont rien,
Je ne crains que les Infidelles.

DE-

DELIE

III. EGLOGUE.

A MAD...

QUitttons, mes chers Moutons, le cours de la Riviére,
L'Herbe ſera meilleure aux lieux quej'apperçoi,
Vous m'allez deſormais occuper toute entiére,
Mirtille qui m'aimoit ne ſonge plus à moi.

Helas! j'allois l'aimer, je n'en ſuis que trop ſûre;
Déja je prononçois ſon Nom avec plaiſir,
Déja je penſois moins à vous qu'à ma parure,
Déja pour vous garder je manquois de loiſir.

Moi, qui fus toûjours rigoureuſe
Je ne l'étois preſque plus que par art,
Qu'afin de redoubler ſon ardeur amoureuſe;
Puiſqu'il m'a dû quitter, Ciel! que je ſuis heureuſe,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!

Encore

Encore quelques soins, il n'étoit plus possible
Que mon cœur ne se rendît pas,
J'en eusse été touchée, & maintenant, helas!
Ce cœur regretteroit d'avoir été sensible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux;
Quel peril j'ai couru! cependant abusée
Par des commencemens trop doux,
Je ne soupçonnois pas que j'y fusse exposée.

Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Mirtille
La chanson que je fis pour lui,
Quoi qu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien,
Peut être encore une autre honte,
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.
J'en mourrois si je ne l'avois dite;
Quoi donc, il la sauroit, & pour mieux m'insulter
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oseroit la chanter?

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare,
Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement;
Mais lorsque mon Printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant,
Une si triste experience?

Profi-

Profitons-en pourtant, évitons les Pasteurs,
Leurs Danses, leurs Chansons, leurs Fêtes dangereuses.
Mais sur tout leurs discours flateurs;
Fuyons aussi les Bergéres heureuses;
Si d'un pareil bonheur je formois le souhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à surprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'est pas pour moi qu'un sort si doux est fait?

Inutile & vaine Jeunesse,
Toi qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ay-je affaire de toi pour sentir la tristesse
De vivre loin des jeux, des plaisirs, des amours?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne saurois voler avec trop de vîtesse.

Venez remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amusemens utiles,
Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquilles;
Ah! ne me laissez pas le loisir de songer
Que l'on puisse avoir un Berger.
Fontaines, Fleurs, Oiseaux, charmes pleins d'innocence,
Aidez à m'occuper, j'aurai recours à vous,
Sauvez-moi de l'Amour; helas! pour ma défense
Sera-ce assez que vous conspiriez tous?

D'où vient que je suis effrayée
Des efforts qu'il me va couter?
N'en serai-je pas bien payée,
Et le repos peut-il trop s'acheter?
Les plus tendres Bergers, & Mirtille lui-même,
N'ébranleroient pas mon dessein;
Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain,
Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.

AInsi parla Delie; alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de son tour;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa place,
Que Delie à Mirtille avoit déja fait grace.
Il n'étoit point volage, il avoit seulement
Eprouvé sa Bergére, & feint un changement,
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de temps se vit assez aimé
Pour savoir le dessein que l'on avoit formé;
Il ne demeura pas tout à fait inutile,
Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.

CE present Pastoral doit-il être pour vous ?
Helas ! je ne vous trouve aucun trait de Bergére,
Vous n'avez point ce tendre caractére,
Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux ;
Mais vous avez en récompense
Dans l'air, dans le visage assez de majesté,
Dans l'humeur assez de fierté,
Et peut-être un peu d'inconstance ;
Enfin vous êtes Nimphe, à ce que font juger
Vos appas, vos défauts, trop bisarre mêlange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager ;
Vous êtes Nimphe, & moy qui sous vos loix me range,
Je ne suis qu'un simple Berger.
Tendresse qui jamais n'étale ses services,
Délicatesses sans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flâteuse, ardeurs toûjours égales,
Transports qui sont ensemble & doux & violens,
Respect, constance, enfin les vertus pastorales,
Voilà quels sont tous mes talens.
Mais toute Nimphe que vous êtes.
Que vous faut-il de plus que des flâmes parfaites ?
Un Berger fidelle a dequoi
Payer le cœur des Nimphes même,
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime ;
Ne voit rien au dessus de soi.
Je ne croi pas qu'on vous irrite,
En vous tenant ce superbe discours ;
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir son merite,
Les Bergers ne sauroient vanter que leurs amours.

DAPHNE.

DAPHNÉ

IV. EGLOGUE.

ARCAS, PALE'MON, TIMANTE.

ARCAS & Palémon tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
Se répondant tous deux par des chansons semblables,
Formoient un combat Pastoral.
Ce n'étoit point la mépriſable gloire
Ou du Chant ou des Vers qui piquoit leurs eſprits,
Ils diſputoient un plus illuſtre prix,
Chacun prétendoit la victoire
Pour la Beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
Qui dans ſes jeunes ans enflâma tant de cœurs,
Qu'une experience ſavante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Paſteurs,
Et dont la vieilleſſe galante
Souvent par ſes avis ſe plaiſoit à former
Quelque Beauté ſimple & naiſſante,
Qui n'eût ſçu qu'être aimable, & non ſe faire aimer.

Le

Le Berger qui devoit trouver le sort contraire,
Ne devoit point payer deux Chevreuils & leur Mere
A son Rival victorieux,
Dans des temps plus grossiers peine assez ordinaire;
Il falloit, ô Loi plus sévére!
Et que n'eût-il pas aimé mieux?
Que du Berger vainqueur il chantât la Bergére.

Aussi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins?
Quels efforts des deux parts! O toi! Muse rustique,
Qui laissant à tes Sœurs la Trompette heroïque
N'enfles que des Pipeaux assemblez par tes mains,
Toi, qui du superbe Parnasse
Negligeant les Lauriers sacrez,
Te couronnes le front avec autant de grace
Des simples fleurs qui naissent dans les Prez,
Redis-moi le combat ardent, quoique paisible,
Que se livrerent les Bergers,
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préférence,
Amour, elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu sais en récompense,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Venus quelquefois avez-vous vû l'image?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergére aussi.

PALEMON.

Avec ses cheveux noirs Daphné plaît davantage,
Pardonne-moi, Venus, mon cœur en juge ainsi.

ARCAS.

ARCAS.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans sa coëffure,
Quel charme pour les yeux, quel peril pour les cœurs!

PALEMON.

Quand Daphné se fait voir sans aucune parure,
Elle sait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjouëment de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la suit.

PALEMON.

Daphné dans sa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toûjours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis est entourée,
Et je voi que mon choix s'est trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ses Amans, elle vit retirée;
Heureux qui lui pourroit fournir dequoi rêver!

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergére,
Sa beauté, sa douceur, tout plaît au même instant.

PALEMON.

Lors que l'on voit Daphné douce ensemble & sevére
On n'oseroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce hameau des Pasteurs étrangers.

PALEMON.

Oüi, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent,
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

ARCAS.

Dans le Christal des eaux souvent Philis se mire,
Et là contre mon cœur elle apprête des traits;
Ruisseaux, peignez-lui bien la beauté qui m'attire,
Philis en croira mieux les sermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines,
Le soin de sa beauté ne l'inquiete pas.
Soupirs que j'ai poussez, doux tourmens, tendres peines.
Vous seuls vous instruisez Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danse,
D'un éclat tout nouveau ses yeux sont allumez,
Il brille sur son front une aimable assûrance,
Elle sait que les cœurs vont tous être charmez.

PALEMON.

Daphné danse encor mieux, & n'en est pas si sure,
Soudain elle rougit, sa rougeur lui sied bien,
De loüanges en vain elle entend un murmure,
Tous les cœurs sont charmez, seule elle n'en sait rien.

ARCAS.

Aux soupirs d'Alcidon Philis étoit sensible,
Mais quel est mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprès d'elle un rival si terrible!
J'y perdrois, si Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ay point le plaisir de rendre mépriſable
Un Rival pour qui seul on avoit eu des yeux,
Daphné n'aima jamais, elle en est plus aimable,
Je puis même espérer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule
Prît la main de Philis qu'il ſerroit tendrement;
Soudain ſans qu'il me vît, près d'elle je me coule,
Elle me donna l'autre, & ſourît finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'eſt point déclarée,
J'eſpere cependant avoir un jour ſa foi,
Non pas que j'en juraſſe encor par Cithérée,
Mon cœur me le promet, c'eſt mon cœur que j'en croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractére,
Elle en fera pour moi, je l'ai trop merité;
C'eſt toûjours le Berger qui chante la Bergére,
Quel plaiſir que lui-même en ſoit auſſi chanté!

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux ſon me touche!
Je ne puis plus ſouffrir les hôtes de ces bois,
On ſent aller au cœur ce qui ſort de ſa bouche,
O Dieux! & j'entendrois, *j'aime*, de cette voix!

ARCAS.

Tu dois bien t'offenſer, Philis, on te compare;
Philis, c'eſt à Daphné; quel étrange rapport!
Se peut-il juſques-là que Palemon s'égare?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait tort?

PALEMON.

Daphné, quoi qu'en ces lieux nulle autre ne l'égale,
Ne viendroit pas plutôt à ſavoir nos débats,
Qu'elle voudroit ceder le prix à ſa rivale,
Mais Timante, je croi, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'inſupportable audace,
A t'aimer ſans eſpoir fais qu'il ſoit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient ſoudain l'empire de Daphné.

PALE-

PALEMON.

Daphné n'entreprends pas une telle vengeance,
Laisse Acas comme il est, & mes vœux sont remplis
Sa Philis lui fera sentir son inconstance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en est assez, je voi que vôtre zele
Pousseroit trop loin la querelle;
Vous ne parleriez bien-tôt plus
Du merite de l'une & de l'autre Bergére;
Vous perdriez le temps en discours superflus;
Conclusion trop ordinaire.

Ecoutez moi, Bergers, voici mon jugement,
Philis est la plus agréable.

PALMON.

Ah, Timante!

TIMANTE.

Ecoutez, Berger, tranquillement.
Mais je croi Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'est ainsi...

TIMANTE.

Bergers, je me sers de mes droits,
Et mon autorité doit être ici suivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute sa vie.
Vous, Arcas, préparez quelque chant pour Daphné;
Mais comme elle n'a pas aussi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,

A Philis sa Rivale un Bouquet soit donné.
L'Air sera tendre & doux, les Fleurs seront nouvelles;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un Air qui veut du temps, de la peine, & des soins,
Ce partage convient assez juste aux deux Belles.



ERASTE.

V. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

*LE Berger * qui jadis herita le Hautbois*
Du grand † Paſteur de Siracuſe,
Et dont même aujourd'hui la Muſe
De l'aimable Mantouë énorgueillit les bois,
Vouloit que des Forêts la demeure ſauvage
Fût digne qu'un Conſul y fit quelque ſéjour.
J'entreprens un plus grand ouvrage,
Moi qui voudrois rendre dignes d'un Sage
Des Forêts où regne l'Amour.

Pourquoi non cependant? ces Sages de la Grece,
Ces Thalés, ces Bias, grands & ſuperbes noms,
L'emportent-ils pour la ſageſſe
Sur nos Tirſis & nos Damons?
J'en doute; dans nos champs la Vertu toute pure
Agit ſans deſſein d'éclater,
Tout l'art de la raiſon ne ſauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture;
Ils ne ſe laiſſent point flâter,

* Virgile.
† Théocrite.

Aux plaisirs remplis d'imposture,
Que sans l'aveu de la Nature
L'Opinion ose inventer,
Ce n'est point chez eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien;
Mais pour la sagesse parfaite
Il leur manque des mots, un sévére maintien,
Et par malheur ils ont une Houlette.

Encore un grand défaut, ils sont toûjours amans;
De je ne sai quels feux qui leur semblent charmans
Leur ame est sans cesse remplie;
Mais quoi? tous les Humains sont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'est-il pas la plus sage folie
Dont on puisse payer le tribut que l'on doit?

Vous donc que la sagesse admet dans ses Misléres,
Qui simple spectateur des passions vulgaires.
De leurs ressorts en nous considerez le jeu,
Prenez des yeux qui ne soient pas austéres
Pour un Berger qui vous ressemble peu.
Ne riez pas de voir sa raison égarée
Par tant d'états divers passer en un seul jour,
Un Amant est chose sacrée,
Et qui par un vrai Sage est toûjours révérée,
Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.

LEs Oiseaux qui du jour annocent la naissance,
Laissoient encor les champs dans un profond
silence,
Lors qu'Eraste s'éveille, & croit qu'à son réveil
Déja Thetis s'apprête à rendre le Soleil.
Il court de sa Cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroître
Ni les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ni ce douteux éclat qui se joint à la nuit.
La Mere des Amours à peine renaissante
Commençoit à jetter sa lumiére perçante,
Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant;
Eraste entre en couroux contre le jour trop lent;
Iris lui vouloit bien parler dans un bôcage,
Quand le soir renvoyeroit les Troupeaux au Village
Et pour cet entretien Eraste est éveillé
Avant que sur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Titire;
Depuis que le Berger pour son Iris soupire,
Titire a pris le soin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous petir sans ce Maître étranger.
Eraste ose lui faire un injuste reproche.
Vous dormez, lui dit-il, lorsque le jour approche,
Les Troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partez. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour est loin encore, aux yeux d'Eraste même;
Il ne découvre rien; quelle lenteur extrême!
Quel siecle jusqu'au soir! il mesure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux,
Il faut que sur ces Monts ce grand Astre renaisse,
S'éleve lentement, & lentement s'abaisse,

Et se perde à la fin derriére ces grands bois,
Il mesure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour si souhaité, le jour enfin arrive;
Mais son inquietude en est encor plus vive,
Ses désirs, ses transports, ses divers mouvemens,
Lui font de tout ce jour sentir tous les momens.
Souvent pour moderer cette ardeur empressée
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée,
Tantôt de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantôt dans ses vergers s'amusant à couper
D'un Arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantôt de joncs tissus commençant quelque ouvrage;
En vain; toûjours Iris, toûjours cet heureux soir
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir:
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,
Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonne
De l'excès de sa flâme, & des beautez d'Iris;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris,
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant: il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre, mais quoi;
Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi?
A peine le Soleil commençoit à descendre,
Au bôcage déja le Berger va se rendre,
Il se flate qu'Iris conduite par l'amour
Y pourra bien venir avant la fin du jour,
Et quelquefois il craint que trop indifferente
Iris, la même Iris, ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard,
Son air marque à demi qu'elle vient par hazard,
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprenant la nouvelle

D'un désir curieux avoient été touchez;
Les uns près des Amans sous un Buisson cachez,
Prêtent à leurs discours une oreille attentive;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des Arbres touffus montez de toutes parts,
Pour savoir ce qu'on dit observent les regards.
Dans le bôcage alors Eraste & la Bergére
Respirerent cet air qu'on respire à Cythére,
Et par les doux transports dont ils furent atteins,
Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en se voyant, Dieux! combien ils s'aimerent!
Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se separerent
Mais Iris appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

LIGDAMIS.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

TU connois Ligdamis?

HILLAS.

Qui ne le connoît pas?
C'eſt lui qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger! il eſt du caractére,
Dont un Amant m'eût plu ſi j'euſſe été Bergére:
Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflâmer,
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et ſon amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'eſt pour lui qu'un honheur,
Il en ſent le plaiſir, & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter ſon audace,
Les faveurs qu'on lui fait ſont toûjours une grace.

ADRASTE.

As-tu vû de ſes Vers?

HILAS.

Je les ſai preſque tous.
O Ciel! qu'il en chantoit de tendres & de doux,

Quand

Quand Climene à la Ville alloit faire un Voyage!
Je n'en sais point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moi, je ne les sais point, j'étois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire!

HILAS.

Je t'obéis, écoute un Amant qui soupire.

VOus allez donc quitter pour la premiére fois
De nos Hameaux la demeure tranquille!
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la Ville,
Climene, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos Bois.

Là, d'illustres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous ébloüira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, helas! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une Musette & mon amour?

Ils vous mettront sans doute au dessus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux;
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidelles;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces loüanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene;
Mais ils vous le diront d'un air plus assûré,
Avec un art flateur des Bergers ignoré,
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, & j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les maniéres qu'on prend dans nos petits hameaux.
Rapportez-moi cette rougeur sincére,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts,
D'une jeune & simple Bergére;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévére
Que vous avez pour moi comme pour mes Rivaux.
Vous verrez à la Ville un exemple contraire;
Mais de vôtre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vû la même Ville où vous allez paroître,
Pour la belle Climene elle a vû mes langueurs;
Parmi tous les plaisirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regretois nôtre séjour champêtre,
Et vôtre vûë, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuieux;
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre,
Et

Et dites, s'il se peut, d'une maniére tendre,
C'est ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi, que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toi plutôt que l'un & l'autre adore
Amour, donne à mes vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il peut t'en coûter moins, & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux Autels de l'Amour, mais il aime;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux-ci, quoi qu'ils cédent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour,
Peut-être un air content ne sied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers-là, Berger, tu les sais?

ADRASTE

Oüi, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

Ecoute.

MA Bergére revient, c'eſt demain que ces lieux
S'embelliſſent par ſa préſence;
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ſes yeux.
Ah, Ciel! ſi de quelque diſtance
Elle me reconnoît à mon impatience,
Que mon ſort ſera glorieux!

Oüi, je ſerai le ſeul dont la joye éclatante
Par d'aſſez vifs tranſports marquera ce beau jour;
J'aurai ſeul une ardeur digne de ſon retour;
Elle ne pourra plus paroître indifférente;
Je lui prepare trop d'amour.

Que dis-je? cette ardeur eſt-elle donc nouvelle?
N'ai-je encor rien ſenti d'auſſi vif en aimant?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment ſeul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle
N'avois-je pas le même empreſſement?

Vous n'aurez que mes ſoins, mes tranſports ordinaires,
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer,
Vos yeux depuis long temps n'ont vû d'Amants ſincéres,
Et pourroient-ils jamais s'en deſacoutumer?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflâmer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legéres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La

La Ville est pleine de contrainte,
De faux sermens, & de veux indiscrets;
Que ne l'avez-vous vûë exprès
Pour savoir de quel prix est cet amour sans feinte
Qui se trouve dans nos Forêts,
De quel prix sont nos Bois pour s'y parler sans crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuse plainte,
Et mon cœur pour sentir vos traits

Revenez plus Bergére encore
Que vous n'étiez en nous quittant;
Songez qu'il est au monde un cœur qui vous adore.
Une Belle au milieu des soupirs quelle entend,
Au milieu d'une Cour dont sa fierté s'honore,
N'en peut pas toûjours dire autant.

HILAS.

Adraste, j'avoüerai que ma surprise est grande,
Que contre de tels Chants Climene se défende.

ADRASTE.

Et pourquoi le crois-tu? les Vers par leurs attraits
Ont soûmis les Lions, entraîné les Forêts;
Après cela, je croi, le moins qu'ils puissent faire
C'est d'adoucir le cœur d'une jeune Bergére.
L'Amour les a fait naître, & les Vers à leur tour
Ne manquerent jamais à bien servir l'Amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, est fiére, inexorable,

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis est amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t-on jamais pouſſé de ſoûpirs ſuperflus?

ADRASTE.

Et bien, je te dirai quelque choſe de plus.
Nous étions l'autre jour ſous l'Orme de Silene
Une aſſez groſſe Troupe où ſe trouva Climene,
On loüa Ligdamis, chacun en dît du bien,
Prens bien garde, Berger, ſeule elle n'en dît rien:
Dès que d'un tel diſcours on eut fait l'ouverture,
Elle ſe détourna rajuſtant ſa coëffure,
Où je ne voyois rien qui fût à rajuſter.
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire!
Une Belle eſt ſenſible, & tu veux bien le croire.

THA-

THAMIRE.

VII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

LEs Bergers tous les jours font entr'eux des Combats
Et de Chanſons, & de Muſettes;
Lors que vous vous trouvez ſeules comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas?
Quoi? les graces du chant ſont-elles néceſſaires
A des Bergers plutôt qu'à vous?

FLORISE.

Et quel ſujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un ſeul pour de jeunes Bergéres.

SILVIE.

Nos Amours?

AMARILLIS.

Et quoi donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux,
Que quelques Bergers curieux
N'écoutent des recits peut-être trop ſincéres.

SIL-

SILVIE.

Ne craignez point ces dangers
Dans des lieux si solitaires.

FLORISE.

Je crains par tout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantez sans tarder davantage;
Voyons qui de vous deux sait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage;
Mon expérience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que sans feinte avec moi vôtre cœur se déclare,
Entre Belles, je sai que la franchise est rare;
Mais elle doit ici regner dans vos discours.
Par un combat tel que le vôtre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.
Quand on y destine sa vie,
On ne s'y peut trop exercer;
Allons, agréable Silvie,
Je le voi bien, vous voulez commencer.

SILVIE.

Licas brûle pour moi de l'amour le plus tendre;
Que faire, Amarillis? quel parti puis-je prendre?
Je n'y sais que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'est fidelle Amant que mon Amant n'efface,
J'aime, mais j'en voudrois voir quelque autre en ma place,
Elle ne s'en sauveroit pas.

SIL-

SILVIE.

Aimer est un plaisir, mais il ne peut suffire,
Il y faut joindre encor le plaisir de le dire,
J'aime Licas, Licas le sait.

FLORISE.

Ce plaisir est bien doux, mais je me le refuse,
Je sai trop qu'il n'est point de Berger qui n'abuse
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je suis simple, & naïve, & de feindre incapable,
Et je croi ma franchise encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous être simple, & naïve,
Mais ce n'est pas ainsi qu'un Amant se captive,
Et mon Amant m'est précieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on se sent épriſe,
Ce n'est pas à l'Amant du moins qu'on le déguise,
Qui le cause, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un Amant m'examine,
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop sensible,
Détournez-vous de lui, mes yeux, s'il est possible,
Détournez-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque tems moins par art que par honte,
Mais je trouvai Licas si tendre un certain jour,
Un jour qu'on célébroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fût venu troubler nôtre entretien,
Je ne sai plus comment Thamire avoit sçu faire,
Mon secret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse,
La Fête de Venus étoit un temps heureux,
Je m'en suis apperçuë, & grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je sai bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,
Du peril où j'étois je me vis dégagée;
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moi, l'Amour juge entre nous
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lors qu'avec des regards attentifs, pleins de flâme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SIL-

SILVIE.

J'imagine toûjours quelques faveurs nouvelles,
Des preſens que l'Amour a ſoin d'aſſaiſonner;
Licas aura bien-tôt juſqu'à mes Tourterelles,
Je ne ſai plus que lui donner.

FLORISE

J'évite de n'avoir qu'une même conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danſer deux ou trois fois de ſuite,
Mais après je prens ſon Rival.

SILVIE.

Voyez juſqu'à quel point va ma douceur extrême.
Un jour Licas & moi nous careſſions mon Chien,
Nous le baiſions enſemble, il me baiſa moi-même,
Je feignis de n'en ſentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire,
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon ſein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoi qu'il conduisît mal ſa main.

SILVIE alloit encor reprendre après Floriſe,
Quand l'une & l'autre fut ſurpriſe
D'entendre un Buiſſon qui trembla.
Que des Amans l'inſtinct fidelle
Les conduit ſûrement ſur les pas d'une Belle!
Licas & Thamire étoient là.

L'agreable combat que celui des Bergéres,
Pour les témoins cachez qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire ſur tout, que par de longs myſtéres,
On avoit voulu tourmenter!
Floriſe fut confuſe, & d'une prompte courſe
Hors de ce lieu précipita ſes pas,
Derniére, mais foible reſſource,
Dans de ſemblables embarras.

Thamire la ſuivit, que pouvoit-elle faire?
Refuſer de le voir, marquer de la colére
Qu'il ſurprît un ſecret ſi long-temps renfermé;
Encor quelle colére, & quelle foible cauſe
D'accuſer un Amant aimé!
Elle le fit, & ce fut peu de choſe.
Bien-tôt ſon cœur ſe fut rendu;
Thamire qu'animoit ſa fortune preſente
Payoit par les tranſports d'une flâme contente
Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle?
Perſonne ne prît garde à ce qu'elle devint,
Sans doute, Amarillis ſe tint
Peu néceſſaire à vuider la querelle.

ISMENE.

VIII. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE...

VOUS qui par vos treize ans à peine encor fournis,
Par un éclat naissant de charmes infinis;
Par la simplicité compagne de vôtre âge,
D'un rustique Hautbois vous attirez l'hommage,
Vous dont les yeux déja causeroient dans nos champs
Mille innocens combats & de vers & de chants,
Pour des Muses sans Art convenable Heroïne,
Ecoutez ce qu'ici la mienne vous destine.
Voyez comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il est mené par un Amant adroit,
Quels pieges tend l'amour à ce qui vous ressemble;
Ce n'est pas mon dessein que vôtre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces piéges presentez
Avec un triste soin soient toûjours évitez.
Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puissiez craindre,
Ils ont quelque peril, je ne déguise rien.
Et que prétens-je donc? je ne le sai pas bien;
En termes généraux, sous des Histoires feintes,
Vous parler de desirs, de tendresse, de plaintes.
Ces mots plairoient toûjours, n'eussent-ils que le son,
Du reste, point d'avis, moins encor de leçon:

Aimer,

Aimer, ou n'aimer pas est une grande affaire,
Que sur ces deux partis vôtre cœur delibere,
On les peut l'un & l'autre & loüer & blâmer,
Quand tout est dit pourtant, on prend celui d'aimer.

SUr la fin d'un beau jour; aux bords d'une Fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ismene,
Elle aimoit en secret, & souvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui disoit la Bergére,
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire,
J'aime avec passion les airs que vous chantez,
J'aime à garder les fleurs que vous me presentez,
Si vous avez écrit mon nom sur quelque Hêtre,
Aux traits de vôtre main j'aime a vous reconnoître,
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire, heureux?
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangéreux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne seroit l'Amour que vous pourriez prétendre;
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me seront aussi chers que les miens,
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices;
Nôtre amitié peut-être aura l'air amoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangéreux.

Dieux!

Dieux! disoit le Berger, quelle est ma récompense!
Vous ne me marquerez aucune préference;
Avec cette amitié dont vous flatez mes maux
Vous vous plairez encore aux chants de mes Rivaux.
Je ne connois que trop vôtre humeur complaisante,
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces soûris flateurs
Que devroient ignorer tous les autres Pasteurs.
Ah! plutôt mille fois.. Non.. non, répondoit-elle,
Ismene à vos yeux seul voudra paroître belle.
Ces legers agrémens que vous m'avez trouvez,
Ces obligeans soûris, vous seront reservez;
Je n'écouterai point sans contrainte & sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismene;
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangéreux.

Et bien réprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes Rivaux quelque foible avantage,
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assûrez,
Moins acquis que le mien, & vous me preferez.
Toute autre l'auroit fait, mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience,
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi;
Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dît-elle tendrement, de ne me pas connoître:

Croyez-

Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flatoit mon cœur;
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite;
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiète?
La jalouse Doris pour me le reprocher
Parmi trente Pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colére!
On vous l'a raconté, n'en faites point mystére;
Je sai combien l'absence est un temps rigoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

Qu'auroit dit davantage une Bergére Amante?
Le mot d'amour manquoit, Ismene étoit contente,
A peine le Berger en esperoit-il tant,
Mais sans le mot d'amour, il n'étoit point content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse:
Il faut vous obéir, Ismene, & dès ce jour,
Dît-il en soûpirant, ne parler plus d'amour.
Puis qu'à vôtre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se reduire,
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter:
Si j'étois son Amant, voudroit bien m'écouter
Ses yeux m'ont dit cent fois, Corilas quitte Ismene,
Viens ici, Corillas, qu'un doux espoir t'amene,
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vainement,
J'aimois Ismene alors comme un fidelle Amant.
Maintenant cet amour que vôtre cœur rejette,
Ces soins trop empressez, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismene à ce langage
Demeuroit interdite, & changeoit de visage.

Pour

Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain.
Se servir avec art d'un voile ou de sa main,
Elle n'empêcha point son trouble de paroître,
Et quels charmes alors le Berger vit il naître!
Corilas! luy-dit elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, & ç'eût été le mieux,
Mais puis que l'amitié vous paroît trop paisible,
Qu'à moins que d'être Amant vous êtes insensible,
Que la fidelité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'Amour, & n'aimez point Doris.

TIRSIS, ET IRIS.

IX. EGLOGUE.

DANS le fond d'un Vallon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena son Troupeau,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergére.
D'arbres épais il est environné,
Il s'y conserve une ombre, il y regne un silence,
Qui font que ce séjour semble être destiné,
A recevoir la confidence
D'un cœur tendre & passionné.

Un clair ruisseau tombant d'une colline
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver,
Et quoi qu'il soit encor près de son origine,
Déja ses petits flots peuvent faire rêver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champêtre
Ne permet point que l'Art ose y paroître;
L'Art même leur nuiroit s'il les vouloit parer;
Telle en est l'aimable imposture,
Que quand on s'y vient retirer,
On se croit seul dans toute la nature.

Là,

Là, sortant du Hameau prochain,
Par differens chemins deux Amans se rendirent,
Sans en être d'accord l'un & l'autre ils comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joye amoureuse
Mieux que dans leurs discours éclata dans leurs yeux,
Seulement la Bergére en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.
Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
Que revêtoit l'herbe tendre & naissante,
Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
L'amour aux pieds d'Iris marquoit toûjours sa place,
Et voici leurs discours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifferens ne se montrera pas.

TIRSIS, IRIS.

TIRSIS.

ON aime en ces Hameaux, on songe assez à plaire,
Cependant cherchez-y quelque Berger sincére,
Et je veux bien, Iris, vous rendre vôtre foi,
Si vous en trouvez un sincére comme moi.

IRIS.

Il est quelques Beautez que l'on trompe, ou qu'on quitte,
Mais il en est plus d'une aussi qui le merite.
Et quoi, voulez-vous donc qu'avec fidelité
On aime Cleonice, & son air affecté?
Voulez-vous que l'on soit fidelle pour Madonte,
Qui toûjours sur ses ans nous impose sans honte?

Mais Climene, mais Liſe ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompez pas; pour être jeune, & Belle,
On n'en a pas toûjours un Amant plus fidelle.
Vous parlez de Climene! il n'eſt pas d'air plus doux,
Et même elle a, dit-on, quelque choſe de vous;
Mais ſi je vous diſois que Climene eſt trahie?
Menalque qui devroit l'aimer plus que ſa vie
Qui ſouvent la voit ſeul près d'un certain Buiſſon,
Menalque pour une autre a fait une chanſon.
Et Liſe, à vôtre avis, eſt-elle plus heureuſe,
Elle que ſes beaux yeux rendent ſi dédaigneuſe?
Elle oſa l'autre jour devant d'autres Paſteurs
Choiſir ſon Licidas pour lui donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien dûës;
Helas! le lendemain il les avoit perduës.

IRIS.

Tirſis, je vous entens, vous n'aimez pas ainſi,
Mais ne me puis je pas faire valoir auſſi?
Croyez-vous que pour être & fidelle & ſincére,
On en trouve toûjours autant dans ſa Bergére?
Damon y gagneroit, nous ſommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ſes ſoins,
L'autre jour cependant elle vint par derrriére
Au fier & beau Thamire ôter ſa pannetiére,
Damon étoit preſent, elle ne lui dit rien;
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien,
Ces tours-là ne ſe font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriez bien ſi j'en uſois de même.
On croit que Liſidor a lieu d'être content,
J'ai vû pourtant Alphiſe, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ſes longs cheveux en treſſe,
La Belle avoit un air de langueur, de pareſſe,

Au

Au contraire Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquitoit d'un emploi dont il étoit charmé,
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

TIRSIS.

Iris, qu'avez-vous dit; on se fût figuré
Que le fidelle amour, des Villes ignoré,
S'étoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Villes!
Ah! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas?
Charmé de leurs Chansons, je suivois tous leurs pas,
Maintenant que je sai qu'ils ne sont pas fidelles,
Je les fuis, & leurs voix ne me semblent plus belles.

IRIS.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant,
Je les cherchois toûjours avec empressement,
Mais depuis que je sai qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus parfaite,
J'évite de les voir, & les jours les plus longs
J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puis que dans ce Hameau les Amours dégénerent
Car tous nos vieux Bergers, on sait comme ils aimerent.
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le couroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je serai charmée
Parmi tant de Beautez d'être la plus aimée,
Où par mes tendres soins Tirsis sera nommé
Parmi tant de Pasteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne soit point ici de feux tels que les nôtres,
Joüissons du plaisir d'aimer plus que les autres,

Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui souffrent le partage, & changent tous les jours.

TIRSIS.

Si je change jamais, si mon cœur se partage,
Puissai-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage,
Puisse déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

Ruisseau qui murmurez, Bois chargez de verdure,
Ecoutez mon Bergers écoutez ce qu'il jure.
S'il trouve en son Iris un amour moins constant,
Je veux que tous mes traits changent au même instant,
Et que sans ressentir une secrete peine
Je ne puisse jamais rencontrer de Fontaine.

TIRSIS.

O vous, Dieu des Pasteurs, Déesse des Amans,
Ecoutez ma Bergére, écoutez ses sermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,
Vous tâcheriez en vain de me paroître aimables,
Ne songez pas qu'Iris voye encore le jour;
Pour Iris dans le monde il n'est qu'un seul amour.

TIRSIS.

Bergéres, qui causez tant de soupirs, de larmes,
Ne comptez plus sur moi pour admirer vos charmes,
Ne comptez plus sur moi pour ressentir vos traits,
Mes yeux à vos appas sont fermez pour jamais.

ALors de mille voix enſemble confonduës,
Et dans ce lieu tout à coup répanduës,
Des deux Amans l'entretien fut ſuivi:
Les Nimphes, les Silvains dans leurs Grottes obſcures,
Témoins de ces ardeurs ſi fidelles, ſi pures,
Leur applaudiſſoient à l'envi.



L'Ouvrage qui suit a été fait pour être mis en Musique.

ACTEURS.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, *Berger.*

ISMENE, *Bergére.*

LICORIS, *Confidente de Diane.*

CHOEUR *de Satires & de Faunes.*

CHOEUR *des Nimphes de Diane.*

CHOEUR *de Bergers.*

CHOEUR *des Heures.*

CHOEUR *de Ceux qui ont été metamorphosez en Etoiles.*

ENDI-

ENDIMION.

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

Le Theatre represente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

CEssez, cessez d'être Amant d'une ingrate.

LE SATIRE.

Choisissez mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans vôtre amour il n'est rien qui vous flate.

LE SATIRE.

Ne perdez point de précieux soupirs.

LICORIS.

Diane est belle & charmante
Mais elle est indifferente,
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir sans appas.

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout son courage,
Un soupir amoureux, un seul regard l'outrage;
Avec si peu d'espoir pourquoi vous embarquer;
Laissez-lui sa fierté, c'est un triste avantage,
On ne peut mieux punir une vertu sauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Cessez, cessez d'être Amant d'une ingrate,
Choisissez mieux l'objet de vos desirs,
Dans vôtre amour il n'est rien qui vous flate,
Ne perdez point de précieux soupirs.

PAN.

La froideur & l'indifference
Ne sont qu'une fausse apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un Amant fidelle,
Est-il une cruelle
Qui ne soit en danger?

LICORIS.

Quittez une vaine espérance.

LE SATIRE.

Du moins vous courez le hazard
De soupirer sans récompense.

LICORIS.

Quittez une vaine espérance

LE SATIRE.

Dussiez-vous être heureux, vous le seriez trop tard.

PAN.

Je ne sens point mon cœur effrayé des obstacles,
Pour

Pour les surmonter tous il est d'heureux momens;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'est pas en faveur des timides Amans.

Pan sort avec le Satire, & Licoris demeure seule pendant quelques momens.

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

QUel bonheur vous conduit dans ce Bois solitaire,
Sans y trouver un Amant odieux ?
Pan vient de sortir de ces lieux.

Malgré vôtre humeur sévére,
Le moins aimable des Dieux
A fait dessein de vous plaire ;
Rien ne marque mieux
Que la raison ne tient guére
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laissons à cet Amant une audace si vaine,
Elle aura le succès quelle peut meriter.
Mais que me veut Ismene ?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

DEesse, à vos genoux qu'avec respect j'embrasse,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'est dégagé d'un malheureux amour;
Souffrez que desormais je vous suive a la chasse,
Recevez-moi dans vôtre Cour.
L'Amour n'ose sur vous étendre sa puissance,
Je connois ses rigueurs, je crains encor ses coups?
Je ne puis être en assûrance.
Si je ne suis auprès de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels destins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds?
Endimion toûjours neglige-t-il vos vœux?

ISMENE.

Il redouble pour moi ses mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Péres
De nous unir tous deux.

Trop funeste projet, où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu coûté de larmes!
Helas! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains sujets de me flater,
Et le triste droit de me plaindre.

DI-

DIANE.

Quand l'Amour eſt en courroux,
Son courroux n'eſt pas durable.
Endimion eſt aimable;
S'il revient jamais vers vous
Serez-vous inébranlable?

Vous ne répondez point, je voi vôtre embarras.

ISMENE.

Daignez me preſſer moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore,
Vos liens ne ſont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens ſont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimez, vous aimez encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Vôtre ſecours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je ſuis la Souveraine,
Nimphes, qui ſur mes pas vous plaiſez à chaſſer,
Recevez parmi vous Iſmene,
A l'amour comme vous elle veut renoncer.

SCENE IV.

DIANE, NIMPHES DE DIANE, ISMENE.

CHOEUR DES NIMPHES.

NOus goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.
Que l'Amour au reſte du monde
Faſſe reſſentir ſes coups,
Ils n'iront point juſqu'à vous.
Venez, venez parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde,
Venez, venez parmi nous.

Danſes des Nimphes.

UNE NIMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous ſans nous coûter de larmes,
L'amour le plus heureux a toûjours ſes allarmes,
Aux innocens plaiſirs il ôte leurs douceurs,
Les chanſons des Oiſeaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zephirs, ont pour nous tous leurs charmes.

SCENE

SCENE V.

DIANE, NIMPHES, ISMENE, BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

BErgére, quel chagrin loin de nous vous entraîne;
Pourquoi voulez-vous nous quitter?
N'étoit-ce pas le nom d'Ismene
Que sans ceſſe aux Echos nous faiſions repéter?
N'étions-nous pas toûjours occupez à chanter
Et vos appas, & nôtre peine?
Bergére, quel chagrin loin de nous vous entraîne?
Pourquoi voulez-vous nous quitter?
Danſes des Bergers qui tâchent à flechir Iſmene.

CHOEUR DES BERGERS.

Voyez nôtre douleur ſincére,
Rendez-vous à nos ſoupirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Dans les Amans rien n'eſt ſincére,
N'écoutez point leurs ſoupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Suivez du moins ſes plaiſirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Fuyez les maux qu'Amour peut faire,
Fuyez même ſes plaiſirs.

ISMENE

ISMENE.

Je sai ce que je dois, Bergers, à vôtre zéle;
Mais mon dessein est pris, allez, oubliez-moi.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah! quelle injuste loi!
Pour vous-même, & pour nous que vous êtes cruelle!

Ils sortent.

DIANE à ISMENE.

Puisque rien desormais n'ébranle vôtre choix,
Recevez de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NIMPHES.

Joüissez de l'heureux partage
Qui vous est presenté.
L'Amour de toutes parts fait un affreux ravage,
Goûtez-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gemit dans l'esclavage,
Qu'il est doux d'être en liberté.

Elles sortent avec Ismene.

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

QUe tu prens un soin inutile,
Ismene! quelle erreur conduit ici tes pas!
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquille,
Et le mien ne l'est pas.
Tu fuis Endimion. Helas!
Que tu choisis mal ton azile?

DIANE.

DIANE.

Sans savoir de quel trait vôtre cœur est atteint,
Elle se plaint à vous d'une flâme fatale;
Avec plaisir on voit une Rivale
Qui souffre, & qui se plaint.

DIANE.

En écoutant ses maux ma honte étoit extrême,
D'imposer à ses yeux par un calme apparent;
J'ai bravé de l'Amour la puissance suprême,
Et l'on me croît toûjours la même;
Mais je ne joüis plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime
Quand on vient me vanter mon cœur indifférent.

LICORIS.

Banniſſez l'Amour de vôtre ame,
Son Empire pour vous auroit trop de rigueur,
Toûjours vôtre fierté combattroit vôtre flâme:
L'Amour ne répand point ses douceurs dans un cœur,
S'il n'en est paisible vainqueur.

Dégagez-vous, songez que vous êtes Déesse,
Et daignez voir quel choix vous avez fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendresse,
Et non pas de son objet.

L'aimable Berger que j'adore
N'a pas besoin d'un rang qui s'attire les yeux,
Il a mille vertus que lui-même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.

L'Amour

L'amour lui paroît mépriſable,
Et même en n'aimant rien il en eſt plus aimable.
Que ſa fierté dure toûjours,
Que toûjours à l'Amour elle ſoit plus rebelle.
Helas! pour ſoutenir la mienne qui chancelle,
Il me faut ce triſte ſecours.

LICORIS.

Mais s'il ne ſort jamais de ſon indifference.....

DIANE.

Je ſai trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel ſilence.
Cachera cet amour dont ma gloire s'offenſe,
En ſecret ſeulement j'oſerai ſoupirer,
Je languirai ſans eſpérance,
Et craindrai même d'eſpérer.

DIANE & LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs ſenſibles à la gloire,
Soient capables de s'attendrir?
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire,
Il faut lui ceder, & ſouffrir.

ACTE II.

Temple Rustique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'est pas encore consacré.

SCENE I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

QUel jour, quel heureux jour je vais voir célébrer!
Nos Bergers pour Diane ont secondé mon zele,
Ce Temple par mes soins est élevé pour elle,
Et nous allons le consacrer.

Jamais par des soupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque sans crime;
Ce détour, ce déguisement,
Convient à mon respect extrême,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime,
Feint qu'il adore seulement.

EURILAS.

Cachez moins un amour fidelle;
Vous n'êtes qu'un Berger,
Diane est immortelle;
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDI-

ENDIMION.

Si j'étois immortel, & Diane Bergére,
Je craindrois encor sa colére.
Mes feux n'osent paroitre au jour,
Je gemis sous les Loix que le respect m'impose,
Mais sa Divinité n'en est pas tant la cause
Que ses appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais se découvrir!
Que n'avez-vous pris soin de vous guerir
Par l'Himen de l'aimable Ismene?

Près d'un objet dont on est adoré,
On oublie à la fin une Beauté cruelle,
D'une funeste flâme un cœur n'est delivré
Que par une flâme nouvelle;
Et contre les Amours
Les Amours seuls sont un secours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,
Je ne puis espérer, & je n'ose me plaindre;
Cependant un plaisir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en secret des peines si cruelles,
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
La plus fiére des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaît lors que l'on est flaté
Du doux espoir de la victoire?
Mais vous ne pouvez croire
Que Diane jamais perde sa liberté,
Quel charme a pour vous sa fierté?

ENDIMION.

Elle redouble sa gloire,
Et le prix de sa beauté.
Je voi de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il est temps que la Fête commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS

ENDIMION.

ECoutez ces Bergers qui parlent par ma voix,
Déesse, Daignez quelquefois
Visiter ce Temple rustique;
On vous éleve ailleurs des Temples éclatans;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus constans.

Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous reparez l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour;
Vôtre Char, lors qu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent vôtre Cour.

II. BERGER.

En descendant des Cieux vous venez sur la Terre
Regner dans les vastes Forêts,
Vôtre noble loisir fait imiter la guerre,
Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos traits.

III. BERGER.

Jusque dans les Enfers vôtre pouvoir éclate,

Les

Les Manes en tremblant écoutent vôtre voix,
Au redoutable nom d'Hecate
Le sévére Pluton rompt lui-même ses Loix.

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le sombre rivage,
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux differens elle doit recevoir!
Chantons sa puissange suprême,
Le Maître des Dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos Eloges, Bergers, touchent peu la Déesse.
Songeons plutôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flâter.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous suivez la Loi?
Célébrez la gloire immortelle
D'un cœur toûjours maître de soi.

CHOEUR.

Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!
Vous avez sur l'Amour remporté la victoire,
Les plus grands Dieux ont ressenti ses coups,
La gloire de l'Amour ne sert qu'à vôtre gloire.
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!

SCENE

SCENE III.

Diane descend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION BERGERS.

DIANE.

BErgers, jusqu'en ce lieu vôtre hommage m'attire,
De sincéres respects savent charmer les Dieux,
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zele vous inspire.

Il suffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur esclavage;
Mais par de superbes discours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il suffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirez-vous, c'en est assez,
Vos encens & vos vœux seront récompensez.

Tous les Bergers sortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel! quel étonnement de mon ame s'empare!
Quoi? vôtre noble orgueil le dément en ce jour?
Diane hautement déclare
Qu'elle eſt moins contraire à l'Amour?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Fête,
Lui dont mon cœur eſt la conquête,
En outrageant l'Amour, il croyoit me flâter.
Excuſe ma foibleſſe,
Son erreur bleſſoit ma tendreſſe,
Et je n'ai pû la ſupporter.

LICORIS.

Ne me déguiſez rien, vous lui voulez apprendre
Que juſqu'à vous il peut lever les yeux,
Vous prenez pour parler un tour myſtérieux,
Mais vous voulez qu'il oſe vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir? Ciel! quelle honte! helas!
Du moins, ſi je le veux, ne le pénètre pas.

ACTE III.

SCENE I.

PAN, UN SATIRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BErgers, croirai-je un bruit qui vient de se répandre?
Diane a-t-elle protegé
L'Amour dans vos chants outragé?

ENDIMION & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir deffendre.

PAN.

Ah! j'obtiendrai le prix que merite ma foi.
A l'Amour desormais Diane est moins rebelle,
J'ose seul soupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moi.
Avec bien de l'amour on est toûjours aimable.
La Beauté que je sers étoit impitoyable,
Je sai que je dois peu compter sur mes appas;
Mais mon cœur m'assûroit d'un succès favorable,
Je l'ai crû sur sa foi, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'amour on est toûjours aimable.

LE SATIRE.

Aimez, aimez, j'approuve enfin vos feux,
Puisqu'ils vont être heureux.

Quand on porte sans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'esprit blessé;
Mais il n'est rien de plus sensé
Que d'être Amant, & même Amant fidelle;
Quand on est bien récompensé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joye à la Déesse;
Que les Faunes s'assemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allégresse
L'applaudir dès ce jour d'un changement si doux.

ENDIMION.

Quoi? déja vôtre amour s'aprête
A faire éclater sa conquête?

EURILAS.

L'Amant d'une fiére beauté
Doit ménager sa vanité;
S'il fait des progrès, il doit feindre
De ne pas s'en appercevoir,
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

PAN.

Et bien sans montrer que j'espére
Rendons hommage à ses attraits;
Et par des soins qui ne peuvent déplaire
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCE-

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux, quel coup terrible
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur!
Je me flatois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle!
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle!
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je pers le plaisir extrême
Que je sentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivez moins un transport que la raison condamne,
Ce n'est point un indigne choix
Que le puissant Dieu de nos bois.

ENDIMION.

Non, ce n'est point à lui d'oser aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui sont pas connus,
Elle n'en reçoit point les vœux qui lui sont dûs.

EURILAS.

Toûjours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence.

ENDIMION

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter son indifference,
Ce n'est pas moi du moins, on ne le peut penser.

Vengeons-nous, vengeons-nous d'une injure mortelle,
Il ne me reste plus que ce funeste bien,
Otons à l'infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Qu'elle fidelité Diane vous doit elle ?
Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'être fidelle
Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Et son amour, & mon devoir
Se fussent opposez au panchant qui m'entraîne;
Je veux essayer leur pouvoir.
Je veux redemander Ismene à la Déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit venger ma tendresse.

EURILAS.

Oubliez-vous qu'on ignore vos feux ?
Vous parlez toûjours de vengeance.

ENDIMION.

Helas de mes transports quelle est la violence!
Que me dis-tu? que je suis malheureux!

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflâmé ?
Peut-être que Diane eût ressenti ma perte,
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vengeance est inutile,
C'est assez de se guerir.
Pourvû que vous soyez tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir ?

La

La vengeance est inutile,
C'est assez de se guerir.

ENDIMION.

Si je ne suivois pas ce conseil salutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir,
La Déesse paroît, je vais te satisfaire,
A mon repos Ismene est nécessaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

DEesse, mon audace est peut-être trop grande
De croire avoir le droit d'implorer vos bontez;
Si je merite peu ce que je vous demande,
Les bien-faits des Divinitez
Ne peuvent-être meritez.

DIANE.

Parlez, vous me verrez répondre à vôtre attente.

ENDIMION.

Ismene a le bonheur d'être de vôtre Cour,
Je ne sai cependant si son ame est contente;
Daignez souffrir son retour
Si j'obtiens qu'elle y consente,
D'aignez la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi? vous l'aimez? vous dont l'indifference
Rejettoit ses vœux & ses soins?

ENDIMION.

Quand on y pense le moins,
Souvent l'Amour prend naissance.

La pitié, le repentir,
Tout, vers Iſmene me rappelle,
Sa retraite m'a fait ſentir
Combien je perdois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous ſouhaitez
N'eſt pas une legére grace.

ENDIMION.

Si jamais des mortels les vœux ſont écoutez...

DIANE.

Allez, je reſoudrai ce qu'il faut que je faſſe,
Et vous ſaurez mes volontez.

SCENE IV.

DIANE.

OU ſuis-je? Endimion pour Iſmene ſoupire,
Et moi, je me livrois au charme qui m'attire,
Déja je trahiſſois le ſecret de mon feu.
Après une foibleſſe inutile & honteuſe,
Après avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vengeance rigoureuſe....
Mais quoi? ne dois-je pas me croire trop heureuſe
Que l'ingrat m'entende ſi peu?

En me cauſant une douleur extrême
Il met du moins ma gloire en ſûreté,
S'il ne m'eût ſoûtenuë, helas! contre lui-même,
J'oubliois toute ma fierté.

Mais

Mais qu'il ne penſe pas que je lui rende Iſmene,
Qu'il n'attende pas mon ſecours
Pour former une indigne chaine;
Je redeviens Diane, & veux l'être toûjours,
Je reprens ma premiére haine
Pour tous les cœurs eſclaves des Amours.

Je voi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende?
Ma peine, ô Ciel! n'eſt donc pas aſſez grande?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

DEeſſe, ſouffrez qu'en ce jour
Tous les Demy-Dieux de ma Cour
Se ſoûmettent à vôtre Empire,
Mes ſoins ne peuvent ſeuls ſuffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les Forêts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus ſecrets
Sans ceſſe retentiſſent
De Diane & de ſes attraits,
Que tous les autres Chants finiſſent.
On ne doit célébrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

CHOEUR.

Que les Forêts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts.
Que les Antres les plus ſecrets
Sans ceſſe retentiſſent
De Diane & de ſes attraits,
Que tous les autres Chants finiſſent,
On ne doit célébrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

Danſes des Faunes.

DIANE à PAN.

A recevoir vos ſoins j'ai voulu me contraindre,
Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre;
Quand on eſt trop ſévére, on ſe croit en danger;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que vôtre amour eſt inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle ſort.

SCENE VI.

PAN, FAUNES & SILVAINS.

PAN.

AY-je bien entendu? c'eſt ainſi qu'on m'outrage?
O Ciel? où me vois-je reduit?
J'avois pris de l'eſpoir, il eſt ſoudain détruit,
Ah quelle honte! quelle rage!

CHOEUR DES FAUNES.

Guériſſez-vous d'un feu ſi mal récompenſé,
Des Faunes vos ſujets l'honneur en eſt bleſſé.

On

On ne voit point entre eux paroître
De malheureux Amants.
Ah! verra-t-on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens?

PAN.

Soins qu'on a mépriſez, vains efforts de mon zele,
Ne ceſſez point de vous offrir à moi;
Vous n'avez pû toucher une ame trop cruelle,
Servez du moins à m'inſpirer contre elle
Tout le courroux que je lui doi.



ACTE IV.

SCENE I.

ISMENE.

SOmbres Forêts qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete?
J'aimois un insensible, & ce que j'ay quitté
Ne doit pas être regretté.
Cependant sans savoir ce que mon cœur regrette,
Je le sens toûjours agité.

Sombres Forêts qui charmez la Déesse,
Doux asile où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

ISmene, parlez-moi sans feinte.
Endimion vous redemande à moi,
D'une tendre douleur j'ai vû son ame atteinte;
Ismene, parlez-moi sans feinte,
Voulez-vous renoncer à vivre sous ma loy?

ISMENE.

O Ciel! que ma surprise est grande!
Quoi? cet ingrat..... non, non, je ne le puis penser.

DIANE.

A son Amour naissant il veut que je vous rende,
Répondez, je vous le commande,
A vivre sous ma loi voulez-vous renoncer?

ISMENE.

Vous savez qu'à jamais je m'y suis asservie,
Rien ne peut ébranler ma foy;
A suivre d'autres loix si l'Amour me convie,
L'Amour sans vôtre aveu ne peut plus rien sur moi.

DIANE.

J'entens ce que vous n'osez dire,
J'userai bien de mon empire,
Je verrai vôtre Amant, allez, attendez-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ainsi vous permettez qu'Ismene soit contente,
Vôtre cœur à jamais reprend sa liberté;
J'ai vû par son amour ce grand cœur agité,
Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante

DIANE.

Cesse de presenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE & LICORIS.

Qu'on est foible quand on aime!
Qu'il est difficile, helas!
De vaincre un Amour extrême!
Après la Victoire même
On rend encor des combats.

DIANE.

Je sai qu'Endimion ne me fait point d'outrage;
Cependant son Amour m'irrite malgré moi,
Je ne prétens point à sa foy,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage.
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice,
J'ai honte de mon injustice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'est une peine afreuse
De rendre une rivale heureuse,

C'est

C'eſt un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lors que la gloire eſt contente,
Songez quelle douceur charmante
Doit gouter un cœur généreux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon deſſein va s'exécuter,
Je vais... mais quoi ? je ſens mon feu ſe revolter,
Je ſens ma foibleſſe renaître,
Par de nouveaux combats faut-il la ſurmonter!
Dans quel deſordre je retombe!
Que je crains qu'à la fin ma raiſon ne ſuccombe!

Cruel Amour, es-tu content ?
Seule je te bravois dans la Troupe Céleſte,
Mais ſur mon cœur enfin ton Empire s'étend.
Tu vois ce cœur ſi fier interdit & flotant,
Le peu de force qui me reſte
Peut me quitter en un inſtant.
Suis-je pour toi dans cet état funeſte
Un triomphe aſſez éclatant?
Cruel Amour, es-tu content?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroiſſez plus tranquille,
Prononcez un aveu qui vous fait ſoupirer;
Plus cet effort eſt difficile,
Moins vous devez le differer.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION.

DIANE.

VEnez, Endimion, tout vous est favorable,
J'accorde Ismene à vos desirs.

ENDIMION.

Ah! que mon sort est déplorable!

DIANE.

Que dites-vous? d'où naissent ces soupirs?

ENDIMION.

Jusque dans vos bontez le destin m'est contraire.
Que ne rejettiez-vous des vœux si mal conçus?

DIANE.

Quelle plainte osez-vous me faire?
Quoi? c'est ainsi que mes dons sont reçus?

Que devient dès ce jour cette flâme nouvelle,
Qu'Ismene en vous fuyant a sçu vous inspirer?

ENDIMION

Helas! pouvez-vous ignorer
Que je suis sans amour pour elle?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échapez, mes bizarres desseins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflâme,
Que j'ai voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains?

DIANE.

Vous voulez sortir d'esclavage.
Suivez vôtre projet avec plus de courage.

On

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne,
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux Amour.
Que vous importe-t- il que j'en perde le jour?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'est possible,
Etablir la tranquillité.
Il n'est rien de plus doux pour une ame insensible,
Que de voir en tous lieux regner la liberté.

ENDIMION.

Pourquoi, Déesse impitoyable,
A combattre mes feux voulez-vous m'engager?
Je sai que je ne suis qu'un mortel, qu'un Berger,
Mais lors que j'ose aimer un objet adorable,
Du moins je ne suis pas coupable
D'un téméraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime secret la peine est assez grande,
J'étouffe mes soupirs & mes gemissemens.
Déesse, par pitié laissez-moi mes tourmens,
C'est tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens'je? quoi, Berger.....

ENDIMION.

Qu'ai-je dit? quel transport?
Ciel! ai-je rompu le silence?
L'Amour à mon respect a t-il fait violence?
Ah! vos yeux irritez m'instruisent de mon sort;
J'y vois tout mon forfait, & toute mon offense,
Mon feu s'est découvert, j'ai merité la mort.

SCENE

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane.*

DU grand Aſtre des jours la mourante lumiére
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers,
Commencez vôtre carriére,
Et conſolez l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux deſcende,
Vents, c'eſt moi qui vous le commande.

Danſes des Heures tandis que le Char deſcend, Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandez, répandez vôtre douce clarté,
Diſſipez de la nuit l'obſcurité profonde,
Vous devez la lumiére au monde,
Lors que le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

ENDIMION.

ELle part, & me laiſſe en ce lieu ſolitaire.
Elle n'a pas daigné m'exprimer ſa colére,

Il

Il luy suffit de me livrer
Au desespoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement, transport que je deteste,
Tout est perdu pour moy, vous m'avez fait parler.
J'ai rendu criminel par un aveu funeste
Le plus beau feu dont on puisse brûler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,
Je faisois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juste couroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
Deserts, qui desormais aurez pour moi des charmes,
Ouvrez vos Antres ténébreux
Pour recevoir un malheureux.

ACTE V.

Le Theâtre repréſente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'eſt retiré.

SCENE I.

ENDIMION *endormi*, CHOEUR D'AMOURS.

CHOEUR

PRêtez vôtre ſecours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.
Il céde au tourment qui l'accable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.
Un Amant miſerable
A beſoin de tous vos pavots.
Prêtez vôtre ſecours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendez-lui le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle eſt cette clarté naiſſante
Au milieu de l'obſcurité ?
Peut-être une Déeſſe Amante
Deſcend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'eſt Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ſes yeux.
Taiſons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours ſont en ces lieux.

SCE-

SCENE II.

DIANE.

PUis-je encore me reconnoître ?
L'amour du haut des Cieux me force à disparoître,
Je refuse aux Mortels saisis d'un juste effroi
La lumiére que je leur doi.

Le Berger que renferme un Antre si sauvage,
Par sa vive douleur a trop ſçu m'allarmer.
Nobles soins, que le sort m'a donnez en partage,
N'attendez rien de moi, je ne sai plus qu'aimer.

Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,
Le sommeil suspend son ennui.
Ce temps m'est précieux, puisqu'il ne peut lui-même
Savoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi ? faut-il toûjours soupirer & me taire ?
Ses vertus, son respect sincére,
Ses tourmens, & tous mes combats,
Pour me justifier ne suffiroient-ils pas ?

Je sens en sa faveur que tout me sollicite,
L'amour m'aprend ce qu'il merite,
Et ma Raison même à son tour
Ne m'en dit pas moins que l'Amour.

Qu'il

Qu'il ſorte d'un ſommeil, où ſa douleur mortelle
Peut-être encore agite ſes eſprits,
Qu'il ſache... ô Ciel quel deſſein ai-je pris?
Non, reprenons mon cœur, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient? fuyons. Quoi? je ne puis:
Ah! fuyons, je ſens trop le péril où je ſuis.

Mais helas! qu'ai-je fait?

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui ſe réveille.*

QUe vois-je? quoi, Déeſſe,
Vous venez pour punir un amour qui vous bleſſe?
Ah! mon trépas étoit certain,
Il alloit vous venger de ma coupable audace,
Mais je tiendrai pour une grace
Que de ſi juſtes coups partent de vôtre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyez-vous de la haine?

ENDIMION.

Contentez le courroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas venger du haut des Cieux?

ENDIMION.

Par ce diſcours obſcur vous redoublez ma peine
Je ne veux que mourir à vos yeux.

DIA-

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'être incertaine.

Apprenez vôtre sort, je ne puis plus cacher
Que mon superbe cœur soupire;
Vos vertus m'avoient sçu toucher,
Vôtre respect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ai je entendu? non, non, mes sens sont abusez,
Et ce songe va disparoître.

DIANE.

Quoi? mon Amour me fait-il méconnoître
Par vous-même qui le causez?

ENDIMION.

Déesse, est-il donc vray? quelle ardeur..... quel hommage.....
Tout mon cœur..... de mon trouble entendez le langage,
Je ne suis? pas digne d'un sort si doux
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnez aux soupirs qu'un Berger vous adresse,
Du moins je ne sens point mon cœur se partager,
Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager,
Je ne voi point que vous êtes Déesse.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendresse,
Je ne voi point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce sont vos charmes seuls qui savent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ay donné ma tendresse.

ENDIMION.

Je ne voy point que vous êtes Déesse.

DIA-

DIANE.

Je ne voi point que vous êtes Berger.

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez desarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur se croyoit invincible,
Mais vous l'avez desarmé.
Sans vous j'étois insensible,
Sans vous je n'eusse point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformez en Etoiles,
Dérobez vous des Cieux,
Des Nuages obscurs vous prêteront leurs voiles,
Descendez en ces lieux.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION, Tous ceux qui ont été changez en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSE'E, AMDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous, qui composez ma Cour
Vous qui des secrets de l'Amour
Eûtes toûjours la confidence,
Ecoûtez, & gardez un éternel silence.

Diane

Diane a de l'Amour reſſenti les attraits.

CHOEUR.

Quelle ſurpriſe! ô Ciel! Diane eſt moins ſévére!
Diane a de l'Amour reſſenti les attraits!

DIANE.

Endimion a ſçu me plaire.
Cachez au Monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachez ſous vos voiles épais
Un important myſtére.

CHOEUR.

Quelle ſurpriſe! ô Ciel! Diane eſt moins ſévére!
Diane a de l'Amour reſſenti les attraits!

DIANE.

Pour venir deſormais
Dans ce lieu ſolitaire,
L'ombre me ſera néceſſaire.
Seuls vous ſerez témoins de mes vœux ſatisfaits.
Dans tout l'Empire de Cithére
On ne vous révéla jamais
Une ſecrette ardeur que vous deviez mieux taire.
Cachez ſous vos voiles épais
Un important myſtére.

CHOEUR.

Cachons ſous nos voiles épais
Un important myſtére,
De ces tendres Amours favoriſons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire.
Cachons ſous nos voiles épais.
Un important myſtére.

Danſes, &c.

PROLOGUE D'ENDIMION.

AVERTISSEMENT

Le Prologue qui suit n'est pas sérieux, aussi ne l'a-t-on pas mis à la tête de la Piece. Elle devoit être joüée chez une Dame, & ce Prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCENE I.

MERCURE.

PLaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire,
Rassemblez tout ce qui peut plaire;
Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuse tristesse est la seule étrangére.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.
S'il en est même parmi vous
Quelques-uns qui soient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne suis pas sévére.
Plaisirs, Jeux, Agrémens, venez, accourez tous,
Venez de tous les lieux que le Soleil éclaire.

SCENE

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS, CHOEUR.

NOus voici, Mercure, ordonnez
Quel eſt l'emploi que vous nous deſtinez?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande.
Gardez vous de vous négliger,
De vous, de vos appas elle ſait bien juger,
Vous avez à lui plaire, & l'entrepriſe eſt grande,
Les Mortels n'oſent y ſonger.

Eſſayez-vous en ma preſence
Et ſur le Chant, & ſur la Danſe,
Avant que de rien hazarder,
Aimable Troupe, où regne l'imprudence,
Il ſera bon de vous voir préluder.

Entrée.

MERCURE.

Attendez pour quelques inſtans,
J'oubliois deux mots importans.

Si vous voulez avoir la gloire
De plaire à la jeune Beauté,
Vivacité,
Diverſité,
C'eſt ce qu'il faut, & vous pouvez m'en croire;
Mettez bien dans vôtre mémoire,
Vivacité,
Diverſité.

UN DES PLAISIRS.

Vivacité brillante,
Tu ſais relever la beauté,
Sans ton ſecours, ſa victoire eſt trop lente,
Tu ſoumets tout avec rapidité.
Vivacité brillante,
Tu ſais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.
L'amour languit dans une ardeur conſtante,
Le triſte Ennui ſuit la fidélité.
Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.

CHOEUR.

Vivacité brillante,
Tu ſais relever la beauté.
Diverſité charmante,
Tu produis la felicité.

MERCURE.

Faiſons l'eſſai de toute la folie
Que nous peut fournir l'Italie.

Fuyez loin d'ici, triſtes loix,
Qui ne vous faites que trop craindre,
Ceſſez de contraindre
Nos pas & nos voix.

Entrée de Scaramouches, d'Arlequins, & de Mataſſins.

SCENE III.

L'AMOUR *qui descend du Ciel*, MERCURE, LE CHOEUR.

L'AMOUR.

Finissez ce vain badinage,
Quoi qu'Enfant je suis sérieux,
Je veux qu'un spectacle plus sage
Occupe ici les yeux.
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un Mortel peut aspirer au cœur
De la Déesse la plus fiére,
La Sœur du Dieu de la Lumiére
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'histoire,
J'ai choisi cette victoire
Entre mes plus grands exploits,
Et j'ai mes raisons pour ce choix.

CHOEUR.

O toi, dont nous suivons les pas,
Maître de l'Univers, voi nôtre obéïssance,
Répand sur nous tes dons, prête-nous tes appas,
Fais regner par nos soins ton aimable puissance.

DISCOURS
SUR
LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

DISCOURS
SUR
LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

LOrs que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées sur la nature de cette sorte de Poëſie, & pour aprofondir encore plus la matiére, je m'engageai à faire une revûë de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, compoſent tout le Diſcours que je donne ici.

Je le mets à la ſuite des Eglogues, & cela repreſente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont precedé les Réfléxions; j'ai compoſé, & puis j'ai penſé, & à la honte de la raiſon, c'eſt ce qui arrive le plus communement; ainſi je ne ſerai pas ſurpris ſi l'on trouve que je n'ai pas ſuivi mes propre régles, je ne les ſavois pas bien encore quand j'ai écrit; de plus, il eſt bien plus aiſé de faire des régles que de les ſuivre, & il eſt établi par l'uſage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la Critique que je fais assez librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours, que de faire naître cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement; mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçû en quoi les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'aurai apperçu leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui, n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amére, chagrine, & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique qui est un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté, mais sans fiel & sans aigreur, & sur tout que l'on accompagne d'une reconnoissance sincére de son peu de capacité, laisse la liberté de faire encore pis, si l'on veut, que tout ce qu'on s'est mêlé de reprendre C'est cette derniére espèce de critique que j'ai choisie, & je l'ai prise avec ses priviléges, que je me flate qui ne me seront pas contestez

La Poësie Pastorale est apparemment la plus ancienne de toutes les Poësies, parce que la condition de Berger, est la plus ancienne de toutes les conditions. Il est assez vrai semblable que les premiers Pasteurs s'aviserent, dans la tranquillité & l'oisiveté dont ils joüissoient, de chanter leurs plaisirs & leurs amours, & il étoit naturel qu'ils fissent souvent entrer dans leurs Chansons, leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniére dans une grande opulence, ils

ils n'avoient personne au dessus de leur tête, ils étoient, pour ainsi dire, les Rois de leurs Troupeaux, & je ne doute pas qu'une certaine joye qui suit l'abondance & la liberté, ne les portât encore au Chant, & à la Poësie.

La société se perfectionna, ou peut-être, se corrompit; mais enfin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands interêts les agiterent, on bâtit des Villes de tous côtez, & avec le temps il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale étant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agreable.

Les agrémens demandent des Esprits qui soient en état de s'élever au dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la société; il a toûjours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans une assez grande abondance, mais de leur tems le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siécles suivans, mais les Pasteurs de ce siécle-là étoient trop miserables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toûjours dû être fort grossiéres.

Aussi est-il bien sûr que de vrais Bergers ne sont point entiérement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puisse dire? *Dieux! comme elle perdit toute sa raison au moment qu'elle le vit! comme elle se precipita dans les abîmes de l'amour!*

Qu'on examine encore les traits qui suivent. *Plût au Ciel, Amarillis, que je fusse une petite-*

tite Abeille, pour entrer dans la grotte où tu te retires, en passant au travers des Lierres qui t'environnent! Je sai maintenant ce que c'est que l'Amour. C'est un Dien bien cruel, il faut qu'il ait sucé le lait d'une Lionne, & que sa Mere l'ait nourri dans les Forêts.

Clearîste me jette des Pommes, lors que mon troupeau passe auprès d'elle, & elle murmure en même temps je ne sai quoi de très-doux.

Par tout on voit le Printemps, par tout les pâturages sont plus fertiles, par tout les Troupeaux sont en meilleur état, aussi-tôt que ma Bergére paroît; mais du moment qu'elle se retire, les herbes séchent & les Bergers aussi.

Je ne souhaitte point de posseder les richesses de Pelops, n'y de courir plus vîte que les Vents, mais je chanteray sous cette Roche, te tenant entre mes bras, & regardant en même temps la Mer de Sicile.

Je croi que l'on trouvera dans tout cela & plus de beauté & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sçai pourquoi Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniére si agréable, au dessus de leur genie naturel, les y a laissé retomber très-souvent; je ne sai comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossiéreté qui sied toûjours mal. Lors que Daphnis, dans la premiére Idille, est prêt à expirer d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter, on lui reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs, & en séchent de jalousie, & l'on peut assûrer que les termes dont Theocrite s'est servi, répondent fort bien à l'idée.

Dans

Dans une autre Idille, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flute de Lacon, Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit, & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assûrément pas trop honnêtes, & enfin après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de sentir mauvais, ils commencent un combat de Chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vû ce qui avoit precedé: & ce qui est assez plaisant, c'est qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures, lors qu'ils en sont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats sur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propose un dont il fait une description fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien assorti. Il se trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choses qui regardent leurs amours, & qui sont jolies, Comatas fait souvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour, & Lacon répond qu'il ne s'en souvient pas, mais qu'il se souvient d'un jour qu'Eumaras, Maître de Comatas, lui donna bien les étriviéres. Quand on dit que Venus, & les Graces, & les Amours ont composé les Idilles de Theocrite, je ne croy pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choses qui n'ont pas tant de bassesse, mais qui n'ont guére d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatriéme de ses Idilles est toute de ce caractére. Il ne s'agit que d'un Egon, qui étant allé aux Jeux Olyphiques a laissé son

Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maïgri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que la flute d'Egon se gâtera pendant son absence; Coridon répond que non, qu'elle lui a été laissée, & qu'il saura bien en faire usage, Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conseille de n'aller point à la montagne qu'il ne soit chaussé, &, ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens; voilà toute l'Idille.

Lors que dans un combat de Bergers, l'un dit, *Hay, mes Chevres, allez sur la pente de cette colline;* l'autre répond, *Mes Brebis, allez paître du côté du Levant.*

Ou, *Je haï les Renards qui mangent les figues*, & l'autre, *Je haï les Escarbots qui mangent les raisins.*

Ou, *Je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Eté, que les enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere;* & l'autre, *J'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hiver, qu'un homme qui n'a point de dents, se soucie de noix, quand il voit de la boüillie.*

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païsans, plutôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur lui, a fait ses Bergers plus polis & plus agréables. Si l'on veut comparer sa troisiéme Eglogue

gue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lors qu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancez pas tant sur le bord de la Riviére, le Belier qui y est tombé, n'est pas encore bien seché.

Et, *Titire empêche les Chevres d'approcher de la Riviére, je les laverai dans la Fontaine, quand il en sera temps.*

Et, *Petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercail, si la chaleur dessechoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela est d'autant moins agréable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choses purement rustiques.

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vécu près de trois cens ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrite, encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout à fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étenduë, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre, dequoi celui qui les devoit juger est si effrayé, qu'il les laisse là, & s'enfuit. Belle conclusion?

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers

si rustiques, que Baptiste Mantoüan, Poëte Latin du siécle passé, que l'on a comparé à Virgile quoi qu'assûrément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantoüe. Le Berger Faustus en faisant le portrait de sa Maitresse, dit qu'elle avoit un gros visage boursoufflé & rouge, & que quoi qu'elle fût à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un assez long discours; & qui sait si le Mantoüan ne s'applaudissoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement?

Je conçoi donc que la Poësie Pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossiére que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des soins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire; ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *Mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux vers du Monde, je suis sûr que vôtre imagination n'en sera pas beaucoup flatée. Mais qu'il dise, *Que ma vie est exempte d'inquietude! dans quel repos je passe mes jours! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, &c.* Vous voyez que cela commence à devenir plus agréable; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le ménage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y

est

eſt chargé, ſur l'oiſiveté dont on y joüit, & ce qui eſt le principal, ſur le peu qu'il en coûte pour y être heureux.

Car les hommes veulent être heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaiſir, & le plaiſir tranquille eſt l'objet commun de toutes leurs paſſions, & ils ſont tous dominez par une certaine pareſſe. Ceux qui ſont les plus remuans, ne le ſont pas preciſement par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à ſe contenter.

L'ambition, parce qu'elle eſt trop contraire à cette pareſſe naturelle, n'eſt n'y une paſſion générale, n'y une paſſion fort délicieuſe. Aſſez de gens ne ſont point ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont precedé leurs réfléxions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles, & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, ſe plaignent aſſez ſouvent de ce qu'elle leur coûte. Cela vient de ce que la pareſſe n'eſt pas étouffée, pour lui avoir été ſacrifiée; elle s'eſt trouvée plus foible, & n'a pas emportée la balance; mais elle ne laiſſe pas de ſubſiſter encore, & de s'oppoſer toûjours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'eſt point heureux tant que l'on eſt partagé par deux inclinations qui ſe combattent.

Ce n'eſt pas que les hommes puſſent s'accommoder d'une pareſſe, & d'une oiſiveté entiére, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuſte, s'il ſe peut, avec la ſorte de pareſſe qui les poſſéde, & c'eſt ce qui ſe trouve le plus heureuſement du monde dans l'amour, pourvû qu'il

foit

soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, desesperé, mais tendre, simple, délicat, fidelle & pour se conserver dans cet état, accompagné d'esperance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des soins, & non pas des inquietudes; on est remué, mais non pas déchiré, & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus générale, & la plus agréable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même temps, & pour être heureux autant qu'on le peut être par les passions, il faut que toutes celles que l'on a, s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la Vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur trop violemment; la paresse a donc lieu d'être contente. Mais cette sorte de vie-là par son oisiveté & par sa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favorise davantage; & quel amour! Un amour plus simple, parce qu'on n'a pas l'esprit si dangereusement raffiné; plus appliqué, parce qu'on n'est occupé d'aucune autre passion, plus discret, parce qu'on ne connoît presque pas la vanité; plus fidelle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a aussi moins d'inquietudes, moins de dégoûts, moins de caprices; c'est à dire en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès

des

des fantaisies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'est pas surprenant après cela, que les peintures de la Vie Pastorale ayent toûjours je ne sai quoi de si riant, & qu'elles nous flatent plus que de pompeuses descriptions d'une Cour superbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaisirs penibles & contraints. Car encore une fois, c'est cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Scêne d'une vie tranquille, & occupée seulement par l'amour, de sorte qu'il n'y entrât ni Chevres ni Brebis, je ne croi pas que cela en fût plus mal, les Chevres & les Brebis ne servent de rien; mais comme il faut choisir, entre la Campagne & les Villes, il est plus vrai-semblable que cette Scêne soit à la Campagne.

Parce que la Vie Pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces representations agreables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moissonneurs, des Vignerons, des Chasseurs soient des personnages aussi convenables à des Eglogues, que des Bergers; nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idille de deux Moissonneurs, qui a de la beauté. Un Moissonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille si mal, qu'il ne fait point les sillons droits, que les autres le devancent toûjours; il répond qu'il est amoureux, & puis chante quelque

que chose d'assez joli pour la personne qu'il aime. Mais le premier Moissonneur se mocque de lui, & lui dit qu'il est fou de s'amuser à être amoureux, que ce n'est point là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour se divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines chansons qu'il lui marque, qui ne regardent que la Moisson. J'avouë que je ne suis pas si content de cette fin-là, je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui est basse, & sans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues, j'y sens toûjours que l'idée de leur travail dur me blesse. Je ne say quelle finesse il a entenduë à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui étoient en possession de l'Eglogue, mais si les Pêcheurs eussent été en la même possession, il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & sur tout l'oisiveté. Et puis, il est plus agréable d'envoyer à sa Maitresse des fleurs ou des fruits, que des huîtres à l'écaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la sienne.

Il est vrai que Theocrite a fait une Idille de deux Pêcheurs; mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espèce. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé, sont couchez ensemble dans une méchante petite chaumiére, qui est au bord de la Mer. L'un réveille l'autre, pour luy dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un poisson d'or, & son Compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une Idille?

Ce-

Cependant, quoique l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il eſt impoſſible que la vie des Bergers, qui eſt encore très groſſiére, ne leur abaiſſe l'eſprit, & ne les empêche d'être auſſi ſpirituels, auſſi délicats, & auſſi galans qu'on nous les repreſente ordinairement. L'Aſtrée de M. d'Urfé ne paroît pas un Roman ſi fabuleux qu'Amadis, je crois pourtant qu'il ne l'eſt pas moins dans le fond par la politeſſe, & les agrémens de ſes Bergers, qu'Amadis le peut-être par tous ſes Enchanteurs, par toutes ſes Fées, & par l'extravagance de toutes ſes avantures. D'où vient donc que les Bergeries plaiſent malgré la fauſſeté des caractéres qui doit toûjours bleſſer? Aimerions-nous que l'on nous repreſentât des gens de Cour avec une groſſiéreté, qui reſſemblât autant à celle des vrais Bergers, que la délicateſſe & la galanterie que l'on donne aux Bergers, reſſemble à celle des gens de Cour?

Non, ſans doute; mais auſſi le caractére des Bergers n'eſt pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la baſſeſſe des ſoins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces ſoins cauſent. Cette baſſeſſe excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquilité y ſert, & ce n'eſt que ſur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agréable dans la vie Paſtorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'eſt pas difficile à contenter, il ne luy faut ſouvent qu'un demy vrai. Ne luy montrez que la moitié d'une choſe, mais montrez-la luy vivement, elle ne s'aviſera pas que vous luy en cachez l'autre, & vous la menerez auſſi loin que vous voudrez, ſur le pied que cette ſeule moitié

tié qu'elle voit, est la chose toute entiére. L'illusion, & en même temps l'agrément des Bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la vie Pastorale, dont on dissimule la bassesse; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misére, & je ne comprens pas pourquoi Theocrite s'est plû à nous en montrer si souvent & la misére & la bassesse.

Si les Partisans outrez de l'Antiquité disent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espére que sur ce principe on nous donnera des Idilles de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier, elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir; quand on me represente le repos qui regne à la Campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite, mon imagination touchée & émûë me transporte dans la condition des Bergers, je suis Berger; mais que l'on me represente, quoiqu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous interessent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voila assez, & trop, peut-être, contre ces Bergers de Theocrite, & leurs pareils, qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral, me fait extrémement regreter ce que nous en avons perdu.

perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits, mais je ne sai pourquoy les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiéreté de Theocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion; il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prévenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite, en ne faisant qu'à lui seul l'honneur de l'imiter, & de le copier? N'est-ce point que les Sçavans ont un goût accoûtumé à dédaigner les choses délicates & galantes? Quoi qu'il en soit, je voi que toute leur faveur est pour Theocrite, & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement tombez dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la derniére perfection dans le genre Pastoral; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des gens de Cour déguisez en Bergers, & qui n'en savent pas bien imiter les maniéres: quelquefois ils me paroissent des Sophistes très-pointilleux; car quoi que Silvandre fût le seul qui eût étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que lui, & je ne sai seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'a-

n'avoient pas fait leur cours chez les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes sortes de matiéres, & quand on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire une Description pompeuse de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naissance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les Muses Pastorales de le prendre sur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point jusqu'à ce ton-là; ce qu'il avoit à faire étoit de les abandonner, & de s'adresser à d'autres qu'à elles, Je ne sai cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muses Pastorales; il et fait une peinture agréable des biens que le retour de la paix alloit produire à la Campagne, & cela, ce me semble, eût bien valu toutes ces merveilles incomprehensibles qu'il emprute de la Sibille de Cumes, cette nouvelle race d'hommes qui descendra du Ciel, ces raisins qui viendront à des ronces, & ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choses qui eussent en un peu plus de vrai-semblance; peut-tre cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les loüanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avouër qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du merite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un antre,

tre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui ſont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ſes Sujets. Il s'arrête aſſez, ſelon le devoir d'un Poëte Paſtoral, au bonheur qui regarde la Campagne, enſuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a droit en faiſant parler un Dieu, mais il n'y mêle rien de ſemblable aux Propheties de la Sibille. C'eſt dommage que Virgile n'ait pas fait les Vers de cette piéce, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire qu'il les eût faits tous.

Virgile ſe fait dire par Phebus au commencement de ſa ſixiéme Eglogue, que ce n'eſt point à un Berger à chanter des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ſes Troupeaux, & à des ſujets qui ne demandent qu'un ſtile ſimple. Aſſûrément le conſeil de Phebus eſt fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s'en ſouvient ſi peu qu'il ſe met auſſi-tôt après à entonner l'origine du monde, & la formation de l'Univers, ſelon le Siſtême d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne ſai du tout ce que c'eſt que cette Piéce-là, je ne connois point quel en eſt le deſſein, ni quelle liaiſon les parties ont entre elles. Après ces idées de Philoſophie, viennent les Fables d'Hilas & de Paſiphaé, & des ſœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport; & au milieu de ces Fables qui ſont priſes dans des temps fort reculez, ſe trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnaſſe, après quoi reviennent auſſi-tôt les Fables de Scilla & de Philomele. C'eſt Siléne qui fait tout ce Diſcours bizare. Virgile dit que le bon homme avoit beaucoup bû le jour pre-

precédent, mais ne s'en sentoit-il point encore un peu ?

Ici, je prendrai encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormi, veulent jouer de sa Flûte, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flûte d'un Dieu qu'un son très-desagréable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus, & s'arrête sur la premiére Vandange qui ait jamais été faite, dont il fait une description qui me paroît agréable. Ce dessein là est plus regulier que celui du Siléne de Virgile, & même les Vers de la Piéce sont assez bons.

C'est un usage assez ordinaire chez les Modernes, de mettre en Eglogues des matiéres élevées. Ronsard y a mis les louanges des Princes & de la France, & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appellé Henry II. Henriot, Charles IX. Carlin, & Chatherine de Medicis, Catin. Il est vrai qu'il avoue lui-même qu'il n'a pas suivi les régles, mais il auroit mieux valu les suivre, & éviter le ridicule que produit la disproportion du sujet & de la forme de l'Ouvrage. C'est ainsi que dans sa premiére Eglogue, il tombe justement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers hommes de leur siécle en Grec ou en Hebreu, mais qui assûrément ne devoient pas être de la connoissance de Margot.

Parce que des Bergers sont des personnages agré-

agréables, on en abuse. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les loüanges des Rois dans tout le sublime dont on est capable; & pourvû qu'on ait parlé de flûtes, de chalumeaux, de fougére, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers louent un Heros, il faudroit qu'ils le louassent en Bergers, & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de finesse & d'agrément, mais il seroit besoin d'un peu d'art, & c'est bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des louanges, qui est fort élevée, mais fort commune, & par consequent assez facile.

Les Eglogues Allegoriques ne sont pas non plus sans difficulté. Le Mantouan qui étoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en representant deux Carmes, dont l'un est de l'étroite Observance, & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur Juge; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait ôter leurs Houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoique l'Allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le different de ces deux espèces de Carmes, traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger representât un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impiétez. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantouan, quoiqu'ils soient très grossiers, & que le Mantouan fût Religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après sa mort, & il ajoûte, que tout ce qui en arrivera, sera peut-être qu'il passera

dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantouan pour excuser cela dit qu'Amintas avoit passé bien du temps à la Ville; en vain Badius son Commentateur, car tout Moderne qu'est le Mantouan, il a un Commentateur, & aussi zelé que le seroit celui d'un Ancien, tire de là cette belle réfléxion, que l'amour fait qu'on doute des choses de la Foi; il est certain que ces erreurs-là, qui doivent être détestées de tous ceux qui les connoissent, doivent être ignorées des Bergers.

En récompense le Mantouan fait quelquefois ses Bergers fort devots. Vous voyez dans une Eglogue un dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger, que quand il aura passé sa vie sur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agréables, & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades, nouvelles Saintes que nous ne connoissions pas encore dans le Paradis.

Ces ridicules insensibles, & pour ainsi dire, palpables sont bien aisez à éviter dans le caractére des Bergers; mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aisément. Il ne faut point que des Bergers disent des choses brillantes. Il en échappe quelquefois à ceux de Monsieur de Racan, quoiqu'ils ayent coûtume d'être assez retenus sur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils sont toûjours si remplis de pointes & de fausses pensées, qu'il semble qu'on doive leur passer ce stile comme leur Langue naturelle. Ils ne se contraignent nullement, quoi qu'ils fassent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies, ni moins outrées.

L'Au-

L'Auteur *De la maniére de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*, condamne la Silvie du Taſſe, qui en ſe mirant dans une fontaine, & en ſe mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour ſe parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la penſée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergére, & on ne peut ſe diſpenſer de ſouſcrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire les Poëſies Paſtorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Paſtoral; car la penſée de Silvie eſt la choſe du monde la plus ſimple, en comparaiſon de celles dont ces Auteurs ſont pleins.

L'Aminte du Taſſe eſt en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Paſtoral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautez; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, eſt une des plus agréables choſes, & des mieux peintes que j'ay jamais vûes, & l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux pointes. Mais je ne croi pas que tous les Poëtes d'Italie enſemble en puiſſent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit ſur la mort de Louïſe de Savoye, Mere de François I.

Rien n'eſt ça bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en ſa poitrine blême.
Romorantin la perte rememore,
Anjou fait joug, Angoulême eſt de même,
Amboiſe en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit, &c.

M. de Segrais dont les Poëſies Paſtorales ſont fort eſtimées, avouë, qu'il n'a pas toûjours exactement gardé le ſtile qui y eſt propre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de ſon ſiécle, qui demandoit des choſes figurées & brillantes, mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il ſavoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautez de l'Eglogue. On ne ſait quel eſt le goût de ce temps-ci, il n'eſt déterminé ni en bien ni en mal, & il paroît qu'il va flotant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ainſi je croi que puis qu'on hazarde toûjours également de ne pas réüſſir, il vaut mieux ſuivre les régles & les véritable idées des choſes.

Entre la groſſiéreté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'eſprit de la plupart de nos Bergers Modernes, il y a un milieu à tenir; mais loin qu'il ſoit aiſé à prendre dans l'execution, il n'eſt ſeulement pas aiſé à remarquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'eſprit, & de l'eſprit fin & galant, ils ne plairoient pas ſans cela; il faut qu'ils n'en ayent que juſqu'à un certain point, autrement ce ne ſeroient plus des Bergers; je vais tâcher de déterminer quel eſt ce point, & hazarder l'idée que j'ai là deſſus.

Les hommes qui ont le plus d'eſprit & ceux qui n'en ont que médiocrement ne different pas tant par les choſes qu'ils ſentent, que par la maniére dont ils les expriment. Les paſſions portent avec tout leur trouble une eſpèce de lumiére, quelles communiquent preſque également à tous ceux qu'elles poſſedent. Il y a une certaine pénétration, de certaines vûes attachées, indépendamment de la difference des eſprits, à tout

ce

ce qui nous intereſſe, & nous pique. Mais ces paſſions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même ſorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'eſprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils ſentent, y ajoûtent je ne ſai quoi qui a l'air de réfléxion, & que la paſſion ſeule n'inſpire point; au lieu que les autres expriment leurs ſentimens plus ſimplement, & n'y mêlent, pour ainſi dire, rien d'étranger. Un homme du commun dira bien: *J'ai ſi fort ſouhaité que ma Maitreſſe fût fidelle que j'ai crû qu'elle l'étoit;* mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucant de dire, *L'eſprit a été en moi la dupe du cœur.* Le ſentiment eſt égal, la pénétration égale, mais l'expreſſion eſt ſi differente, que l'on croiroit volontiers que ce n'eſt plus la même choſe.

On ne prend pas moins de plaiſir à voir un ſentiment exprimé d'une maniére ſimple, que d'une maniére plus penſée, pourvû qu'il ſoit toûjours également fin. Au contraire, la maniére ſimple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cauſe une eſpèce de ſurpriſe douce, & une petite admiration. On eſt étonné de voir quelque choſe de fin & de délicat ſous des termes communs, & qui n'ont point été affectez; & ſur ce pied là, plus la choſe eſt fine, ſans ceſſer d'être naturelle, & les termes communs, ſans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration & la ſurpriſe ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choſes au-de-là de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des dits notables des Ambaſſadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi; que des Ambaſſadeurs

d'Espagne ou d'Angleterre en eussent dit autant, on n'y eût pas songé. Mais nous supposions que des gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillez autrement que nous, que les Européens avoient toûjours traitez de Barbares, ne devoient pas avoir le sens commun, & nous avons été bien étonnez de leur en trouver, & les moindres choses de leur part nous ont jettez dans l'admiration; admiration dans le fond assez injurieuse pour eux. Il en va de même de nos Bergers, on est plus touché de les voir penser finement dans leur stile simple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une chose qui convient au stile des Bergers, c'est de ne parler que par faits, & presque point par réfléxions. Les gens qui ont mediocrement de l'esprit, ou l'esprit mediocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que sur les choses particuliéres qu'ils ont senties, & les autres s'élevant plus haut, reduisent tout en idées générales. Leur esprit a travaillé sur leurs sentimens & sur leurs expériences, ce qu'ils ont vû les a conduits à ce qu'ils n'ont point vû, au lieu que ceux qui sont d'un ordre inférieur ne poussent point leurs vûes au-delà de ce qu'ils sentent, ce qui y ressemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le peuple une curiosité insatiable des mêmes objets, une admiration presque toûjours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit, est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrémement frapé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Genies au

con-

contraire, mépriſant tout ce petit détail, vont ſaiſir dans les choſes je ne ſai quoi d'eſſentiel, & qui eſt ordinairement indépendant des circonſtances.

Croiroit on bien que dans les choſes de paſſion il vaut mieux imiter le langage des perſonnes d'un eſprit médiocre; que celui des autres? A la vérité on ne rapporte guére que des faits, & on ne s'éleve pas juſqu'aux réfléxions, mais rien n'eſt plus agréable que des faits expoſez de maniére qu'ils portent leur réfléxion avec eux. Tel eſt ce trait admirable de Virgile: *Galatée me jette une pomme, & s'enfuit derriére des Saules, & veut être apperçue auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel eſt le deſſein de Galatée, quoi qu'il le ſente parfaitement bien; mais il a été frappé de l'action, & ſelon qu'il vous la repreſente, il eſt impoſſible que vous n'en deviniez le deſſein. Or l'eſprit aime les idées ſenſibles, parce qu'il les ſaiſit facilement & il aime à pénétrer, pourvû que ce ſoit ſans effort, ſoit parce qu'il ſe plaît à agir juſqu'à un certain point, ſoit parce qu'un peu de pénétration flate ſa vanité. Il a le double plaiſir, & d'embraſſer une idée facile, & de pénétrer, lorſqu'on lui preſente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainſi dire, l'ame de l'action s'offrent tout enſemble à ſes yeux; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut coûter moins.

Lors que Coridon dans la ſeconde Eglogue de Virgile, dit pour vanter ſa flûte, que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit, *tu es le ſecond Maître qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce preſent, toutes ces circonſtances ſont parfaitement du ge-

nie Pastoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embarassât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en demêler, mais cela voudroit être ménagé avec art.

Il n'y a point de Personnages à qui il siée mieux de charger un peu leurs discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être absolument inutiles, ou prises trop loin, car cela seroit ennuyeux, quoique peut-être naturel; mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agréable. Ainsi lors que dans une Eglogue de Mr. Segrais une Bergére dit,

Menalque & Licidas ont sçu faire des Vers
Dignes d'être chantez par cent Peuples divers,
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sicomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.

La circonstance du Sicomore est jolie en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers, les recits & les narrations leur conviennent fort bien; mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de réfléxions générales, & de raisonnemens liez les uns aux autres, en verité je ne croi pas que leur caractére le permette.

Il

Il n'eſt pas mal qu'ils faſſent des Deſcriptions, pourvû qu'elles ne ſoient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirſis dans la premiére Idille de Theocrite, paſſe un peu les bornes, & ſur cet exemple Ronſard & Remy Belleau ſon contemporain, en ont fait qui l'emportent encore en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un Panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finiſſent point. Ce n'eſt pas que ces Deſcriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux, au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, fameux Poëte Latin du ſeixiéme ſiécle, dans l'Eglogue de Nicé, qui eſt, à ce que je croi, Victoire Colonne, Veuve de Davalos, Marquis de Peſquaire, fait décrire au Berger Damon un panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y repréſentera Davalos mourant & regretant de ne pas mourir dans un combat, des Rois, des Capitaines, & des Nimphes en pleurs autour de lui, Nicé priant en vain les Dieux, Nicé évanoüie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ſes femmes lui jettent ſur le viſage; & il ajoûte qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gémiſſemens, s'ils ſe pouvoient exprimer ſur le jonc. Voilà bien des choſes pour un panier, & même je ne rapporte pas tout: mais je ne ſai comment tout cela ſe peut repreſenter ſur du jonc, n'y comment Damon qui n'y ſauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'eſt point embarraſſé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Peſquaire de mourir dans ſon lit. Je ſoupçonne que le Bouclier d'A-

chille pourroit bien nous avoir produit le panier de Damon.

Je voi que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assez bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, & principalement des proverbes grossiers, dont les vrais Bergers se servent presque toûjours. Mais comme ces traits-là sont fort aisez à attraper, c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les auteurs d'Eglogues que des Bergéres qui surpassent toutes les autres *autant que le Pin surpasse le Houx, & que le Chêne est au dessus de la Fougére;* on ne parle que des rigueurs d'une ingrate *qui sont à un Berger ce qu'est la Bise aux Fleurs, la Grêle aux Moissons, &c.* A l'heure qu'il est, je croi tout cela uzé, & à dire vrai, ce n'est pas un grand malheur. Naturellement les comparaisons ne sont pas trop du genie de la passion, & les Bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace, mais je n'en connois guére de cette espèce.

Ainsi nous avons trouvé à peu-près la mesure d'esprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va, ce me semble, des Eglogues comme des habits que l'on prend dans des balets pour representer des Payſans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Payſans veritables, ils sont même ornez de rubans & de points, & on les taille seulement en habits de Payſans. Il faut aussi que les sentimens dont on fait la matiére des Eglogues, soient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers, mais il faut leur donner la forme la plus

simple

ſimple & la plus champêtre qu'il ſoit poſſible.

Ce n'eſt pas qu'on ne doive mettre de la ſimplicité & de la naïveté juſque dans les ſentimens, mais on doit prendre garde auſſi que cette naïveté & cette ſimplicité n'excluent que les rafinemens exceſſifs, tels que ſont ceux des gens du grand monde, & non pas des lumiéres que la nature & les paſſions fourniſſent d'elles-mêmes, autrement l'on tomberoit dans des puérilitez qui feroient rire. C'en eſt une excellente dans ſon genre que celle de ce jeune Berger, qui dans une Eglogue de Remy Belleau, dit ſur un baiſer qu'il avoit pris à une jolie Bergére;

J'ai baiſé des Chevreaux qui ne faiſoient que naître,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maître
L'autre jour dans ces Prez, mais ce baiſer vrayement
Surpaſſe la douceur de tous enſemblement.

Une puérilité ſeroit encore plus pardonnable à ce jeune Berger qu'au Ciclope Poliphéme. Dans l'Idille de Theocrite qui porte ſon nom & qui eſt belle, il ſonge à ſe venger de ce que ſa mere, Nimphe Marine, n'a jamais pris ſoin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nimphe de la Mer; il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guére croire que fait comme il étoit ſa mere fût aſſez folle de lui, pour être bien fâchée de lui voir ces petits maux, ny qu'il s'imaginât une vengeance ſi mignonne. Son caractére eſt mieux gardé, lors qu'il promet à Galatée

comme un present fort agréable, quatre petits Ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien savoir pourquoi Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours, & aux Loups Cerviers aussi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Aretuse, & aux Fleuves de Sicile. Il me semble qu'on n'a guére coûtume de regreter une pareille compagnie.

Il ne me reste plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaison avec les précédentes, c'est sur les Eglogues qui ont un Refrain à peuprès comme des Ballades, ou un Vers qui se repète plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ménager à ces Refrains des chûtes heureuses, ou tout au moins justes; mais on ne sera peut-être pas fâché de savoir que tout l'art dont Theocrite s'est servi dans une Idille de cette espèce, a été de prendre son Refrain, & de le jetter dans son Idille à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ay dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espèce de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de loüer assez souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ai pas toûjours louez, je n'ay pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts; je n'ai pas forcé toutes les lumiéres naturelles de la raison pour les justifier, je les ai en partie approuvez, & condamnez en partie, comme des Auteurs de

de ce siécle, que je verrois tous les jours en personne, & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilège.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement que le Poëme de Mr. Perraut a mis cette question fort à la mode. Comme il se prépare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucherai que fort legerement; j'estime assez les Anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un Adversaire illustre & digne d'eux.

DIGRESSION

Sur les Anciens & les Modernes.

TOute la question de la preéminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entenduë, se reduit à savoir si les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'ayent été, Homere, Platon, Demosthéne, ne peuvent être égalez dans ces derniers siécles, mais si nos Arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon & Demosthéne.

Eclaircissons ce Paradoxe. Si les Anciens avoient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là étoient mieux disposez, formez

mez de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce temps-là auroient-ils été mieux disposez? Les Arbres auroient donc été aussi plus grands & plus beaux; car si la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres aussi-bien que les cerveaux des hommes auroient dû se sentir de cette vigueur & de cette jeunesse.

Que les admirateurs des Anciens y prennent un peu garde; quand ils nous disent que ces gens là sont les sources du bon goût & de la raison, & les lumiéres destinées à éclairer tous les autres hommes, que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire, que la nature s'est épuisée à produire ces grands originaux, en verité ils nous les font d'une autre espèce que nous, & la Philique n'est pas d'accord avec toutes ces belles phrases. La nature a entre les mains une certaine pâte qui est toûjours la même, qu'elle tourne & retourne sans cesse en mille façons & dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; & certainement elle n'a point formé Platon, Demosthène, n'y Homére d'une argile plus fine n'y mieux préparée que nos Philosophes, nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos Esprits qui ne sont pas d'une nature materielle, que la liaison qu'ils ont avec le cerveau qui est materiel, & qui par ses differentes dispositions produit toutes les differences qui sont entre-eux.

Mais si les arbres de tous les siécles sont également grands, les arbres de tous les Pays ne le sont pas. Voilà des differences aussi pour les Esprits. Les differentes idées sont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également

ment bien en toutes sortes de Climats. Peut-être nôtre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers; & sans aller si loin, peut-être les Orangers qui ne viennent pas aussi facilement ici qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toûjours sûr que par l'enchaînement & la dépendance reciproque qui est entre toutes les parties du monde materiel, les differences de climats qui se font sentir dans les Plantes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y est moins grand & moins sensible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus sur les Cerveaux que sur la Terre, qui est d'une matiére plus dure & plus intraitable. Ainsi les pensées d'un pays se transportent plus aisément dans un autre que ses Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me semble qu'on assûre ordinairement qu'il y a plus de diversité entre les Esprits qu'entre les Visages. Je n'en suis pas bien sûr. Les Visages à force de se regarder les uns les autres, ne prennent point de ressemblances nouvelles, mais les Esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble. Ainsi les Esprits qui naturellement differoient autant que les visages, viennent à ne differer plus tant.

La facilité qu'ont les Esprit à se former les uns sur les autres, fait que les Peuples, ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireroient de leur climat. La lecture des Livres Grecs produit en

nous

nous le même effet à proportion que ſi nous n'épouſions que des Grecques. Il eſt certain que par des alliances ſi frequentes le ſang de Gréce, & celui de France s'altereroient, & que l'air de viſage particulier aux deux Nations, changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels climats ſont les plus favorables pour l'eſprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des deſavantages qui ſe compenſent, & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient auſſi moins de juſteſſe, & ainſi du reſte, il s'enſuit que la difference des climats ne doit être comptée pour rien, pourvû que les Eſprits ſoient d'ailleurs également cultivez. Tout au plus on pourroit croire que la Zone torride & les deux Glaciales, ne ſont pas fort propres pour les Sciences. Juſqu'à preſent elle n'ont point paſſé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede, peut-être n'a-ce pas été par hazard quelles ſe ſont tenuës entre le Mont Atlas & la Mer Baltique, on ne ſait ſi ce ne ſont point là des bornes que la nature leur a poſées, & ſi l'on peut eſperer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Negres.

Quoi qu'il en ſoit, voilà, ce me ſemble, la grande queſtion des Anciens & des Modernes vuidée. Les ſiécles ne mettent aucune difference naturelle entre les hommes, le climat de la Gréce ou de l'Italie, & celui de la France, ſont trop voiſins pour mettre quelque difference ſenſible entre les Grecs ou les Latins & nous; quand ils y en mettroient quelqu'une, elle ſeroit fort aiſée à effacer; & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfai-

faitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raisonnement paroisse convainquant à tout le monde. Si j'eusse employé de grands tours d'Eloquence, opposé des traits d'Histoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Histoire honorables pour les Anciens, & des passages favorables aux uns à des passages favorables aux autres, si j'eusse traité de Sçavans entêtez ceux qui nous traitent d'ignorans & d'esprits superficiels, & que selon les loix établies entre les Gens de Lettres, j'eusse rendu exactement injure pour injure aux Partisans de l'antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniére-là, c'étoit pour ne finir jamais, & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai crû que le plus court étoit de consulter un peu sur tout ceci la Physique, qui a le secret d'abreger bien des contestations que la Rhétorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui est entre les Anciens & nous, il ne reste plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les differences, quelles qu'elles soient, doivent être causées par des circonstances étrangeres, telles que sont le temps, les gouvernemens, l'état des affaires générales.

Les Anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs Partisans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous; point du tout; mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât sur ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos Riviéres, & que l'on nous insul-

inſultât ſur ce que nous ne buvons plus que leurs reſtes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajoûteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y a pas là grand myſtére.

Je ne parle pas ici des inventions que le hazard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'eſprit. Il eſt certain que les plus groſſiéres de cette eſpèce n'ont été reſervées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimède dans l'enfance du monde, auroit été d'inventer la Charuë. Archimède placé dans un autre ſiécle, brûle les Vaiſſeaux des Romains avec des Miroirs, ſi cependant ce n'eſt point là une fable.

Qui voudroit débiter des choſes ſpécieuſes & brillantes, ſoûtiendroit à la gloire des Modernes que l'eſprit n'a pas beſoin d'un grand effort pour les premiéres découvertes, & que la nature ſemble nous y porter elle-même, mais qu'il faut plus d'effort pour y ajoûter quelque choſe, & un plus grand effort, plus on y a déja ajoûté, parce que la matiére eſt plus épuiſée, & que ce qui reſte à y découvrir eſt moins expoſé aux yeux. Peut-être que les Admirateurs des Anciens ne négligeroient pas un raiſonnement auſſi bon que celui là, s'il favoriſoit leur parti; mais j'avouë de bonne foi qu'il n'eſt pas aſſez ſolide.

Il eſt vrai que pour ajoûter aux premiéres découvertes, il faut ſouvent plus d'effort d'eſprit, qu'il n'en a falu pour les faire; mais auſſi on ſe trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'eſprit éclairé par ces mêmes dé-

découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des vûes empruntées d'autrui qui s'ajoûtent à celles que nous avons de nôtre fond, & si nous surpassons le premier inventeur, c'est lui qui nous a aidé lui-même à le surpasser; ainsi il a toûjours sa part à la gloire de nôtre Ouvrage, & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article, que je tiens même compte aux Anciens d'une infinité de vûes fausses qu'ils ont euës, de mauvais raisonnemens qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est nôtre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable sur quelque matiére que ce soit, il faut avant cela que nous nous égarions long-temps, & que nous passions par diverses sortes d'erreurs, & par divers degrez d'impertinences. Il eût toûjours dû être bien facile, à ce qu'il semble, de s'aviser que tout le jeu de la nature consiste dans les figures & dans les mouvemens des corps; cependant avant que d'en venir là il a fallu essayer des Idées de Platon, des nombres de Pythagore, des qualitez d'Aristote, & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai Sistême. Je dis qu'on y a été réduit, car en verité il n'en restoit plus d'autre, & il semble qu'on s'est défendu de le prendre aussi long-temps qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuisé la plus grande partie des idées fausses qu'on se pouvoit faire; il falloit absolument payer à l'erreur & à l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquittez. Il en va de même

me sur diverses matiéres, où il y a je ne sai combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées, cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en reſaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairez par les vûës des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inferieure à la leur, il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puissent toûjours encherir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espèce à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de vûës assez borné, par rapport à d'autres Arts, & elle dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siécles un petit nombre de vûes, & la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'experiences, ni d'une grande quantité de régles pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la Phisique, la Medecine, les Mathematiques, sont composées d'un nombre infini de vûes, & dependent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, & se perfectionne toûjours; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des expériences que le hazard seul fait naître, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Phisiciens ou Mathematiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philosophie, & ce qui de là se répand sur tout, je veux dire la maniére de raisonner, s'est extrémement perfectionné dans ce siécle ; je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire, je la ferai cependant pour ceux qui se connoissent en raisonnemens, & je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer pour l'interêt de la verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assûrément pas mépriſable. Sur quelque matiére que ce soit, les Anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la derniére perfection. Souvent de foibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues & confus passent chez eux pour des preuves, aussi rien ne leur coûte à prouver ; mais ce qu'un Ancien démontroit en se jouant, donneroit à l'heure qu'il est bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnemens? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque ou d'idées, ou de mots ; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingenieuse, si elle ne va pas au fait. Avant Mr. Descartes on raisonnoit plus commodement ; les siécles passez sont bienheureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est-lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle methode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa Philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse, ou fort incertaine, selon les propres régles qu'il nous a apprises. Enfin il régne non seulement dans nos bons Ouvrages de Physique & de Métaphysique, mais

dans

dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une précision & une justesse, qui jusqu'à present n'avoient été guére connues.

Je suis même fort persuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laisse pas de se glisser encore dans nos meilleurs Livres quelques raisonnemens à l'antique, mais nous serons quelque jour Anciens, & ne sera-t-il pas bien juste que nôtre posterité à son tour nous redresse & nous surpasse, principalement sur la maniére de raisonner, qui est une Science à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui est de l'Eloquence & de la Poësie, qui font le sujet de la principale contestation entre les Anciens & les Modernes, quoiqu'elles ne soient pas en elles-mêmes fort importantes, je croi que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de siécles, & je ne sai pas précisément combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une discussion infinie, & qui, quelque juste & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les partisans de l'Antiquité. Le moyen de raisonner avec eux? Ils sont résolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner tout? à les admirer sur tout. C'est-là particuliérement le genie des Commentateurs, peuple le plus superstitieux de tous ceux qui sont dans le culte de l'Antiquité. Quelles beautez ne se tiendroient heureuses d'inspirer à leurs Amans une passion aussi vive & aussi tendre,

dre, que celle qu'un Grec ou un Latin inspire à son respectueux Interprète?

Cependant je dirai quelque chose de plus précis sur l'Eloquence & sur la Poësie des Anciens; non que je ne sache assez le péril qu'il y a à se déclarer; mais il me semble que mon peu d'autorité & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je trouve que l'Eloquence a été plus loin chez les Anciens que la Poësie, & que Demosthène & Ciceron sont plus parfaits en leur genre qu'Homére & Virgile dans le leur; j'en vois une raison assez naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs, & dans celle des Romains, & il étoit aussi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le seroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poësie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a été toûjours la même chose dans toutes sortes de Gouvernemens; ce vice là lui est bien essentiel. Il me paroît encore que sur la Poësie & l'Eloquence les Grecs le cédent aux Latins. J'en excèpte une espèce de Poësie, sur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs, on voit bien que c'est la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte sur Demosthène, Virgile sur Theocrite, & sur Homére, Horace sur Pindare, Tite-Live & Tacite sur tous les Historiens Grecs.

Dans le Sistême que nous avons établi d'abord, cet ordre est fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'égard des Grecs; mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assez bornées, il faut qu'il y ait un temps où elles soient portées à leur derniére perfection, & je tiens que pour l'Eloquen-

ce

ce & pour l'Hiſtoire, ce tems a été le ſiécle d'Auguſte. Je n'imagine rien au deſſus de Ciceron & de Titelive, ce n'eſt pas qu'ils n'ayent leurs défauts, mais je ne crois pas qu'on puiſſe avoir moins de défauts avec autant de grandes qualitez, & l'on ſait aſſez que c'eſt la ſeule maniére dont on puiſſe dire que les hommes ſoient parfaits ſur quelque choſe.

La plus belle verſification du monde eſt celle de Virgile, peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loiſir de la retoucher. Il y de grands morceaux dans l'Eneïde d'une beauté achevée, & que je ne crois pas qu'on ſurpaſſe jamais. Pour ce qui eſt de l'ordonnance du Poëme en général, de la maniére d'amener les évenemens, & d'y ménager des ſurpriſes agréables, de la nobleſſe des caractéres, de la varieté des incidens, je ne ſerai jamais fort étonné qu'on aille au de-là de Virgile, & nos Romans qui ſont des Poëmes en proſe, nous en ont déja fait voir la poſſibilité.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans un plus grand détail de critique; je veux ſeulement faire voir que puiſque les Anciens ont pû parvenir ſur de certaines choſes à la derniére perfection, & n'y pas parvenir, on doit en examinant s'ils y ſont parvenus, ne conſerver aucun reſpect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire ſans adouciſſement, qu'il y a une impertinence dans Homére ou dans Pindare, il faut avoir la hardieſſe de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands genies, il faut pouvoir digerer que l'on compare Demoſthène & Ciceron à un homme qui

qui aura un nom François, & peut-être bas; grand & prodigieux effort de raiſon!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des hommes. Préjugé pour préjugé, il ſeroit plus raiſonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont dû encherir ſur les Anciens, cette prevention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondemens de celle où l'on eſt pour les Anciens? Leurs noms qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont Grecs ou Latins, la réputation qu'ils ont euë d'être les premiers hommes de leur ſiécle, ce qui n'étoit vrai que pour leur ſiécle, le nombre de leurs admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années. Tout cela conſideré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prévenus pour les Modernes; mais les hommes non contens d'abandonner la raiſon pour les préjugez, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être ſurpaſſez, mais ne diſons pas qu'il ne peuvent être égalez; maniére de parler très-familiére à leurs admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas? En qualité d'hommes nous avons toûjours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas plaiſant qu'il ſoit beſoin de nous relever le courage ſur ce point-là, & que nous qui avons ſouvent une vanité ſi mal entendue, nous ayons auſſi quelquefois une humilité qui ne l'eſt pas moins? Il eſt donc bien

déterminé qu'aucune sorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Ciceron & de Tite-Live. Elle produit dans tous les siécles des hommes propres à être de grands hommes, mais les siécles ne leur permettent pas toûjours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares, des Gouvernemens ou absolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugez & des fantaisies qui peuvent prendre une infinité de formes differentes, tel qu'est à la Chine le respect des Cadavres, qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie, des guerres universelles établissent souvent, & pour long-tems, l'ignorance & le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particuliéres, & vous verrez combien la Nature séme en vain de Cicerons & de Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainsi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faisant naître de grands Rois, fait naître aussi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Historiens pour écrire leur vies; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en tout tems les Historiens & les Poëtes sont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les siécles Barbares qui ont suivi celui d'Auguste, & précedé celui-ci, fournissent aux partisans de l'Antiquité celui de tous leurs raisonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, disent ils, que dans ces siécles là l'ignorance étoit si épaisse & si profonde? C'est que l'on n'y connoissoit plus les Grecs & les Latins, ou ne les lisoit plus; mais du moment que l'on se

se remît devant les yeux ces excellens modèles, on vit renaître la raiſon & le bon goût. Cela eſt vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des belles Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fit oublier, ſeroit ce à dire qu'il en fût devenu incapable? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers Elemens. Si quelque remède luy rendoit la mémoire tout à coup, ce ſeroit bien de la peine épargnée, il ſe trouveroit ſachant tout ce qu'il avoit ſçû, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens à diſſipé l'ignorance & la barbarie des ſiécles précédens. Je le crois bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau, que nous aurions été long-temps à ratraper, mais que nous euſſions ratrapées à la fin ſans le ſecours des Grecs & des Latins, ſi nous les avions bien cherchées. Et où les euſſions-nous priſes? Où les avoient priſes les Anciens. Les Anciens mêmes avant que de les prendre, tâtonnerent bien long-temps.

La comparaiſon que nous venons de faire des hommes de tous les ſiécles à un ſeul homme, peut s'étendre ſur toute nôtre queſtion des Anciens & des Modernes. Un bon eſprit cultivé, eſt, pour ainſi dire, compoſé de tous les eſprits des ſiécles précédens, ce n'eſt qu'un même eſprit qui eſt cultivé pendant tout ce tems-là. Ainſi cet homme qui a vêcu depuis le commencement du monde juſqu'à preſent, a eu ſon enfance où il ne s'eſt occupé que des beſoins les plus preſſans de la vie, ſa jeuneſſe où il a aſſez bien réuſſi aux choſes d'imagination, telles que la Poëſie

& l'Eloquence, & où même il a commencé à raisonner, mais avec moins de solidité que de feu. Il est maintenant dans l'âge de virilité, où il raisonne avec plus de force; & a plus de lumiéres que jamais, mais il seroit bien plus avancé si la passion de la guerre ne l'avoit occupé long-temps, & ne lui avoit donnné du mépris pour les Sciences, ausquelles il est enfin revenu.

Il est fâcheux de ne pouvoir pas pousser jusqu'au bout une comparaison qui est en si beau train, mais je suis obligé d'avoüer que cet homme là n'aura point de vielleſſe; il sera toûjours également capable des choses ausquelles sa jeuneſſe étoit propre, & il le sera toûjours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité; c'est-à-dire, pour quitter l'allegorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, & que les vûes saines de tous les bons esprits qui se succéderont, s'ajoûteront toûjours les unes aux autres.

Cet amas qui croît inceſſamment, de vûes qu'il faut suivre, de régles qu'il faut pratiquer, augmente toûjours aussi la difficulté de toutes les espèces de Sciences ou d'Arts; mais d'un autre côté de nouvelles facilitez naissent pour recompenser ces difficultez; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du temps d'Homére, c'étoit une grande merveille qu'un homme pût assujettir son discours à des mesures, à des syllabes longues & bréves, & faire en même temps quelque chose de raisonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on se tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homére pouvoit parler dans un seul Vers cinq langues differentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas; au défaut de tous les deux prendre

dre l'Attique, l'Eolique, ou le commun, c'eſt-à-dire, parler en même temps Picard, Gaſcon, Normand, Breton & François commun. Il pouvoit alonger un mot, s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long, perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de Langues, cet aſſemblage bizarre de mots tout défigurez, étoit la Langue des Dieux, du moins il eſt bien ſûr que ce n'étoit pas celle des hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres, & à l'heure qu'il eſt les Poëtes dépouillez de leurs anciens Priviléges ſont réduits à parler d'une maniére naturelle. Il ſembleroit que le métier ſeroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'eſprit enrichi d'une infinité d'idées Poëtiques qui nous ſont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux; nous ſommes guidez par un grand nombre de régles & de réflexions qui ont été faites ſur cet Art, & comme tous ces ſecours manquoient à Homére, il en a été recompenſé avec juſtice par toutes les licences qu'on luy laiſſoit prendre. Je crois pourtant, à dire le vray, que ſa condition étoit un peu meilleure que la nôtre; ces ſortes de compenſations ne ſont pas ſi exactes.

Les Mathematiques, la phyſique, ſont des Sciences dont le joug s'appeſantit toûjours ſur les Sçavans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes ſe multiplient en même temps; le même eſprit qui perfectionne les choſes en y ajoûtant de nouvelles vûes, perfectionne auſſi la maniére de les apprendre en

l'abregeant, & fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux Sciences. Un Savant de ce siécle-cy contient dix fois un Savant du siécle d'Auguste, mais il a eu dix fois plus de commoditez pour devenir Savant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Justice, pour marquer qu'elle s'en sert à peser, & à égaler à peuprès tout ce qu'elle distribue aux hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les desavantages des differentes conditions, les facilitez & les difficultez qui regardent les choses de l'esprit.

En vertu de ces compensations, nous pouvons espérer qu'on nous admirera avec excès dans les siécles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'huy de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos Ouvrages des beautez que nous n'avons point prétendu y mettre; telle faute insoutenable & dont l'Auteur conviendroit luy-même aujourd'huy, trouvera des Défenseurs d'un courage invincible, & Dieu sait avec quel mépris on traitera en comparaison de nous, les beaux esprits de ces temps-là, qui pourront bien être des Ameriquains. C'est ainsi que le même préjugé nous abaisse dans un temps, pour nous élever dans un autre, c'est ainsi qu'on en est la victime, & puis la divinité; jeu assez plaisant à considerer avec des yeux indifférens.

Je puis même pousser la prédiction encore plus loin. Un tems a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils se plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La difference de temps qui est entre les uns & les autres disparoît à nôtre égard, à cause du grand éloignement où nous sommes, ils sont tous anciens

pour

pour nous, & nous ne faisons pas de difficulté de preferer ordinairement les Latins aux Grecs parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent sur les autres; mais entre Anciens & Modernes ce seroit un grand desordre que les Modernes l'emportassent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue suite de siécles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins; alors il est aisé de prévoir qu'on ne fera aucun scrupule de nous préferer hautement à eux sur beaucoup de choses. Les meilleurs Ouvrages de Sophocles, d'Euripide, d'Aristophane, ne tiendront guére devant Cinna, Horace, Ariane, le Misantrope, & un grand nombre d'autres Tragédies & Comédies du bon temps, car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon temps est passé. Je ne crois pas que Theagene & Chariclée, Clitophon & Leucippe soient jamais comparez à Cyrus, à l'Astrée, à Zayde, à la Princesse de Cleves. Il y a même des espèces nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à opposer, & qu'apparemment la postérité ne surpassera pas. N'y eût-il que les Chansons, espèce qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu & d'esprit, & je maintiens que si Anacreon les avoit sçues, il les auroit plus chantées que la plupart des siennes. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poësie que la versification peut avoir aujourd'hui autant de noblesse, mais en même temps plus de justesse & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me suis proposé d'éviter les détails, & je n'é-

talerai pas davantage nos richeſſes, mais je ſuis perſuadé que nous ſommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toûjours la peine de tenir des Regiſtres exacts de leurs biens & qui en ignorent une bonne partie.

Si les grands hommes de ce ſiécle avoient des ſentimens charitables pour la poſtérité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aſpirer toûjours du moins à les égaler. Rien n'arête tant le progrès des choſes, rien ne borne tant les eſprits, que l'admiration exceſſive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoué à l'autorité d'Ariſtote, & qu'on ne cherchoit la verité que dans ſes écrits énigmatiques, & jamais dans la Nature, non ſeulement la Philoſophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans un abîme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eû toutes les peines du monde à la retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vrai Philoſophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fuſſent devenus, s'il eût été permis. Et le mal eſt qu'une fantaiſie de cette eſpèce une fois établie parmi les hommes, en voilà pour long-temps, on ſera des ſiécles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Deſcartes, & le mettre à la place d'Ariſtote, ce ſeroit à peu près le même inconvenient.

Cependant il faut tout dire; il n'eſt pas bien ſûr que la poſtérité nous compte pour un merite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre-elle & nous, comme nous les comptons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raiſon ſe perfectionnnera, & que l'on ſe déſabuſera généralement du préjugé groſſier de l'Antiquité. Peut-

être

être ne durera-t-il pas encore long-temps peut-être à l'heure qu'il est admirons-nous les Anciens en pure perte, & sans devoir jamais être admirez en cette qualité-là. Cela seroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir osé attaquer des Anciens, dans le Discours sur l'Eglogue, il faut que ce soit un crime qui ne puisse être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajoûterai seulement que si j'ai choqué les siécles passez par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guére au siécle present par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles representent toûjours un amour tendre, délicat, appliqué, fidelle, jusqu'à en être superstitieux, & selon tout ce que j'entens dire, le siécle est bien mal choisi pour y peindre un amour si parfait.

RECUEIL
DE
POËSIES
DIVERSES.

AVERTISSEMENT.

Quoique les Poësies qui suivent, ne soient point Pastorales, on a crû les pouvoir joindre à ce petit Volume, ne fût-ce que pour le remplir.

Les quatre Epîtres que l'on va voir, ont été faites à l'imitation des Heroïdes d'Ovide, & ce n'est qu'un essai d'un Ouvrage; où il en seroit entré un bien plus grand nombre. Les sujets de ces Lettres sont pris dans l'Histoire, au lieu qu'Ovide a pris les siens dans la Fable. Mais la Fable est trop usée presentement, & l'Histoire peut fournir

des sujets plus nouveaux, sur tout si l'on cherchoit dans des endroits un peu détournez.

Les autres Poësies qui viennent ensuite, ne méritant pas non plus de faire un Recueil à part, on en a grossi ce Volume, elles sont de differents stiles, & on n'a pas laissé de les mêler indifferemment les unes avec les autres.

DIBUTADIS
A
POLEMON.

On dit que Dibutade de Sicione inventa la Sculpture. Un soir sa fille traça sur une muraille les extrémitez de l'ombre de son Amant, qui se formoit à la lumiére d'une lampe, & cela donna à Dibutade la premiére idée de tailler une pierre en homme. Je suppose que cette fille ayant vû une belle statuë de la façon de son pere, écrit à son Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon sont feints.

UNe nouvelle joie, & que je veux t'écrire,
Tient mon esprit tout occupé.
Mon pere m'a fait voir un marbre qui respire ;
Du moins si l'œil n'est pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la pierre ait sçû prendre
La mollesse même des chairs,
Et ce je ne sai quoi de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs ?

Tu

Tu sais quelles raisons me font aimer la vûe
D'un marbre si bien travaillé.
D'une si douce joie on n'a point l'ame émue
Sans que l'Amour y soit mêlé.

Par ce divin chef d'œuvre est à mes yeux offerte
L'image de cet heureux soir,
Qui repara si bien une légére perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere,
Il sait, il approuve nos feux,
Mais un pere est toûjours un témoin trop sévére
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettez par complaisance
Composoient tout nôtre entretien,
Et nous interrompions nôtre triste silence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une lampe prêtoit une lumiére sombre,
Qui m'aidoit encore à rêver;
Je voyois sur un mur se dépeindre ton ombre,
Et m'appliquois à l'observer.

Car tout plaît, Polemon, pour peu qu'il repre-
sente
L'objet de nôtre attachement,
C'eſt aſſez pour flater les langueurs d'une Amante
Que l'ombre ſeule d'un Amant.

Mais je pouſſai plus loin cette douce chimére.
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre paſſagére,
Pour la conſerver à mes yeux.

Alors en la ſuivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toi,
Une image, il eſt vrai, peu diſtincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit auſſi-tôt le deſſein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainſi, cher Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hazards;
L'amour qui ſçut jadis débrouiller la Nature,
Aujourd'hui fait naître les Arts.

Je sens un doux espoir à qui mon cœur se livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux;
Puisqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour se montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur mémoire
Bien loin au delà de leurs jours,
Et le soin qu'ils auront d'éterniser leur gloire,
Eternisera nos amours.

Combien de Demidieux, dont les hommes peut-être
Eussent oublié jusqu'au nom,
Que d'exemples puissans que l'on n'eut pû connoître,
Si je n'eusse aimé Polemon!

Mais si tu ressemblois à tant d'Amants volages,
Si tu changeois à mon égard,
Oserois-tu jetter les yeux sur les Ouvrages
Que va produire un si bel Art?

Ta noire trahison auroit toûjours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour si fidelle
Dont ils sont tous autant d'effets.

Je t'offense, & je sai qu'il s'élève en ton ame
Un vif, mais doux ressentiment.
Viens, je reparerai ces soupçons de ma flâme,
Que je condamne en les formant.

Quoi, de tels changemens seroient-ils donc possibles;
Quoi, cet amour toûjours vainqueur
Animeroit par moi des marbres insensibles,
Et n'animeroit plus ton cœur?

FLORA
A
POMPÉE.

Pompée étant encore jeune aima la Courtisanne Flora, dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius ami de Pompée devint éperdûment amoureux d'elle, mais comme elle étoit prévenuë de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui céda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle lui écrit.

PRête à voir arriver la mort que je desire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs;
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre,
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
Et croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux?

En

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent.
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souvient-il du temps où ta flame inquiète
Craignoit si tendrement des rivaux malheureux?
Ah! disois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux!

Pourras-tu, ma Flora, resister à leurs larmes?
Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux!

Je te disois alors, je mettois en usage
Tout ce qui te pouvoit guerir de ce souci.
Ciel! quelle erreur! étoit-ce mon partage
Que de te rassûrer ainsi?

C'étoit toi qui devois jurer à ta maitresse
Que tu ne serois point touché par tes rivaux,
Que tu pourrois soûtenir ta tendresse
Malgré la pitié de leurs maux.

Que

Que me reproches-tu? j'étois trop insensible
Aux soupirs qu'on poussoit pour ébranler ma foy,
De tendres soins me trouvoient invincible,
Lors qu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, Dieux immortels, ce qui fait qu'on me quitte,
Vous écoutez ici les plaintes d'un Amant.
Et qu'est-ce donc desormais qui merite
Un éternel attachement.

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flâme
Il falloit d'un ami préferer le repos,
Ne prétends point nous déguiser ton âme
Sous de vains discours de Heros.

On sait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt,
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'amour parle, tout se taît.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gemir tant de cœurs amoureux
Tu n'és au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un ami généreux.

Pour-

Pourquoi, lors qu'il voyoit sa flâme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pû toucher par ses ennuis?
Et moi, qui pers tout ce qui ma flatée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes presents jouiroit-il jamais?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeller, je le retiens sans cesse,
Car quand tu reviendrois, quel sort seroit le mien?
Je devrois tout à sa seule tendresse,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cédant à lui tu t'es rendu justice,
Il n'est pas comme toi barbare & sans amour.
Je n'aurois pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, helas! rien ne t'efface!
Quel charme malheureux a sçu me prévenir?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir!

Alors mes soins pour lui tendres, ardens, durables
Passeroient tous les soins que pour toi j'ai perdus,
Et je rendrois encor plus désirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illusion, & trop tôt dissipée!
Quoi, d'un fatal amour je pourrois me guérir?
Quoi, j'aimerois un autre que Pompée?
Non, je ne saurai que mourir.

ARISBE
AU JEUNE
MARIUS.

Quand Marius eut été chassé de Rome par la faction de Silla, & se fut retiré en Afrique, son fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempsal Roi de Numidie, qui le retint prisonnier. Une des femmes de ce Roi devint amoureuse du jeune Marius & eut la générosité de lui fournir des moyens de sortir de sa prison, quoique par là elle le perdît pour jamais. C'est après qu'elle lui a rendu la liberté, & qu'il a rejoint son pere, qu'elle lui écrit.

DEpuis que je me suis privée
De tout ce qui flatoit mes plus tendres desirs,
Dans vôtre souvenir me suis je conservée ?
Songez-vous à mes déplaisirs ?

Il n'est point de fin pour mes peines,
Rien ne sauroit rejoindre Arisbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir brisé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant vôtre sortie,
Un demi jour m'eût-il duré sans vous parler?
Et maintenant les mois, & les ans, & ma vie,
Tout sans vous, tout va s'écouler.

Seule, & mortellement blessée;
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne saurois bannir l'esperance insensée
Que j'ai de vous trouver par tout.

Qui le croiroit? je revoi, j'aime
Les lieux où par le Roi vous étiez resserré,
Et je vous redemande à cette prison même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
Que l'ombre de la nuit se répande sur nous,
Ma tristesse redouble en ce vaste silence,
Et ce tems m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore,
Lors qu'en mes yeux lassez le sommeil est entré,
En songe quelquefois (ce bien me reste encore)
Je croi vous avoir recouvré.

Mais

Mais vous avoüerai-je une crainte
Qui paſſe tous les maux de mon cœur agité?
Je crains que vôtre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté

Je me repreſente ſans ceſſe
Combien vous me preſſiez d'ouvrir vôtre priſon;
Je ne me ſouviens point d'aucun trait de tendreſſe,
Vous donniez tout à la raiſon.

Vous me parliez toûjours d'un pere
Dont il faloit ſervir la haine & le courroux,
Jamais la liberté ne vous en fut moins chére,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Helas! d'où vient que ma mémoire
Repaſſe les diſcours & les ſoins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, eſt-il beſoin de croire
Qu'il m'aimât ſans déguiſement?

Oüi, d'une abſence ſi cruelle
Il faut que cette idée adouciſſe l'ennui.
J'ai beſoin de penſer, Marius eſt fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triste plaisir! douceur trompeuse!
Mes maux, si vous m'aimez, doivent s'en augmenter,
Vôtre perte à mon cœur en est plus douloureuse,
Cependant je veux m'en flatter.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppose aux sentimens que vous auriez pour moi,
Je suis une Numide, & vôtre ame hautaine
Dédaigne d'être sous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'Empire d'Amour un climat étranger?
La beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne,
A toûjours celui d'engager.

D'ailleurs je ne suis plus Numide,
De son propre interêt mon amour est vainqueur;
La naissance n'est rien où la vertu décide?
Je suis Romaine par le cœur.

N'admirez plus tant la mémoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour,
J'ai plus fait pour l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ai sacrifié mon amour.

Grands

Grands Dieux, vous vîtes seuls mes peines,
De l'excès de mes maux vous fûtes seuls témoins,
Lorsqu'enfin arriva la nuit où de ses chaînes
Marius sortit par mes soins.

Tandis qu'une troupe choisie
Conduisoit ce dessein sur mes ordres secrets,
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie,
En executant mes projets.

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi.
Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte!
Quel suplice qu'un tel emploi!

Avec combien d'inquietude
Je sentois s'écouler & comptois les instants!
Ciel! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sait-on bien se servir du temps?

Prend-on bien toutes ses mesures?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour veille pour nous, veille, en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoûtois-je enſuite?
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, il ſort, il prend la fuite,
Il eſt déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon eſprit à tel point ſe laiſſoit occuper,
Que cet air inquiet depeint ſur mon viſage
Commençoit à ſe diſſiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir diſtraite, & peut-être offenſé,
Je courus & de crainte & d'eſpoir agitée,
Savoir ce qui s'étoit paſſé.

On m'apprît une heureuſe iſſuë,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brûlois de l'apprendre, & quand je l'eus reçue
J'en penſai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuſe
Moi-même j'employai mes ſoins & mes efforts
Je ne ſai quel plaiſir d'une ame généreuſe
Me ſoûtient par de doux tranſports.

Mais que cette ardeur de courage
Eſt après ſon effet prompte à ſe démentir !
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençai de les ſentir.

Telle fut ou mon injuſtice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'oſai reprocher cet important ſervice
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire
De cet heureux ſuccès jouit en gemiſſant,
Je n'en rougirai point ; ce qu'Arisbe à ſçu faire
Excuſe aſſez ce qu'elle ſent.

Que je crains qu'aucune foibleſſe
N'aide de vôtre part à me juſtifier !
Libre, regretez-vous les marques de tendreſſe
Que vous reçutes priſonnier ?

Vous dûtes vers Arisbe abſente
En ſortant de ces lieux envoyer un ſoupir,
Vous meritâtes peu les bienfaits d'une Amante
S'ils vous firent trop de plaiſir.

Un autre Amant eût fui moins vîte
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais;
C'eſt là que je la laiſſe, eût-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que ſai-je? un autre Amant peut être,
En rompant ſes liens eût rendu des combats.
Ah! ſi dans vôtre cœur ce ſentiment put naître,
De quoi ne me paya-t-il pas?

Mais Dieux! quel bonheur j'enviſage!
C'eſt un pris aſſez grand que mon amour reçoît,
Si près d'une rivale on ne fait pas uſage
De la liberté qu'on me doit.

CLEOPATRE
A
AUGUSTE.

On sait trop l'Histoire de Cleopatre. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre, car je suppose que Cleopatre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, & luy tourne le plus adroitement qu'elle peut pour sa justification, les principaux évenemens de sa vie. Sur tout, il faut se souvenir combien Cleopatre étoit une Princesse galante, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne lui restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite.

JE croi devoir, Seigneur, vous épargner ma vue,
En l'état où je suis j'évite tous les yeux,
Je fuis le Soleil même, & je suis descenduë
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs,
Ces Morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, Seigneur, que Cleopatre y compte
La gloire dont le Ciel se plaît à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans Diadême, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moi par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toûjours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré?
Je me rendis à luy sur les Mers de l'Epire,
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor nôtre disgrace,
J'en voulus en fuyant prévenir les arrêts,
Et depuis, vous savez si l'Egypte eût l'audace
De s'opposer à vos progrès.

Non,

Non, non, sans jalousie, & d'un esprit tranquille,
De vos heureux succès nous regardions le cours,
Nous voulions seulement assûrer un azile
A de malheureuses amours.

Marc-Antoine passoit pour le second de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses maniéres, son air, tout étoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je sai que son esprit violent, téméraire,
Toûjours aux passions se laissoit prévenir,
Et je craignois pour luy la fortune prospere
Qu'il ne savoit pas soûtenir.

Je l'aimai cependant, c'est une loy fatale
Que l'amour doit causer tous mes évenemens,
Je m'attache aux Heros, je suis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes sentimens.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorsque j'iray paroître,
Prenez d'un ennemi le visage irrité,
Traitez-moy, s'il se peut, comme un superbe Maître,
Je craindrois trop vôtre bonté.

Je m'apprête à me voir en esclave menée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La Maison des Cesars, telle est sa destinée,
Doit triompher de moy deux fois.

Cesar qu'on met au rang des Dieux, & non des Princes,
Par mille aimables soins triompha de mon cœur,
Et vous triompherez de moy, de mes Provinces,
Aussi juste, aussi grand Vainqueur.

Il préfera pourtant la plus douce victoire,
Dieux! quels soupirs poussoit le maître des Humains!
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire,
Que rempliſſoient tant de desseins!

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eût manqué toûjours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas?

Combien me jura-t-il qu'il eût changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects, & d'applaudiſſemens,
Contre un des tendres soins dont j'étois toûjours pleine,
Contre mes doux empressemens?

Aussi

Aussi pour être heureux, s'il peut jamais suffire
De posseder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on desire,
Cesar sans doute étoit heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée.
J'ai trop dit que Cesar a vêcu sous mes loix,
Bien-tôt vous me verrez pâle & défigurée,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand Cesar souhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la prosperité.
Le sort, vous le savez, favorable, ou contraire,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-être.... mais, helas! quel retour j'envisage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imitez la clémence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous êtes par le sang, par l'aveugle naissance
Moins obligé de l'imiter.

PORTRAIT DE CLARICE.

J'Espere que Venus ne s'en fâchera pas,
Assez peu de Beautez m'ont paru redoutables,
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il faloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois; Qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive, & dont l'air vif soit sage
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, & par là plus charmant,
Qui ne pût se montrer, ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On

On n'eſt pas obligé de garder de meſure
Dans les ſouhaits qu'on peut former;
Comme en aimant je prétens eſtimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Vertueux ſans rien reprimer,
Qui n'eût pas beſoin de s'armer
D'une ſageſſe auſtére & dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflamer;
Qu'on me le trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde.
Chacun me promettoit une paix ſi profonde,
Que j'en ſerois moi-même embarraſſé.
Je ne voyois point de Bergére,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoyât à ma Chimére.

Je ne ſai cependant comment l'amour a fait;
Il faut qu'il ait long-temps médité ſon projet.
Mais enfin il eſt ſûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits:
Je croi, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
O! que l'Amour a de malice!

LES JEUX OLIMPIQUES,

Sur une Passion qui avoit déja duré cinq ans.

JAdis de cent ans en cent ans,
La Magnifique Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe fête,
Et les Herauts crioient, *Citoyens accourez,*
Vous n'avez jamais vû, jamais vous ne verrez
Le spectacle qu'on vous apréte.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque tête chenuë,
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la Fête eut été déja vuë;
Mais quoi? dans la condition
Où les Dieux ont reduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fit une exception.

Telle est chez les Amours la coûtume établie;
La même chose s'y publie

A des Jeux solemnels qu'ils célèbrent entr'eux;
Mais ce qui doit causer une douleur sincére,
C'est que tous les quatre ans on célèbre ces Jeux;
Cependant pour ces malheureux
C'est une Fête Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Avoir vêcu deux ans, la carriére est jolie,
Trois, c'est le bout du monde, son ne les peut passer;
Mais aller jusqu'à quatre, oh, ce seroit folie,
Si seulement ils osoient y penser.
Ils n'avoient pas jadis les mêmes destinées,
Un Amour fournissoit sa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un compte encor plus rond,
Hélas! bien moins de temps aujourd'hui les emporte;
Et s'il faut que toûjours ils baissent de la sorte,
Dieu sache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la Troupe legére
Lors qu'à ces derniers Jeux, & dans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cipre & de Cithére,
Le Mathusalem des Amours,
Un Amour de cinq ans, & qui de ce spectacle
Leur eût fait par avance un fidèle rapport!
Le petit Peuple aîlé, dans un commun transport,
Batit des mains, cria miracle.

Mais grands Dieux! que ne fut-ce pas
Quand il vint dans la Lice & malgré ce grand âge,
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille differens combats?
Car ces Jeux reſſembloient à ceux que vit l'Elide;
Jeux guerriers où venoient s'exercer les Amours;
Tantôt à déclarer une flâme timide
Qui veut parler, & qui ſe taît toûjours;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
Ces petits ſoins qui toûchent tant;
Tantôt à ſe plaindre des Belles
Avec reſpect, & même en s'emportant.
Que ſais je enfin? ſous cette fauſſe image
Ils préludent enſemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs explois
Que ce ſolide apprentiſſage.

D'une foule d'Amours le vainqueur fut ſuivi.
De toutes parts l'allegreſſe s'exprime
Par mille cris redoublez à l'envi;
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime;
L'autre veut ſavoir le regime
Dont juſqu'alors il s'eſt ſervi.

Mais lui; ce ne ſont pas ici, comme j'eſpére,
Dît-il, les derniers Jeux où je me trouverai;
Il n'eſt pas encor temps que je ſois admiré,
Et qu'il ſoit dit, ſans vous déplaire,
Tous tant que vous voilà, je vous enterrerai.
Mon deſtin ſera tel, que des Amours antiques

Chez

Chez les Amours futurs moi seul je ferai foi,
On me consultera sur de vieilles pratiques,
Dont la mémoire auroit peri sans moi.
Mais puisque vous voulez savoir ce qui me donne
Cette longue santé dont vous êtes surpris,
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris,
Et comme on voit la nourriture est bonne.

SONNET.

JE suis (crioit jadis Apollon à Daphné,
Lors que tout hors d'haleine il couroit après elle.
Et luy contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualitez dont il étoit orné.)

Je suis le Dieu des Vers, je suis bel esprit né.
Mais les Vers n'étoient point le charme de la Belle
Je sai joüer du Lut, arrêtez. Bagatelle;
Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon savoir Dieu de la Médecine
Daphné fuïoit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit, Voyez quelle est vôtre conquête,
Je suis un jeune Dieu, toûjours beau, toûjours frais;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

SUR

SUR

UN SOUPER,

Où l'on souhaitoit qu'une personne qui en devoit être, s'ennuiât.

PRIERE A L'ENNUI.

O Toi, terrible Dieu que l'on n'honore guére,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joye, Ennui, puissant Ennui,
Goûte un plaisir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.
Va t'établir ce soir dans la noble cohuë,
Descens envelopé d'une invisible nuë,
Lorsque tu t'introduits sans qu'on sache comment,
Tu regnes plus absolûment.
Mene avec toi ta Troupe, & qu'elle soit complette,
Le triste Serieux & la Langueur secrette
Par qui les Plaisirs sont chassez,
Les Complimens froids & glacez,
Les Nouvelles de la Gazette,
Les longs Contes, remplis de détails entassez,
Ou, qui pis est, les Ris forcez,
La Gayeté fausse & contrefaite,
Les Bons mots d'autrui qu'on répète,
Et qui même sont mal placez;
Que d'un repas très court les Convives lassez
Cachent leurs baillemens sous une main discrette,
Qu'ils

Qu'iis prêtent à l'Horloge une oreille inquiète,
Et ne se montrent empressez
Qu'à faire avant minuit une heureuse retraite.
Ennui, tu me diras qu'en presence d'Iris
Il ne t'est pas aisé d'établir ton empire,
Que son aimable veüe animant les esprits...
Je t'entens, à cela je n'ai qu'un mot à dire.
Et bien, tu ne dois pas songer
A regner sur toute la Bande,
Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager,
C'est sur elle, grand Dieu, qu'il faudra te venger,
Puissant Ennui, je te la recommande.



SUR UN RETOUR.

Qui devoit être au mois d'Octobre.

NE reviendras-tu point, ne ferai-je sans ceſſe
Que d'inutiles vœux pour hâter ta pareſſe,
Mois charmant, Mois aimable, où de ſes dons nouveaux
Bacchus remplira nos tonneaux
De Vignerons contents quand verrai-je une Armée
Par les ordres du Dieu dépouiller ſes Etats,
Et faire boüillonner la liqueur enflâmée
Mere des jeux, & l'Ame des Repas?
Ainſi dans le fond d'un Bocage
Je parlois ſeul, & Bacchus m'entendit,
Il crut qu'enfin je luy rendois hommage,
Et de ce tardif avantage
Le Dieu des Buveurs s'applaudit.
Mais l'Amour qui ſavoit combien Iris m'occupe,
Et dans quel temps ſon retour eſt réglé,
De mes diſcours avoit lui ſeul la clé,
Et prenoit l'autre Dieu pour Dupe.

REVE-

REVERIE.

A Vous que j'aime, & n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le silence,
A vous à qui je rends des soins
Inconnus, & sans recompense,
A vous, qui pourrez bien ne le jamais savoir,
En ces lieux écartez j'adresse cet hommage,
Et je puis seulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareil cas s'en acquitât ainsi;
Mais vous, si vous faisiez le vôtre,
Vous devineriez tout ceci.

ETRENNES.

Pour l'Année 1701.

EN commençant, Iris, l'an qui suit mil sept cens,
Je voulois sous vos loix mettre ma destinée,
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,
Seulement pour ladite année,
Cela n'a jamais d'autre sens,
Mais avec cette année un siécle aussi commence;
Attendons, ay-je dit, nous pouvons à bon droit
De l'un & l'autre Bail peser la différence.
Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance?
Et bien donc, pour le siécle, soit.

A U-

AUTRES ETRENNES.

EN ce jour solonnel, où de vœux redoublez
Plus qu'en tout autre temps les Dieux sont accablez,
Jai fait des vœux hardis, & peut-être impossibles;
J'ai demandé des jours occupez & paisibles,
Des plaisirs vifs, sans le secours puissant
Du trouble & de l'inquiétude,
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goût naissant,
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va se repandant au loin,
Mais cette gloire qu'avec soin
Dans son cœur on tient renfermée.
Tel étoit mon placet. Jupiter mît au bas
En caractéres longs, qu'on ne lisoit qu'à peine,
Renvoyé vers l'aimable Ismene.
Ceci ne me regarde pas.

SUR

SUR DES ETRENNES

Avancées d'une année sur l'autre.

LE Dieu de l'Helicon & celui de Cithére,
Souverains des Plaisirs, sont convenus entre eux
De payer tous les ans à celle qui m'est chére
Un tribut de vers amoureux;
Elle qui n'est pas ménagére
Veut en mil sept cens un manger mil sept cens deux,
Et les Divinitez faciles à ses vœux,
N'y savent rien que de la laisser faire.
Qu'en arrivera-t-il? le fond manquera? Non.
L'Amour fournit toûjours, la source est abondante.
Ouï l'amour, direz-vous, mais pour vôtre Apollon...
Oh, quand l'Amour le prend d'un cerain ton,
Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.

L'HOROSCOPE.

JE n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas,
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême,
Le Ciel dès ma naissance même
Promit mon cœur à vos appas.
Un Astrologue expert dans les choses futures
Voulut en ce moment prevoir mes avantures;
Des Planètes alors les aspects étoient doux,
Et les Conjonctions heureuses,
Mon Berceau fut le rendé-vous
Des Influences amoureuses;
Venus & Jupiter y versoient tour à tour
Tant de quintessence d'amour
Que même un œil mortel eût pû la voir descendre.
De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre?
Qu'ils prennent bien leur temps pour nous faire un cœur tendre!
Quand de mon avenir fatal
L'Astrologue d'abord fit le plan général,
Il le trouva des moins considerables;
Je ne devois ni forcer Bastions,
Ni décider Procès, ni gagner Millions,
Mais aimer des Objets aimables,
Offrir des vœux, quelquefois bien reçus,
Eprouver les Amours coquets ou véritables,
Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.
Alors l'Astrologue s'écrie
Le joli garçon que voilà!
La charmante petite vie
Que le Ciel lui destine là!
Mais quand dans le détail il entra davantage,

Il

Il vit qu'encore Enfant je savois de ma foi
A deux beaux yeux faire un si prompt hommage,
Que mon premier amour & moi
Nous étions presque d'un même âge.
D'autres amours après s'emparoient de mon cœur,
La force, la durée en étoit inégale,
Et l'on ne distinguoit par aucune intervalle
Un amour & son successeur.
Ce n'étoient jusque-là que des Préliminaires,
Le Ciel avoit paru d'abord
Par un essay de passions légéres
Joüer seulement sur mon sort.
Mais quel amour, ô Dieux! quel amour prend la place
De ceux qui l'avoient précedé!
Fuyez, foibles amours dont j'étois possedé,
Fuyez, & dans mon cœur ne laissez point de trace.
Celui qui se rendoit maître de mon destin
Du reste de ma vie occupoit l'étenduë;
L'Astrologue avoit beau porter au loin sa vûe,
Il n'en découvroit point la fin.
Quoi, disoit-il, presque en versant des larmes,
Ce pauvre Enfant que je croyois heureux,
Des volages amours va-t-il perdre les charmes?
Quoi, pour toûjours va-t-il être amoureux?
Non, non, il faut que je m'applique
A voir encor l'affaire de plus près.
Alors il met sur nouveaux frais
Toutes ses Règles en pratique;
D'un œil plus attentif, il observe le cours
Et des Fixes & des Planètes,
Dans tous les coins du Ciel promène ses Lunètes,
Retrace des Calculs qui n'étoit pas trop courts,
Et puis quand il eut fait cent choses déja faites,
Il vit que j'aimois pour toûjours.



LE TEMPS ET L'AMOUR.

FABLE.

ILs ſont deux Dieux, portants aîles au dos,
Les plus méchants qu'ait Jupin à ſa table;
L'un eſt le Temps, mangeur inſatiable,
Vieillard chenu, mais helas! trop diſpos;
Et l'autre, qui? c'eſt l'Enfant de Paphos.
Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine
Chez ſon Beaupere à forger une chaîne
Qui de deux cœurs doit unir le deſtin,
Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge, & vous l'uſe à la fin;
Adieu la chaîne, & le Vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.

Fut-

Fut-il jamais sous sa cruelle dent
Liens si forts qu'ils fissent resistance?
Ces jours passez je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence;
Tous deux, tous deux, l'Enfant & le Vieillard,
Ils composoient une chaîne durable,
Le Temps lui-même en serroit avec art
Tous les chaînons. N'est-ce point une fable?
Non, je l'ai vû, vû de mes propres yeux,
Ou je le sens, pour vous dire encor mieux.

LA MACREUSE.

Sur ce qu'on traitoit de Macreuse *un homme qui paroissoit fort indifferent, & qui cependant ne l'étoit pas.*

D'Un Marais du Septentrion
Sortit jadis une Macreuse,
Dont la froideur étoit fameuse
Parmi sa froide Nation.
Il est dit dans une Cronique
Qu'un jour Iris vit en passant
Ce pauvre Animal aquatique,
Tout engourdi, tout languissant.
Aussi-tôt de l'Oiseau le sang froid se dégè
Sa forme change, & par le don
Qu'avoient les regards de la Belle,
La Macreuse devient Pigeon.
Vous devinez qu'à ce spectacle
Tout le monde cria miracle;
Point du tout. Et pourquoi si peu d'étonnement?

C'eſt qu'Iris fit ce changement.
La Macreuſe ſoudain, fiére de ne plus l'être,
Va dans un Colombier ſe faire reconnoître,
Prendre ſon rang, jouïr des droits
D'un nouvel être qui l'honore,
Et qui plus eſt, plus mille fois encore,
Aimer pour la premiére fois.
Qu'elle ſe ſentit peu de ſa triſte origine!
Qu'elle ſçut faire honneur à la vertu divine
Qui rendoit ſon deſtin ſi beau!
Dans leurs careſſes amoureuſes,
Tous les autres Pigeons, Pigeons dès le berceau,
Sembloient eux-mêmes des Macreuſes.
Auſſi de ſes amours en tous lieux ſignalez
Telle fut la gloire éclatante,
Que quand la Déeſſe charmante,
Qui ſous ſes loix tient les Enfans ailez,
Perdit un des Pigeons à ſon char attelez,
Nôtre Macreuſe eut la place vacante.

*Sur ce qu'en écrivant à une perſonne on n'avoit oſé écrire le mot d'*amour *& qu'on l'avoit laiſſé en blanc.*

HIer peut-être, Amour, je te parus coupable,
Même en implorant ton pouvoir
Je n'oſai prononcer ton nom, ce nom aimable
Que jamais l'univers n'entend ſans s'émouvoir
J'eus trop d'égard pour une Indifferente,
Je craignis plus de l'offenſer que toi;
Mais d'un reſpect pouſſé plus loin que je ne doi
Le moyen que je me repente?

N'eſt

N'eſt-ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait la loi?
La ſeule criminelle eſt la Beauté que j'aime,
De ton nom outragé venge l'honneur ſuprême,
La peine que tu dois choiſir,
C'eſt que bien-tôt avec plaiſir
Elle le prononce elle-même.

SUR UN BILLET,

Où une perſonne n'avoit écrit que les premiéres lettres d'un ſentiment qu'on lui demandoit.

CErtain Chiffre tracé par une main charmante
Tourmentoit un jour mes eſprits,
J'eus recours au fils de Cypris,
Il n'eſt Déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces ſortes d'Ecrits.
Il me lut tout courant l'adorable Grimoire.
J'entendis.... juſte Ciel! quelle ſeroit ma gloire!
Quel deſtin ſeroit auſſi beau?
Mais helas! il ne lut qu'à travers ſon Bandeau,
Et je n'oſe preſque l'en croire.

SUR UN CLAIR DE LUNE.

QUand l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes
Que d'être seul, & de rêver.
La dominante idée à chaque instant prelente
N'en devient que plus dominante,
Elle cause à son gré de trop tendres transports,
Et plus l'Esprit rentre en lui-même
Libre des Objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je connois ce péril, & qui le connoît mieux?
Tous les soirs cependant une force secrette
M'entraine en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupez seule, & dans ce doux silence
Absente je vous voi, je suis à vos genoux,
Je vous peins de mes feux toute la violence;
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venoit par sa présence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les Mers vient alors de descendre,
Sa Sœur jette un éclat moins vif, & moins perçant,
Elle répand dans l'air je ne sai quoi de tendre,

Et

Et dont mon ame se ressent.
Peut-être ce discours n'est guére intelligible,
Vous ne l'entendrez point, je sai ce que j'y perds;
Un cœur passionné voit un autre Univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.

SUR
UNE PASSION
D'AUTONNE.

O Que Dame Cypris est bonne,
Qui justement lorsque l'Autonne
Va dépouiller nos Echalas,
Vous rend plus sensible, & me donne
Ce qui m'est dû sur vos appas!
Car & cette gent fanfaronne
Qui prétend se plaire aux combats,
Et cette autre non moins friponne
Qui porte de petits rabats,
Et ceux de qui la bouche entonne
Les graves Galimatias
Que l'aveugle Themis Ordonne,
Enfin Galants de tous états
Seront absents de ces climats,
Où mon heureux sort m'enprisonne,
Et d'où ne sortent point vos pas.
Que si dans le temps des frimats,
Où le monde à Paris foisonne,

Où jusque dans les Galetas
Essain d'Amour en l'air bourdonne,
Où tout Epoux est dans le cas
Dont il ne faut railler personne,
Où tout Amant sensé soupçonne
Qu'il pourroit ne s'en sauver pas,
Si dans ces temps si délicats
Fidelité vous abandonne,
Par ma foi, je le dis tout bas,
J'en rougis, mais je lui pardonne.

A MADAME
LA D.... DE M....

Sur son Mariage qui fut consommé dans une Hôtellerie d'une petite Ville.

DU beau Sang dont vous êtes née,
Un Souverain vous est dû pour Epoux,
Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous
A l'Ennemi de l'Himenée.
Le sérieux Himen par un grave decret
Vous met entre les bras d'un Prince d'Ausonie,
L'autre pour donner un trait
Qui tienne de son genie,
Sans Pompe & presque en secret
Conclut la cérémonie
Dans un méchant Cabaret.

LES

LES DEUX COURRIERS.

L'Autre jour deux Courriers, chacun portant sa male,
L'un parti de la Capitale,
L'autre d'un lieu voisin, le plus beau des Deserts,
Allant tous deux d'une viteſſe égale
Se rencontrerent dans les airs.
Dans les airs? direz-vous. Voici choſes nouvelles.
C'étoient Zephirs, entendez-vous?
Et ce qu'ils portoient ſur leurs aîles
C'étoient ſoupirs dérobez aux jaloux,
Vers, & que ſai-je enfin? cent autres bagatelles,
Qui raviſſent deux Cœurs fidelles;
Et ſont leurs tréſors les plus doux.
Le Courrier qui tournoit le dos à la grand' Ville,
Vous ſaurez que c'étoit le mien,
Dit à l'autre, parti de ce ſéjour tranquille
Où ſe renfermoit tout mon bien,
Ta courſe doit être aſſez prompte,
Tu n'as rien à porter, mon Frere, au prix de moi,
Voi comme je ſuis chargé, voi,
Tu devrois en mourir de honte.
Il eſt vrai, répond-il, & cependant je conte
D'être encor mieux reçu que toi.

CAPRICE.

JE ne dors ni nuit ni jour,
Le Diable emporte l'Amour,
Ses petits Freres, sa Mere,
Tous ses Parents Jeux & Ris,
Toute l'Isle de Chithére,
Et qui plus est, mon Iris.

SUR UNE PETITE VEROLE.

SUr le sujet de la gente femelle
Qui rend mon cœur aussi tendre qu'il l'est,
Grace & beauté sont ensemble en querelle;
Car Beauté dit, C'est par moi qu'elle est belle.
Grace répond, C'est par moi qu'elle plaît.
Dame Beauté toûjours fiére & hautaine
D'esprit quinteux, & qui veut qu'on apprenne
Combien ses dons doivent être cheris,
Vous prend congé du Visage d'Iris.
Mais d'autre part sa gentille Rivale,
Pour la confondre & lui clorre le bec,
Grace demeure, & tous nos cœurs avec,
D'Enfans allez troupe toûjours égale

Aux

Aux pieds d'Iris se rend avec respect;
Dame Beauté mainte couleuvre avale.
Si qu'à la fin, voyant que son couroux
N'avance rien, & ne sert de deux cloux,
Elle revient sans mot dire, au plus vîte;
Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

SUR
UNE SCENE,
Que j'avois faite entre l'Amour & Psiché.

PSICHE' A IRIS.

MA chére Sœur, nous ne nous devons rien,
En même cas nous sommes l'une & l'autre,
Vôtre Amant fait parler le mien.
Et le mien fait parler le vôtre.

MADRIGAL.

JE veux chanter en vers la Beauté qui m'engage
J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet;
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe là l'ouvrage

AUTRE.

TU ſais quel eſt l'objet, Amour, donc j'ai fait choix,
Fais que de ſes beaux yeux j'éprouve ſeul les armes,
Ne crains point d'être injuſte à l'égard de ſes charmes,
En ne ſoumettant pas mille cœurs à ſes loix;
Mon cœur eſt aſſez tendre, il eſt aſſez fidelle
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.

SUR UNE
PASSION CONSTANTE,
Sans être malheureuse.

UN jour aux pieds d'Iris l'Amour alla se rendre,
Respectueux, timide, & n'en osant attendre
Que des rigueurs, & du dedain;
Iris se trouva moins sévére,
Et l'Enfant retourna soudain
A son naturel téméraire.
Cependant par tous les degrez
Il sçut conduire son audace.
Enfin, je prévois bien que vous en douterez,
Siécles futurs, enfin Iris même l'embrasse.
Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles,
Iris en trahison lui coupoit ses deux aîles,
Et l'Amour ne le sentit pas.
Ce tour là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aye encor connu,
Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DAns un lieu ſombre & ténébreux,
Le dixiéme Janvier, s'aſſemblerent les Sages,
Cenſeurs du monde, & preſque Antropophages,
Gens ſans amour, & rêvants toûjours creux.
De longs habits de deüil la Troupe étoit couverte,
De deüil étoit tendu le funeſte ſéjour;
L'an précedent à pareil jour,
D'un de leurs Compagnons ils avoient fait la perte,
Il avoit deſerté; quand un Sage deſerte,
Ne le cherchez que chez l'Amour.
Dans des chants où regnoit une triſteſſe extrême,
De celui qui manquoit ils déploroient le ſort.
Helas! diſoit avec tranſport
Un Orateur à face maigre & blême,
C'étoit pour nôtre Corps un ſujet excellent;
Quel pareſſeux! quel indolent!
Quel ennemi du ſoin & de la veille!
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent!
Qu'il dormoit bien ſur l'une & l'autre oreille!
A peine quelquefois paroiſſoit-il galant;
Je ſai qu'il faiſoit mal d'en faire le ſemblant,
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprès de cet amour ſincére & violent
Qui nous en a fait un rebelle!
Le Diſcoureur en étoit là,

Quand

Quand le Sage défunt parut, & le troubla,
Comme un ſpectre ſorti d'un ténébreux rivage.
Meſſieurs, leur dit-il, me voilà,
Et voilà celle qui m'engage;
Critiquez ce Portrait, vous ſavez critiquer,
Et comme un peu de temps vous ſera néceſſaire,
Je ne veux pas vous en laiſſer manquer,
Je reviens dans un an, à l'autre Anniverſaire.
En attendant, je vous déclare à tous
Que j'aime, & que l'on m'aime, & que vous êtes fous.



LET-

LETTRE

A une Demoiſelle de Suede, dont j'avois vû un très agréable Portrait chez M. . . Envoyé de Suede, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

MADEMOISELLE,

Je ne ſai ſi en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur vôtre nom, qui eſt fort illuſtre, il faut que je vous croye Süédoiſe, ſur les grands yeux noirs que j'ai vûs dans vôtre portait, & qui doivent être pleins de feu dans l'Original, je vous croirois Eſpagnole; ſur de jolis vers François qu'on m'a montrez de vous, je vous crois Françoiſe; ſur les Vers Italiens qu'on dit que vous ſavez faire, vous devez être Italienne; ſur tout cela enſemble, vous n'êtes d'aucun Pays.

Pour rendre le miracle encor plus achevé
Dix ſept ans à peu près, c'eſt l'âge qu'on vous donne;

Dix-

Dix-ſept ans juſqu'ici n'avoient gâté perſonne,
Pour vous, ils vous font tort. L'eſprit ſi cultivé,
Et dix-ſept ans, font que je vous ſoupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un Poëte a rêvé.

Cependant il eſt certain que M. l'Envoyé de Süéde prend l'affaire fort ſérieuſement, & ſi l'on a à croire des prodiges, ce doit être plutôt ſur ſon autorité que ſur celle d'un autre. Il ſoutient que vous êtes à Stokholm, que mille gens vous y ont vûë, & vous y ont parlé, il dit même que vôtre portrait qui repreſente le plus charmant viſage du monde ne repreſente pas le vôtre dans toute ſa beauté, & que les Peintres de Süéde ne flatent pas comme les nôtres. Mais pourquoi nous qui ſommes dans le Pays de la beauté, de l'eſprit, & des agréments, n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une perſonne ſi accomplie? Voilà ce que la vanité Françoiſe nous fait dire auſſi-tôt. A cela je ne ſai qu'une réponſe, qui puiſſe nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour ailleurs ſi redoutable
Ne trouve pas ſans doute un climat favorable
Sous le Ciel de Süéde, & ſi près des Lappons;
Les cœurs y ſont glacez, & pour fondre leurs glaces,
N'a-t-il pas dû produire un Chef-d'œuvre où les Graces
Euſſent répandu tous leurs dons?
Si nos Climats n'ont rien qui ne vous cède
Soit en eſprit, ſoit en attraits,

C'eſt

C'eſt qu'Amour y ſoumet les cœurs à moins de frais
Qu'il ne pourroit faire en Süéde.

C'eſt là, Mademoiſelle, tout ce que j'ai pû imaginer de plus vrai-ſemblable. Tirez moi d'embarras, je vous en conjure, & ayez la bonté de me faire ſavoir ſi vous êtes. Que vôtre modeſtie ne vous empêche point de me l'avouër naturellement, je vous promets de n'en parler à perſonne, je ne voudrois pas qu'on ſçût que j'euſſe quelque intelligence avec une Etrangére, qui triompheroit de toutes nos Françoiſes, & effaceroit l'honneur de la Nation. Ce ſeroit là un trop grand crime contre ma Patrie; cependant je m'accoûtume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes ſoupirs, à l'heure qu'il eſt, ſortent de France, & vont du côté du Nort.

Lieux déſolez, où l'Hiver tient ſon ſiége
Sur de vaſtes amas de nége,
Où les Aquilons violents,
Où les frimats & les Ours blancs,
Compoſent ſon triſte cortége,
Mer Glaciale, affreux climats,
C'eſt après vous que je ſoupire;
Les lieux où regne un éternel Zephire,
Le ſéjour de Venus, Cypre ne vous vaut pas.

Vous voyez, Mademoiſelle, que mon cœur a déja bien fait du chemin. Je me flate que mes hommages qui ne ſeroient pas dignes de vous à Stokholm, deviendront de quelque prix en traverſant cinq cens lieuës de Pays pour aller juſqu'à vous, & que s'il eſt triſte de vous écrire de ſi loin,

ce

ce me sera du moins auprès de vous une espèce de merite. Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir, & je ne crois pas même que vous puissiez savoir qui je suis,

A moins qu'un coup de la fortune
N'ait porté jusque sur vos bords
Le nom de l'Enchanteur qui fait parler les Morts,
Et qui voyage dans la Lune.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier ces *Poësies Pastorales*, je les ai trouvé dignes du jugement du Public qui les a mises depuis long-temps au rang de ce petit nombre d'Ouvrages originaux qui feront honneur à nôtre siécle, & qui ne sauroient être conservez avec trop de soin par de fréquentes réimpressions. Fait à Paris le 24. de Juillet 1707.

SAURIN.

POËSIES GALANTES.

Attribuées à Mr. de FONTENELLE, *qui se trouvent dans l'édition de ses Oeuvres imprimée en Hollande.*

ELOGE DE MARQUES.

Petit Epagneul, venu d'Espagne.

SAvez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir de la ressemblance?
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mistére, & vous y faire jour,
Examinez Marqués, son humeur, sa figure;
Mais enfin cette Enigme est-elle trop obscure?
Vous rendez-vous! il ressemble à l'Amour.

A l'Amour', direz-vous! la comparaiſon cloche,
Si jamais on a vû comparaiſon clocher.
Un Chien avec l'Amour! Et bien, il faut tâcher
D'en faire un parallele exact, & ſans reproche.

Marqués ſur vos genoux a mille privautez,
Entre vos bras il ſe loge à toute heure,
Et c'eſt là que l'Amour établit ſa demeure,
Lors qu'il eſt bien reçû par vous autres Beautez.

On voit Marqués ſe mettre aiſément en colére,
Et s'appaiſer fort aiſément;
Connoiſſez-vous l'Amour? voilà ſon caractére,
Il ſe fâche & s'appaiſe en un même moment.

Afin que vôtre Chien ait la taille mieux faite
Vous le traitez frugalement,
Et le pauvre Marqués qui fait toûjours diète,
Subſiſte je ne ſais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de ſubſiſtance,
Vous ne lui ſervez pas un ſeul mets nourriſſant,
Et s'il ne vivoit d'eſpérance,
Je croi qu'il mourroit en naiſſant.

Avec

Avec ce petit Chien vous folâtrez sans ceſſe,
En folâtant ce petit Chien vous mord,
On joüe avec l'Amour, il badine d'abord,
Mais en badinant il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ſes morſures?
Encor que de l'Amour on ſente les bleſſures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un Chien ſoit tel que quand il vient de naître,
Et de peur qu'il ne croiſſe on y prend mille ſoins.
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous careſſez Marqués, parce qu'il eſt petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable;
Un petit Amour divertit,
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entens que Marqués ſe plaint du mauvais tour
Que lui fait ma Muſe indiſcrete.
Ah! vous me ruïnez, vous gâtez tout, Poëte,
Dit-il, en me faiſant reſſembler à l'Amour.

L'Amour n'eſt pas trop bien auprès de ma maitreſſe,
Si vous ne le ſavez, elle l'a toûjours fui,
Et c'eſt aſſez pour perdre ſa tendreſſe,
Que d'avoir par malheur du rapport ave c lui.

En mon état de Chien j'ai l'ame aſſez contente
Je ſuis heureux par cent bonnes raiſons;
J'ai bien affaire, moy, que vos comparaiſons
Viennent troubler ma fortune preſente.

Ah mon pauvre Marqués, ce ſeroit grand pitié,
Qu'après avoir quitté pour elle Pere & Mere,
La Patrie, aux grands cœurs toûjours aimable & chére,
Tu te viſſes diſgracié
Pour une cauſe ſi légére.

Non, cela ne ſe peut, fais valoir tes appas;
Careſſe-là, tiens-toi ſans ceſſe entre ſes bras,
Et loin quelle te ſoit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport,
Fais que l'Amour trouve grace auprès d'elle,
Puiſqu'il te reſſemble ſi fort.

SONNET.

PArce que l'Espagnol est une langue fiére,
Je vous le dois apprendre ? hé bien soit, commençons ;
Mais ce que je demande à ma belle écoliére,
C'est de ne se servir jamais de mes leçons.

Déja si fiérement vôtre ame indifferente
Oppose à mon amour qu'il ne faut point aimer,
Que même en Espagnol, y fussiez-vous savante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moi, le François vaut bien qu'on le prefere
A la rude fierté d'une langue étrangére.
De ce qu'il a de libre empruntons le secours.

Mais que de son côté l'Espagnol se console:
Car ne pouvons-nous pas mêler dans nos amours,
Et liberté Françoise, & constance Espagnole ?

LES FLE'CHES D'AMOUR.

L'Amour n'avoit jadis que des flèches d'acier,
Ce n'étoit pas faire grande dépense;
Mais cela suffisoit pour un siécle grossier,
Où tous les cœurs se rendoient sans deffense.
Le temps changea; plus de simplicité,
Les traits d'acier devinrent inutiles,
Et l'Amour eut affaire à des gens plus habiles,
Qui de les repousser prenoient la liberté.
S'ils blessoient, la blessure étoit bien tôt guerie,
Personne ne s'en trouvoit mal.
Quel remède? il falut changer de batterie,
Il les fit d'un autre métal,
Ce fut d'or; à l'Amour la victoire étoit sûre.
Quels ennemis, grands Dieux, n'auroit-il pas défaits?
Aussi, quoi qu'il parût d'abord se mettre en frais.
Il regagna ses frais avec usure.
A chaque flèche qui voloit
Une foule de cœurs couroit au devant d'elle.
Quoy que la playe en fût mortelle,
N'étoit pas blessé qui vouloit.
L'Amour ne lançoit plus ses flèches que par grace,
Heureux les cœurs sur qui tomboient des traits si doux!
Souvent de les percer sa main se trouvoit lasse,
Lors

Lors qu'il ne l'étoient pas de recevoir ſes coups,
Chacun d'eux eût reçu vingt flêches au lieu d'une
Chacun eût volontiers épuiſé le carquois,
Se faire bleſſer pluſieurs fois
C'étoit aſſez pour faire ſa fortune.
Cette mode n'a point changé,
Les flêches d'or ſont toûjours en uſage,
Et pour peu qu'on s'en ſerve, il n'eſt cœur ſi
ſauvage,
Qui ſous les Loix d'Amour ne ſoit bien-tôt rangé.

LE RUISSEAU AMANT. A LA PRAIRIE.

J'Ai fait pour vous trouver un assez long voyage,
Mon aimable Prairie, enfin je viens à vous,
Recevez un Ruisseau, dont le sort le plus doux
Sera de voir ses eaux couler pour vôtre usage.

C'est dans ce seul espoir que sans aucun repos,
Depuis que j'ai quitté ma source;
J'ai toûjours jusqu'ici continué ma course,
Toûjours roulé mes petits flots.

D'un cours precipité j'ai passé des Prairies,
Où tout autre Ruisseau s'amuse avec plaisir;
Je n'ay point serpenté dans les routes fleuries,
Je n'en avois pas le loisir.

Tel que vous me voyez, sachez, ne vous déplaise,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit été bien aise
De me donner passage & de me recevoir.

Mais ce n'étoit pas là mon compte,
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce lieu,
Et par une fuite assez prompte,
Gazouillant fiérement, je leur disois adieu.

Il faut vous dire tout, la feinte est inutile,
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus,
Les unes, entre nous, sont d'accès si facile,
Que tous Ruisseaux y sont les bien venus.

Elles veulent toûjours en avoir un grand nombre,
Et moi dans le grand nombre aussi-tôt je me pers;
D'autres sont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moi j'aime à couler à l'ombre.

J'étois bien inspiré de me garder pour vous;
Vous êtes bien mon fait, je suis assez le vôtre;
Mais aussi, moi reçu, n'en recevez point d'autre,
Car je suis un Ruisseau jaloux.

A cela près qui n'eſt pas un grand vice,
J'ai d'aſſez bonnes qualitez;
Ne craignez pas que jamais je tariſſe,
Je puis défier les Etez.

Je ſais que certaines Prairies
D'un Ruiſſeau comme moi ne s'acommodent pas;
Il leur faut ces Torrens qui font tant de fracas,
Mais fort ſouvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps eſt égal,
Je ſuis tranquile & doux, ne fais point de ravage,
De plus je viens vous faire hommage
D'une eau pure comme criſtal.

Il eſt telle Prairie, & peut-être aſſez belle,
A qui le plus petit Ruiſſeau,
Suivant ſa pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux goutes d'eau.

A moins que détourné par un chemin nouveau,
Lile n'en amenât quelqu'un juſque chez elle.
Mais pour vous, ſans vous mettre en frais,
Sans vous ſervir d'un pareil artifice,
Vous voiez des Ruiſſeaux qui viennent tout exprès
Vous faire offre de leur ſervice,
Et le tout pour vos interêts.

A present, je l'avouë, on vous trouve agréable,
Vous donnez du plaisir aux yeux;
Mais avec un Ruisseau, rien n'est plus véritable,
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront vous vous verrez ornée
Je vous enrichirai de ces nouveaux trésors,
Et vous tenant environnée,
Avec mes eaux je munirai vos bords.

Reposez-vous sur moi du soin de les défendre;
A quoi plus fortement puis-je m'interesser?
Déja même en deux bras je mapprête à me fendre.
Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes.
Ne pouront de ce lieu se résoudre à partir;
Et quand j'aurai formé cent routes differentes,
Je me perdrai chez vous, plutôt que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui bouillonnent de joye,
De les tant retenir à la fin je suis las;
Elles vont se répandre, & se faire une voye,
Il n'est plus temps à vous de n'y consentir pas.

FIN.

Outre

Outre toutes sortes de Livres François, on trouve à Amsterdam chez

ESTIENNE ROGER,

un assortiment général de Musique, Savoir.

DIvers Traitez de Musique, pour aprendre les Elemens de la Musique, la maniére de chanter, la Transposition & la Composition de la Musique, à jouer de la Flute, du Haubois, de la guitare, du Clavecin; à jouër la Basse Continue; l'Histoire de la Musique Françoise & il vend un Dictionnaire qui explique les difficultez qui se rencontrent dans la Musique.

Tous les mois un livre d'Airs sérieux & à Boire, outre divers autres livres d'Airs separz.

Des Cantates Françoises.

Des Opera François.

Des Airs Burlesques, Bachiques & Satiriques.

Des Airs Pieux.

Des Airs & des Cantates Italienes.

Des Airs Flamends.

Des Messes, des Motets, des Pseaumes, & des Litanies à une & plusieurs voix, avec & sans Instruments.

Des Livres de Dance avec les Dances marquées en caractéres, & des livres pour aprendre à connoître ces Caractéres.

Des Piéces à 1 & 2 Chalumeaux.

Des Piéces pour la Clarinette & le Cor de Chasse.

Des

Des Piéces pour la Trompette, avec & sans autres instruments.
Des Airs à un dessus de Violon, de Flute, de Haubois &c.
Des Piéces à une & deux Flutes Traversiéres.
Des Airs & des Sonates à un, deux & plusieurs Haubois, avec & sans Basse Continue.
Des Airs & des Sonates à une, deux & plusieurs Flutes, avec & sans Basse Continue.
Des Sonates à une & deux Flutes & un & deux Haubois & Basse Continue.
Des Airs à un Violon sans Basse, pour ceux qui commencent à aprendre à jouer de cet Instrument.
Des Sonates & Airs Italiens à un Violon & Basse Continue.
Des Sonates & Airs avec deux Violons & une Basse Continue.
Des Sonates & Airs à 4, 5, 6, 7, 8, & 9. Instrumens.
Des Airs & Sonates à une & deux Violes avec & sans Basse Continue.
Des Sonates à un Violon, une Viole & Basse Continue.
Des Piéces Françoises & Italiennes pour le Clavecin & l'Orgue.
Des Piéces pour le Luth avec & sans autres Instrumens.
Des Piéces pour la Guitarre avec & sans autres Instramens.

On trouve cette Musique Specifiée particuliérement, dans un Catologue qui se vend chez lui.

CATA-

CATALOGUE
Des Livres de l'Impression
D'ESTIENNE ROGER,
ou dont il a nombre.

LEs Metamorphoses d'Ovide, avec des explications à la fin de chaque Fable. Traduction nouvelle, par Mr. l'Abbé de Bellegarde. 12. 1716. 2 vol.

Le Parfait Negotiant augmenté 2 vol. 4 1716.

Les Fables d'Esope avec les réfléxionr Morales de Mr. le Chevalier l'Estrange, traduit de l'Anglois & les planches très correctement gravées. 4. 1715.

Memoires de Walsingham 4. vol. 12. 1716.

Grammaire Françoise d'un tour nouveau, très utile à ceux qui cherchent plus la pratique que la Theorie, 21. 1716.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formées dans les Provinces Unies des Pais-Bas, seconde édition augmentée, 12 14. volumes, 1716.

Nouveau Traité d'Education, divisé en deux Parties; dont la premiere contient le devoir des Parens, & la seconde, le devoir des Enfans, enrichi des Fables de divers Auteurs, qui ont du rapport aux Vertus & aux Vices dont on traite, 12. 2. volumes 1716.

Histoire des Sevarambes, Peuples qui habitent une partie du troisiéme Continent, communement appellé la Terre Australe, Nouvelle édition, revûe & corrigée, 12. 2. vol. 1716.

Traité de toute sorte de Chasse & de Pêche, in 12. 2. vol. 1714.

Ab. 108956
S

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-216390176-15/fragment/page=0476

ULB Halle 3
008 862 060

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-119201541511222-216390176-15/fragment/page=0477

OEUVRES
DIVERSES
De M. DE FONTENELLE
De l'Academie Françoise.

TOME TROISIE'ME.

Qui contient

LES LETTRES GALANTES DE MONSIEUR LE CHEVALIER D'HER**.

LES POESIES PASTORALES, AVEC UN TRAITE' SUR LA NATURE DE L'EGLOGUE, ET UNE DIGRESSION SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.



A AMSTERDAM,
Aux dépens D'ETIENNE ROGER, chez qui l'on trouve un assortiment général de Musique.

M. DCC. XVI.

GYMNASIAL BIBLIOTHEK ZU GÖRLITZ
P. 163. 6.